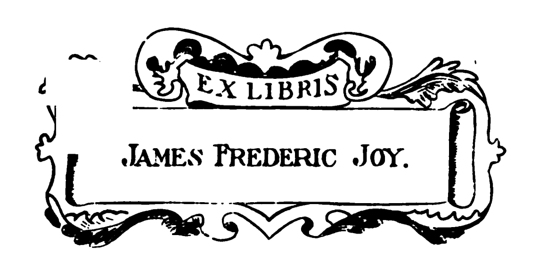
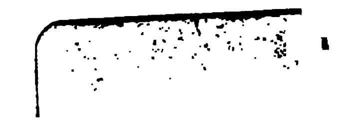


Storage
848
C91
1779
v.10


EX LIBRIS
JAMES FREDERIC JOY.


FROM THE LIBRARY OF
Henry Bourne Joy





ŒUVRES

COMPLETTES

DE

MONSIEUR

DE CRÉBILLON, Fils.

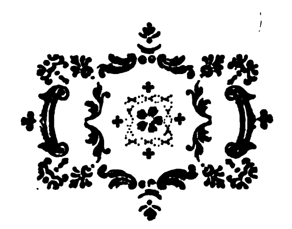
TOME DIXIEME,

Contenant le Tome second des LETTRES ATHÉNIENNES.

ŒUVRES
COMPLETTES
DE
MONSIEUR
DE CRÉBILLON, FILS.

Nouvelle Édition revue & corrigée.

TOME DIXIEME.



A MAESTRICHT,

Chez JEAN-EDME DUFOUR & PHIL. ROUX, Imprimeurs-Libraires, aſſociés.

M. DCC. LXXIX.

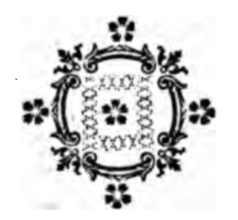
LETTRES
ATHÉNIENNES.

TOME SECOND.

LETTRES
ATHÉNIENNES,
EXTRAITES
DU PORTE-FEUILLE
D'ALCIBIADE.

Par M. DE CRÉBILLON, Fils.

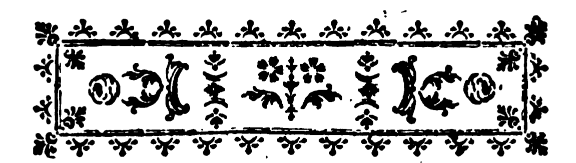
TOME SECOND.



A MAESTRICHT,

Chez JEAN-EDME DUFOUR & PHIL. ROUX, Imprimeurs-Libraires, associés.

M. DCC. LXXIX.



LETTRES ATHÉNIENNES.



LIVRE TROISIEME.

LETTRE LXXI.

PÉRICLÈS A ALCIBIADE.

SI c'étoit par le plus ou le moins de vertus que l'on dût juger du plus ou du moins de mérite des hommes d'Etat, je souscrirois sans peine, mon cher Alcibiade, à la préférence éclatante que vous donnez à Cimon sur Thémistocle; & qui, entre nous, a de votre part, quelque sujet de m'étonner. Ce dernier, en effet, de ce côté, le cede autant à Cimon, qu'à beaucoup d'autres égards, celui-ci me paroît lui avoir été inférieur.

Vous me demandez pourquoi j'attribue à Thémiſtocle, cette ſupériorité. *Si à Salamine*, dites-vous, *Thémiſtocle eut l'honneur de ſauver la Grece, l'autre ne la vengea-t-il pas par les victoires que, chez les Perſes mêmes, il remporta ſur ces barbares?* Il eſt vrai, comme vous le dites, que Cimon y porta, & y fit triompher nos armes. Il ne nous reſte qu'à examiner, non-ſeulement s'il auroit dû le faire, mais quelle fut, d'ailleurs, ſa conduite pendant ſon adminiſtration. Si elle nous offre toujours un grand Capitaine & un excellent citoyen, je doute que nous y trouvions toujours un politique bien éclairé. De quoi, en effet, Athenes avoit-elle alors le plus de beſoin, ou d'un homme qui entendît bien ſes intérêts, ou d'un Général qui ne ſût qu'ajouter à ſa gloire? c'eſt ce que la diſcuſſion des faits peut ſeule décider. Je vais donc l'entreprendre; & ſi le réſultat en eſt en faveur de mon opinion, je préſume trop de votre équité pour craindre que vous refuſiez plus long-temps à Thémiſtocle, la place que, depuis long-temps, chacun de nous lui a aſſignée.

C'étoit, j'en conviens ſans peine avec vous, de la part de Cimon, un grand coup d'Etat, de nous exciter à ſouſtraire

au joug des Perses, celles des colonies Grecques qu'au moyen des garnisons qu'ils y avoient, ils y retenoient encore, même malgré leurs défaites multipliées; mais, en même-temps, je crois qu'il auroit fallu que, se défendant de l'idée aussi générale alors qu'elle étoit fausse, qu'Athenes n'avoit point d'ennemis plus redoutables que ces mêmes Perses, il n'eût pas été plus loin : car qu'étoit donc devenue Lacédémone ? Pourquoi, au-lieu de s'acharner sur les premiers, ne s'attachoit-il pas à humilier l'autre? Pouvoit-il raisonnablement se flatter que, tant qu'ils seroient en état de nous le disputer, les Lacédémoniens nous laissassent partager avec eux l'empire que pendant si long-temps ils avoient seuls exercé sur la Grece? Il étoit déja, peut-être, très-imprudent à nous, de nous obstiner à braver une puissance terrible par elle-même, dont un instant d'épouvante, facile à se dissiper, & un Roi imbécille enchaînoient en ce moment les forces; mais qui pouvoit à son réveil, si aisément nous écraser. Peut-être encore n'y avoit-il pas à nous plus de sagesse à chercher à hâter ce même réveil en les allant poursuivre jusques dans l'Egypte; mais il faut que

vous-même l'avouiez, le comble de l'imprudence étoit de ne pas voir que ces mêmes Perses, objets éternels de notre animosité, n'étoient que fortuitement nos ennemis, & que jamais les Lacédémoniens ne cesseroient d'être les nôtres. Voilà, précisément, ce dont Cimon parut toujours vouloir douter, & ce dont Thémistocle fut toujours parfaitement convaincu.

Ce grand homme, en effet, avoit senti qu'il ne se pouvoit point que jamais Lacédémone nous pardonnât notre puissance & notre gloire : mais à qui, si ce ne fût à lui, dûmes-nous l'une & l'autre ? Je veux, comme vous le prétendez, que ce qui d'abord tourna ses idées du côté de la mer, fut moins en lui une réflexion qu'une nécessité ; qu'en nous engageant à créer une marine, il ne vit, au premier coup d'œil, qu'un moyen de plus pour Athenes de se défendre contre la Perse, & même la facilité que nous n'avions pas eue jusques-là, de nous porter dans celles des colonies de l'Asie mineure qui étoient nos alliées, ou dont nous étions les fondateurs ; de nous y unir malgré la distance, & les obstacles qui nous en séparoient ; & enfin, de nous en faire une barriere.

Les vues de Thémiſtocle ſe fuſſent-elles bornées à ce ſeul objet, croiriez-vous pouvoir avec juſtice, refuſer d'y reconnoître un eſprit très-étendu? Mais je veux vous prouver que ce ne fut pas encore le terme des ſiennes. Ce que nous aurions de la peine à décider, & ce qui en même-temps nous importe le moins, c'eſt que ç'ait été plus à ſa haine conſtante pour Lacédémone, qu'à ſon amour pour ſa patrie, qu'il ait dû ces mêmes projets qui ont poſé les fondements de notre puiſſance. Ce dont je ſuis ſurpris, c'eſt que vous ne lui en faſſiez pas un crime, puiſqu'on ne ſauroit nier que ſi nous étions moins puiſſants, nous ne ſerions pas ſi conſidérés; & que, par conſéquent, la haine que Sparte nous porte, n'auroit point tant de violence. Mais pourquoi lui-même haïſſoit-il les Lacédémoniens? Combien, s'il n'eût pas été ſi bon citoyen, ne lui auroient-ils point été indifférents! Mais comme les faits ont toujours moins trompé que les conjectures, laiſſons-là les dernieres, & examinons ſeulement ſa conduite. Je le vois donc, pendant qu'enivrés de notre gloire, nous ne doutions pas que nous n'euſſions aſſez humilié les Perſes, pour leur ôter à jamais le deſir de nous

attaquer, ne tirer de ces mêmes vi
res dont nous étions si vains, que la
titude la plus complete des efforts q
tenteroient encore contre nous. *Vo
lui prêtez, gratuitement*, me direz-v
Quelle est la preuve qu'il l'eût? Les f
Je le vois donc encore, respectant a
prudence une ivresse à laquelle un
ple, de lui-même avantageux & in
sidéré, ne lui auroit point dans cet
tant pardonné de substituer ses crain
se servir de l'ascendant que ses expl
lui avoient acquis sur notre esprit
de la haute idée que nos succès veno
de nous donner de nous-mêmes,
nous faire tourner nos armes co
Egine: moins par l'importance
pouvoit nous être cette conquête,
parce que, de toutes les République
la Grece, c'étoit alors celle qui co
toit le plus de vaisseaux; & nous r
tre par-là, malgré nous-mêmes,
l'obligation de créer une marine à
quelle, si, contre son attente, la Gr
un jour, ne doit point son salut,
moins, nous devrons, nous, notre
sance.

Circonscrits, comme naturellen
nous le sommes, dans un territoire
ingrat que borné, quel autre mo

en effet, s'offroit-il à nous, d'en acquérir; de rendre la Grece, Athenes, surtout, respectables aux barbares; & même de leur résister avec succès, quelque formidables, qu'à juger intrinsequement leurs forces & les nôtres, ils dussent être pour nous? Mais ce ne fut pas encore là que s'arrêta Thémistocle. Si, avoir une marine telle qu'elle pût contenir ou l'ambition, ou la vengeance des Perses, étoit pour la Gréce en général un très-grand avantage, c'en étoit un qui nous étoit commun avec tous; & il voulut que, de l'établissemeut de cette même marine, il en résultât pour les Athéniens, un qu'il ne leur crut pas moins nécessaire que la crainte qu'ils pouvoient inspirer aux Perses, & qui leur fut particulier. Ce fut, s'il ne pouvoit enlever à Lacédémone la prééminence dont, depuis si long-temps, elle étoit en possession, de nous mettre, du moins, en état de la balancer. *Mais*, disent même après la mort de ce grand homme, ses détracteurs, *ce fut, dans le temps de l'invasion de Xercès, la Pythie qui, en conseillant aux Athéniens de chercher leur salut dans des murs de bois, lui donna cette même idée dont vous lui faites un si grand mérite.* En supposant qu'il y ait au-

jourd'hui quelqu'un qui puiſſe croire de bonne-foi que jamais Apollon ait inſpiré la Pythie, & que, de plus, il ait dicté cet oracle, on conviendra qu'il étoit conçu en termes ſi obſcurs, que, pour y découvrir que ce que le Dieu nous y conſeilloit, étoit de conſtruire des vaiſſeaux, & de nous y enfermer, il falloit beaucoup de ſagacité. Mais pourquoi n'auroit-ce pas été Thémiſtocle lui-même, qui, connoiſſant la violence de notre attachement pour notre ville, & l'excès de notre vénération pour les tombeaux de nos peres, perſuadé que, ſi une force majeure, telle, par exemple, que la force que, par notre ſuperſtition, & notre peu de lumieres, un Oracle avoit alors parmi nous, ne s'y oppoſoit, nous nous obſtinerions à défendre & notre ville, & ces mêmes tombeaux; & que cette réſolution entraîneroit infailliblement notre ruine, auroit dicté cet oracle à la Pythie? Qui eſt-ce, d'ailleurs, qui oſera affirmer que, même avant cette invaſion, il n'eût pas conçu l'idée de nous faire acquérir ſur la mer, cette ſupériorité à laquelle, du côté du Continent, n'euſſions-nous même eu contre nous que les Spartiates, il étoit impoſſible que nous parvinſ-

ſions jamais? Pourquoi, de tant d'hommes intéreſſés à comprendre cet oracle, fut-il le ſeul qui en pénétra le ſens? Par quelle raiſon, enfin, s'il n'eût eu en vue que les Perſes, ſe ſeroit-il obſtiné à nous faire tourner toutes nos idées du côté de la mer?

Quand, ce que pour moi je ne crois point du tout, il ſeroit vrai qu'il n'eût formé ſon ſyſtême que d'après les événements, penſez-vous qu'il en fût moins eſtimable? Il y a tant d'hommes pour qui ils ſont perdus! Triompher des Perſes, les chaſſer honteuſement de la Grece, les couvrir d'un opprobre ineffaçable, n'étoit pour nous qu'une gloire paſſagere qui, toute grande qu'elle étoit pour Thémiſtocle, à qui ſeul nous la devions, fut bien loin de le ſatisfaire. Par ce dont nous avions été capable à la fameuſe journée de Salamine, il ſentit ce dont nous pouvions l'être. D'ailleurs, loin de croire, comme fit Cimon, que la haine qui régnoit entre Athenes & Lacédémone, pût n'être pas irréconciliable, il prévit que le temps ne feroit que l'augmenter; & ne s'occupa que de tout ce qui pouvoit empêcher ſa patrie d'en être la victime.

Cimon, au contraire, ne profita d'au-

cune des occasions favorables que p
dant le cours de son administration
eut d'abaisser, & peut-être anéantir
tre rivale. Les Hilotes & les Me
niens se révoltent contre elle ; &
mon, à qui assurément, pour se joind
eux, les prétextes ne manquoient p
& qui même auroit été avoué de to
la Grece indignée de la barbarie d
Lacédémone traitoit ses esclaves, n
seulement n'en conçoit pas l'idée, n
refuse opiniâtrément de profiter de c
conjoncture, aux Citoyens éclairés
l'en pressoient.

Il fait, s'il se peut, plus encore
ne voulant pas que nous parussions s
tir l'injure qu'ils nous font de renvo
honteusement, & comme ayant, en
cret, été destinées par nous, à favor
la révolte de leurs esclaves, ces mê
troupes qui n'étoient entrées dans la
conie, que pour les aider à les rédu

Un tremblement de terre qui la b
leverse, y fait périr plus d'habita
qu'elle n'en eût pu perdre en dix
tailles ; & Cimon, loin de saisir pour
écraser, une circonstance si favorab
s'y déclare encore leur protecteur
leur appui.

Prétendroit-on justifier dans ce

néral une conduite, tout à la fois si contraire à l'honneur & aux intérêts de sa patrie, en la rejettant sur le respect si connu que lui inspiroient les vertus de Sparte? Eussent-elles même eu autant de modestie & de réalité qu'on auroit pu leur reprocher de fausseté & d'orgueil, que nous importoit, à nous, les vertus des Lacédémoniens? Est-ce par ses affections personnelles, de quelque nature qu'elles soient, que le chef d'un peuple doit se conduire? Vertueuse, ou non, Lacédémone étoit l'ennemie déclarée d'Athenes; entre ces deux Etats, la rivalité en étoit venue au point, que de la ruine de l'une, dépendoit le salut de l'autre; & c'étoit tout ce que Cimon devoit voir. *Il se flattoit*, me direz-vous peut-être, *que notre générosité envers les Lacédémoniens nous les réconcilieroit.* Non, Alcibiade, quelque fausses, ou quelque bornées qu'à cet égard fussent ses vues, il ne s'en flatta pas: non encore une fois, il ne crut point que des services très-grands, mais passagers, & qui, de plus, n'étoient pour ceux à qui nous les rendions, qu'une nouvelle preuve de notre puissance, l'emporteroient dans l'esprit des Lacédémoniens, sur une haine ancienne, & fondée sur l'ambition. Car,

de quoi s'agiſſoit-il entr'eux & nous? N'étoit-ce qu'un ſimple territoire à la bienſéance des uns & des autres, que nous nous diſputions? Non, c'étoit l'Empire : penſoit-il que ce même Empire pût ſe partager à l'amiable entre deux peuples également intéreſſés à ne le pas diviſer? Cette idée, ſans doute, eût été peu raiſonnable. Je veux bien, toutefois, & contre toute apparence, aſſurément, qu'il l'ait eue. Je ſuppoſe encore qu'il ait cru que, contents de dominer ſur la terre, les Lacédémoniens nous laiſſeroient l'empire de la mer; & qu'à notre tour, nous pourrions ſouſcrire à cet arrangement; pourquoi ne le propoſa-t-il jamais? Cette vue, je ne crains pas de le répéter, auroit été bien fauſſe, puiſqu'il n'étoit point à préſumer que l'on pût jamais perſuader Athenes qu'un jour ſon ennemi n'abuſeroit pas contre elle de ſa modération, ni empêcher que, de ſon côté, Lacédémone ne fût en proie aux mêmes terreurs : mais enfin, c'en auroit été une ; & tout nous oblige de penſer, quelqu'illuſoire que fût celle-là, que Cimon ne l'eut même pas. A la vérité, il remporta des victoires : il gagna même deux batailles en un jour (avantage dont il eſt juſques à préſent le ſeul Général qui

ait pu se vanter,) il enrichit des dépouilles des Perses, cette odieuse ville contre laquelle ils avoient armé toutes leurs forces, & dont le nom les empêche encore d'être tranquilles dans Suze: sa générosité envers ses concitoyens fut sans bornes: il aima sa patrie au point de lui sacrifier ses plus légitimes ressentiments: rejetté de son sein par la plus cruelle des injustices, & lui étant défendu de combattre pour elle, il sut encore lui être utile par le zele de ses amis qui périrent presque tous pour justifier ses intentions, & les leurs: Athenes, tant qu'il la gouverna, ne fut pas moins célebre par son équité, que par la gloire de ses armes; mais au-lieu d'écraser Lacédémone, comme il ne le pouvoit pas moins qu'il ne l'auroit dû, il l'aima & la secourut; & veuillent les Dieux que la ruine d'Athenes dont (toute éloignée que, si vous la pressentez comme moi, elle peut vous paroître,) il n'est que trop possible que vous soyez témoin, en justifiant la conduite de Thémistocle, ne vous prouve, & combien sont fondés les reproches que je fais ici à Cimon sur la sienne, & à quel point ce dernier est loin, je ne dis pas, d'obscurcir la gloire de l'autre, mais d'y atteindre seulement!

LETTRE LXXII.

ALCIBIADE A THRAZYLLI

PEU d'hommes, il faut en conve
mon cher Thrazylle, ont étudié les f
mes avec plus de soin que vous :
cun ne peut se vanter de l'avoir fait a
plus de succès. J'ai souvent moi-m
été surpris de la sagacité dont v
pénétrez, soit ceux de leurs mo
ments qu'elles desireroient le plus
nous dérober, soit ceux dont elles-
mes quelquefois ne pourroient que
ficilement se rendre compte. Ce qui
tonne cependant bien plus encore,
que, dès qu'il est amoureux, ou
plement, dès qu'il croit l'être, cet h
me, devant qui la fausseté même n
croiroit pas enveloppée de voiles
épais, non-seulement perde cette
de divination qui le rend avec just
si redoutable aux femmes, mais dev
ne auprès d'elles d'un aveugle
qu'on n'auroit point à reprocher, p
être, à celui de tous qui les con
troit le moins.

On pourroit, ce me ſemble, vous comparer avec juſteſſe, à ces gens qui, ayant paſſé toute leur vie dans l'exercice de celui des arts de la Gymnaſtique, qui a les armes pour objet, & pouvant en donner aux autres, les plus utiles leçons, s'y trouvent ſouvent auſſi neufs que ceux qui les ont maniées le moins, lorſqu'ils auroient pour eux-mêmes, plus de beſoin de leur ſcience.

J'ai long-temps attribué ou le faux, ou le peu d'étendue de vos vues auprès des femmes que, par vos projets ſur elles, il vous feroit le plus important de connoître, à un excès d'amour-propre de votre part. J'avois imaginé que, convaincu qu'il étoit impoſſible que vous ne pluſſiez pas, lorſque vous vouliez bien prendre la peine de chercher à plaire, vous regardiez comme très-inutile de chercher à approfondir des mouvements de la vérité deſquels, dès qu'ils vous avoient pour objet, vous ne vous croyiez point permis de douter. Je m'étois trompé : ce n'eſt pas à l'amour-propre qu'on doit imputer, ou votre aveuglement ou votre ſécurité. Il n'y auroit pas plus d'injuſtice à accuſer de l'une, ou de l'autre, la violence des deſirs que l'on peut vous inſpirer :

car, ſi ces même deſirs, d'abord, n'
pas de bornes, je ne connois point d'ho
me qui ſoit moins, & auſſi peu
temps que vous, aveuglé, ou entra
par les ſiens. D'ailleurs, & dans qu
que poſition que l'on vous ſurpren
vous penſez des femmes on ne peut
plus mal : trop mal, ſans doute, p
que vous n'en croyez aucune capa
d'un ſentiment vrai & déſintéreſſé ;
qu'il ne ſeroit abſolument pas impo
ble de vous citer des exemples qui
firmeroient l'univerſalité de votre th
Dites-moi donc (ſi pourtant, vous
pouvez,) comment, avec une ex
rience qui ne le cede point à la mien
& des idées d'elles qui doivent d'aut
moins prendre ſur votre ſagacité qu
les leur ſont plus défavorables, on p
à tant de lumieres dans l'eſprit, al
une ſi grande imbécillité dans la c
duite ?

Si, d'après toutes ces réflexions q
ſelon toute apparence, vous n'avez
faites comme moi, je ſuis infinim
moins ſurpris que vous, de votre
de progrès ſur le cœur d'Hégéſide ;
revanche, je le ſerois beaucoup
vous en voir triompher. Comment,
effet, voulez-vous qu'elle ſe déter

mine en faveur d'un homme qui, avec le besoin qu'il a qu'elle fasse un nouveau choix, ne cesse de louer en elle les stupides *oui-dire* qui peuvent l'en empêcher? Etoit-ce, en bonne foi, ce qu'en vous choisissant, & à votre priere, entre tous mes amis, pour lui rendre ses lettres; & en lui prouvant par-là, de la façon la plus invincible, que je ne vous avois rien caché de ce qui s'étoit passé entre elle & moi, je vous avois mis à portée de lui dire? La plaindre de m'avoir aimé, après lui avoir cent fois répété combien peu j'étois digne d'elle, lui vanter votre délicatesse, & votre constance sans lui rappeller désagréablement sa foiblesse, en agir avec elle comme avec une femme que l'on sait qui vient d'en avoir une, & que, par conséquent, l'on croit non-seulement très-disposée, mais nécessitée à y en faire succéder une nouvelle: au-lieu d'adorer les principes qu'elle a, ou qu'elle se croit, & de la forcer par-là à ne s'en point écarter, quelque envie qu'elle pût en avoir, lui en faire honte comme des plus absurdes préjugés: accompagner de la témérité la plus grande, les protestations redoublées d'un respect qui ne se démentira ja-

mais, voilà quelle devoit être v
marche auprès d'elle; &, si je ne
trompe, c'étoit aussi le plan qu'av
que de l'attaquer, vous vous étiez
Mais *sa façon de penser !* — Assi
ment ! il faut avoir bien envie d
créer des monstres, pour en cr
une à une femme ! *l'amour !* — qu
misere ! — *l'estime !* — quelle absurd
J'avoue, cependant, qu'il est rare q
ne femme ne commence pas toujc
par se blesser qu'on lui prouve q
pense mal d'elle; mais sans com
que ce qu'il faut considérer, ce
point comment elle commence, n
par où elle finira, il est bien plus
re encore que, soit qu'elle se dise c
quoiqu'elle pût faire, vous n'en
feriez pas mieux, ou qu'elle soit i
rieurement atterrée, par la jus
qu'elle sent que vous lui rendez, v
ayez à vous repentir d'avoir plus
péré de sa clémence, que d'avoir
épouvanté de sa vertu. Je conviend
toutefois encore, que, tout vrai q
en général ce que je viens de d
cela exige quelques modificatio
aussi en admets-je; mais j'ajoute
même-temps qu'elles ne sont jar
qu'en faveur des femmes qui ne m

pirent pas le desir de les attaquer. Avec les autres, je fais constammment marcher d'un pas égal la mauvaise opinion & la témérité, par la raison que n'en ayant pas encore trouvé à qui la derniere laissât jamais appercevoir l'autre, je n'ai pas cru devoir changer de maximes. Il est, au reste, très-possible qu'en attaquant Hégéside avec autant de légéreté que je m'en permets toujours, & vous en conseille, vous ne l'eussiez pas touchée; mais vous l'auriez réduite; & si le premier des deux est plus flatteur, je crois l'autre beaucoup plus sûr. J'ai, je l'avoue, d'autant plus de peine à concevoir la sorte de terreur qu'elle vous imprime, que, dans l'entreprise dont elle est l'objet, tout est plus en votre faveur. Chaque femme, vous ne l'ignorez point, a son attrait particulier. Il n'y en a point, quoiqu'elle en dise, qui ne porte en elle-même de quoi succomber. La plus vertueuse de toutes ne s'en sauveroit même pas plus que celle qui l'est le moins, si cet attrait qui la dispose à la foiblesse, & qui est en même-temps ce qu'elle cherche toujours avec le plus de soin à nous voiler, nous étoit connu, & que ce fût de ce côté-là que nous dirigeassions nos

attaques. En partant de ce princi
dont vainement on voudroit me pı
ver la fausseté, vous pouvez juge
quel point je dois être surpris qu'aı
les confidences que je vous ai faites
Hégéside, & qui, tout au moins, v
épargnoient la peine, peut-être infı
tueuse, de chercher par où vous ı
viez la vaincre; qu'enfin, avec un av
tage que j'ose dire unique, vous a
encore à vous plaindre de ses riguei
S'il est vrai, comme je crois que ı
sonne n'en doute, que *femme devi*
soit femme vaincue, combien, à ı
forte raison, ne doit-on pas compter
la défaite de celle de qui l'on conı
les mouvements aussi-bien qu'elle-ı
me? *Mais*, me dites-vous, *depuis*
votre inconstance l'a ramenée à ses prei
res idées, son cœur & son imaginaı
ne se présentent plus qu'Axiochus. A
gard du cœur, vous voudrez bien q
comme vous, je ne le compte pas p
quelque chose dans cette occasi
quant à l'imagination, je ne m'éloig
rois pas tant de croire qu'elle n'est pı
en Hégéside, dans la même inertie
est tout simple qu'une femme aband
née par un amant, se replie machi
lement du côté de celui par qui

préſume qu'elle ne l'auroit pas été; mais ce ſouvenir, quelque habituellement qu'elle puiſſe ſe le préſenter, eſt, croyez-moi, bien loin d'être un ſentiment! Eh! quand c'en ſeroit un? Axiochus, d'ailleurs, n'a pas, à beaucoup près, le même goût que vous, pour reprendre les femmes qui l'ont quitté; mais, mît-il à cela moins de vanité, il ne devroit pas vous en cauſer plus de crainte. Une paſſion très-tendre dont par néceſſité, il m'a fait le dépoſitaire, le rempliſſant aujourd'hui tout entier, le laiſſeroit plus inflexible que dans tout autre temps, à tout ce qu'Hégéſide pourroit tenter pour le faire revenir à elle. Ainſi ce qui vous importe le moins, eſt qu'elle le rappelle, ou non, dans ſes bras. Encore une fois, moins de reſpect pour elle, & plus de cette témérité; que, ſans qu'elles s'en doutent, peut-être, les femmes nous pardonnent toujours avec moins de peine que ce qu'elles appellent *des ménagements*; & je crois pouvoir vous répondre que ſi vous avez quelque choſe à vous reprocher, ce ne ſera pas d'avoir ſuivi mes conſeils.

leurs idées, ayent adopté les mode
plus extravagantes & les plus char
des Courtisannes. C'étoit déja, de
part, un pas assez grand vers la phi
phie actuelle; mais ce n'étoit rie
nous attirer par les mêmes apparen
si l'on ne nous retenoit point pa
mêmes mœurs, c'est, à ce qu'il me
ble, ce que celles qui ont cru de
tout sacrifier au bonheur de nous
re, ont tenté avec assez de succès
que tout au moins nous puissions q
quefois nous y méprendre. Si, par
sard, vous doutez encore de cette
rité, l'histoire que je vais vous rac
ter, presque incroyable dans le si
dernier, mais à laquelle on peut, c
celui-ci, très-aisément ajouter foi
vous la prouver.

Vous savez, je crois, qu'après m
inutiles tentatives pour me ramen
elle sur le ton qu'elle auroit le mi
aimé, Callipide s'est enfin restreinte
former avec moi qu'une de ces liais
commodes que la morale du mom
rend si communes aujourd'hui; qu
sentiment, ou pour mieux dire, l'amo
propre réprouve; mais dans lesquell
sans aucun des embarras de l'amour,
en trouve toutes les douceurs. C'est
di

dire, pour que vous conceviez quel eſt notre arrangement què je ſuis convenu avec elle, de lui donner quelques-uns des moments que je voudrois conſacrer à l'infidélité : comme, de ſon côté, elle m'a juré que le ſentiment le plus tendre qu'elle pourroit ſe croire, n'empêcheroit pas que je n'euſſe toujours ſur elle les mêmes droits; en prenant toutefois les précautions convenables pour ne la pas brouiller avec l'homme qui jouiroit chez elle des honneurs de la repréſentation. Voyez, pourtant, par ce qu'il a déja pris ſur la ſévérité de mes principes, à quel point, & en combien peu de temps le monde nous corrompt! Reconnoiſſez-vous, en effet, à ce honteux relâchement, cet Alcibiade qui, dans le commencement de ſa carriere, ne jugeoit, quelque belle qu'elle pût être, une femme digne de ſes ſoins, qu'autant qu'il auroit la plus entiere certitude qu'elle ne ſe ſeroit jamais rendue aux vœux d'un autre? En vertu donc de notre convention reſpective, Callipide, avant-hier, m'avoit écrit qu'Antigênes, qui eſt celui qu'elle adore actuellement, ne ſouperoit pas avec elle le lendemain; & je lui avois promis que j'irois prendre la place d'Antigênes. Malgré cette con-

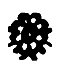
vention, nous savions mieux tous d
ce que nous aurions envie de faire
notre soirée, que nous n'étions sûrs
ce que nous en ferions. Antigênes est
loux : ne recevoir que moi chez elle,
se rendre dans quelqu'une de mes m
sons, étoit pour elle, si par hasar
étoit instruit de l'un ou de l'autre,
chose également scabreuse. Elle en é
donc forcément réduite à desirer
notre rendez-vous pût être exemp
ces coups fortuits qui en gâtent t
lorsqu'il faut les laisser dépendre
circonstances. Vers la fin du jour, j
rive chez elle; & sans m'informer si
est, ou non sortie, je passe dans ses
dins. Au fond du bosquet épais qui
termine, à la clarté équivoque du
de jour qui nous restoit, & que l'on
qui regne toujours dans ce lieu, y a
blissoit encore, j'entrevois une fen
mollement couchée sur un lit de gaz
où Callipide va assez communémen
reposer. Dans les idées qui me cond
soient chez elle, & avec les projets
je lui connoissois, il étoit trop sin
(sur-tout ignorant comme je fais
quelle avoit, ce jour-là, été sa march
que je crusse que c'étoit elle qui s'y é
mise le plus qu'elle l'avoit pu, à l'

des importuns, pour que mon imagination pût & dût même se porter sur d'autres. Je vole donc de ce côté avec toute l'impétuosité d'un homme à qui les moments sont précieux, & qui sait, de plus, pourquoi on est là; & me précipite dans les bras de cette femme qui, de son côté, ne se dérobe à aucune des familiarités quelles qu'elles soient, dont j'accompagne cette démarche. Je m'apperçois, cependant, bientôt, que si, (comme à la douceur que je lui trouvois avec moi, je devois le penser,) cette femme attendoit quelqu'un, & que je ne la dusse qu'à son erreur, je ne m'étois pas moins trompé qu'elle ne s'abusoit elle-même: mais comme je ne trouvois qu'à me louer de ma méprise, & que, supposé qu'elle eût reconnu la sienne, elle ne paroissoit pas avoir plus que moi-même envie de s'en plaindre; pour éviter, peut-être, de montrer une inquiétude qui pouvoit nuire à la situation, moi, des éclaircissements qui ne seroient pas venus pour moi-même moins mal-à-propos que pour elle, chacun de nous, comme de concert, garda le plus profond silence. Enfin, il fallut bien, malgré nous, que nous vissions arriver l'instant de nous appercevoir que nous nous

étions également inconnus, & de c
venir respectivement que la façon d
nous venions de faire connoissance
avec l'autre, étoit une des plus extr
dinaires dont on eût jamais ente
parler. J'allois, cependant, prendr
liberté de lui faire quelques questions
ce singulier événement, lorsque des v
qui, tout d'un coup, se firent enter
peu loin de nous, & entre lesquelle
distinguai la voix de Callipide, me
cerent de les remettre à un temps plu
portun. Je ne pus donc que lui ren
graces de toutes les bontés dont, a
une générosité qui a, je crois, assez
d'exemples, elle venoit de me comb
& de lui dire quelques-unes des rai
que j'avois trouvées pour y être se
ble. Ce qui ne me parut guere mo
surprenant que la chose même, c
qu'un *vous croyez!* fut toute sa répo
si on lui en eût laissé le loisir, comb
d'absurdités auroient suivi celle-là ;
nous joignit. J'appris de Callipide à c
malgré toute ma confiance en elle
crus pour le moment devoir taire c
aventure, que cette femme, que je
connoissois point du tout, étoit c
même *Ampèlis*, qui n'a été que si pe
temps dans les chaînes de l'hymen, r

eſt délivrée que depuis peu de jours; & que, faute de ne l'avoir pu plutôt, j'allois me diſpoſer à attaquer. Je ne ſais ſi vous vous rappellez ce qu'on raconte de ſes charmes; mais, quelque choſe que la renommée en publie, aſſurément! elle ne les exagere pas. Vous pouvez juger, par notre rencontre & ſes ſuites, de toute l'affabilité qu'elle y joint: car, comme je lui étois ſi parfaitement inconnu qu'elle a été obligée de demander à Callipide qui j'étois, & que, dans l'obſcurité qui nous enveloppoit tous deux, à peine elle avoit pu diſtinguer mes traits, il m'eſt impoſſible de ſuppoſer que ce ſoit ou les agréments qu'on m'attribue, ou ma réputation qui l'ayent ſubjuguée. Ce qu'il y a de plaiſant, c'eſt que quand elle a appris que c'étoit Alcibiade qu'elle avoit rendu heureux, tout ce qu'elle en a paru penſer, c'eſt qu'elle aimoit autant que ce fût lui qu'un autre. Quoi! pas même la plus légere préférence! Voilà, en vérité! la premiere fois que cela m'arrive. Dans un court entretien que j'ai trouvé le moyen d'avoir avec elle, je l'ai, ſans aucune peine, engagée à ſe rendre ce ſoir au Céramique; & ce qui, peut-être, vous étonnera, c'eſt que, toute belle qu'elle

eſt, ce ſera ſans beaucoup d'impatie
que je l'y attendrai. Elle eſt ſi ſtupi
& a ſi peu de quoi maſquer les vice
ſon cœur, qu'il s'en faut peu que, t
modérés même que ſont les deſirs qu'
m'inſpire, je ne m'en faſſe honte! D
leurs, vous concevriez difficilem
combien, malgré le ſoin que je pre
de les varier, du moins quant aux obj
mes amuſements laiſſent de vuide d
mon ame. Je commence, pourtant
comprendre que je ne dois pas être p
les femmes, moins embarraſſant
pour moi-même : m'aiment-elles v
tablement? elles me gênent : n'ont-e
pour moi que ce qu'elles m'inſpire
ma vanité en eſt bleſſée. Socrate a
ſon : ce n'eſt pas la peine de ſe don
tant de ridicules pour n'en rempo
que de l'ennui. J'en éprouve tant, qu
cela continue, je crois, les Dieux m
pardonnent ! que je prendrai le p
d'avoir des mœurs.



LETTRE LXXIV.

Le même a Diodote.

Les Athéniens ſont, en vérité, bien ridicules! Ils ſe conduiſent perpétuellement comme s'ils ne croyoient pas aux Dieux; & ils ne ſauroient permettre que l'on paroiſſe ſeulement douter des leurs, ou que l'on diſcute leur nature, philoſophiquement conſidérée. Certes! à la crainte qu'ils ont qu'on ne raiſonne, tant ſur ceux qu'ils ſe ſont faits depuis long-temps, que ſur ceux qu'ils jugent à propos de ſe faire tous les jours, on ne peut que les accuſer de craindre intérieurement que ces reſpectables Divinités dont ils ſont ſi jaloux, ne ſoutinſſent difficilement l'examen que la raiſon pourroit en faire. Je fais cette réflexion à propos d'Aſpaſie, qui, ſur la ſeule réputation qu'elle a d'être philoſophe, vient d'être publiquement accuſée d'impiété, & citée en juſtice. *Hermippus*, ce mauvais Poëte comique, ſoutenu par *Pironide*, Poëte plus mauvais encore, & auſſi malhonnête homme, étoient ſes

délateurs ; & *Aristophane*, beaucou
meilleur Poëte que les deux premier
mais plus méchant encore, les faiso
agir sous main, & les appuyoit de so
esprit, de son crédit, & de sa perve
sité. Non qu'il ait personnellement à
plaindre d'Aspasie, qui, quoiqu'elle e
elle-même beaucoup de sujets de
plaindre de la façon cruelle dont il l
tant de fois déchirée, ne s'en est veng
que par le silence le plus profond ; ma
vous n'ignorez pas qu'il abhorre S
crate qu'il veut perdre ; & que peut êtr
(car que ne peut à la fin, une constan
méchanceté !) en effet, un jour il pe
dra. Ce n'étoit donc que pour arriv
jusques à cet homme divin, qu'il avo
formé l'odieux complot qui a pensé co
ter la vie à la femme la plus illustre
toute la Grece. Ce qui ne peut me pe
mettre de douter que ce ne fût son obje
c'est que, sans accuser Socrate aussi fo
mellement que la femme de Périclè
ses émissaires répandoient que c'éto
à lui qu'elle devoit ses erreurs ; & qu
l'on a mis en question, si, sur cet
rumeur, on n'obligeroit point ce Phil
sophe à rendre compte de sa doctrine ;
si, même, on n'interrogeroit pas sur c
la juridiquement ses Disciples. Comn

[redacted]

ce que l'on objectoit de plus fort contre elle, étoit cette même liaiſon qui met le comble à ſa gloire, & que toute l'accuſation ſe réduiſoit à quelques propos vagues dont encore on ne pouvoit pas inférer qu'elle doutât de l'exiſtence des Dieux, Périclès, quelque tendrement qu'il l'aime, a ſi peu craint pour elle, que le jour même qu'elle devoit être jugée, il ignoroit encore s'il prendroit ou non la peine de la défendre : mais dès qu'elle parut, le peuple, par ſes clameurs, les Juges, par l'air de ſévérité dont ils avoient cru devoir s'armer, annoncerent ſi bien leurs funeſtes diſpoſitions, qu'il ne put ſe méprendre plus long-temps au danger qui la menaçoit. Il étoit réellement impoſſible qu'il fût plus grand. Sur de ſimples délations & ſur les plus frivoles apparences, ces Juges iniques étoient déterminés à la condamner à la Ciguë. Les Sacrificateurs que Socrate mépriſe trop, & trop ouvertement pour qu'ils ne le haïſſent pas, accoutumés, d'ailleurs, à traiter d'impies ceux qui ne pouſſent pas la crédulité auſſi loin que leur intérêt l'exige ; les Sacrificateurs, dis-je, unis avec les ennemis que le mérite de Périclès lui a faits, demandoient hautement au nom des

Dieux, la mort de la malheureuse
pasie. Périclès, quelque troublé qu'i
à l'aspect d'un péril qu'il avoit vou
peu prévoir, s'est alors levé. Sa doul
qu'il ne dissimuloit pas, loin de rien
à sa majesté naturelle, sembloit y a
ter encore. La trompeuse sécurité c
avoit été jusques-là, ne lui avoit
permis de se préparer; mais soit qu
volontairement, peut-être même
qu'il le crût, son esprit se fût exercé
une matiere si intéressante pour
cœur, ou que l'instant fournisse à
grand homme, les traits les plus lu
neux, jamais il ne parla avec tant
force; & jamais aussi il n'y eut de sp
tacle plus attendrissant que le specta
qui s'offroit alors à nos yeux. D'un
té, Aspasie, dans une contenance n
& modeste, qui, sans insulter à ses ju
par une fierté qu'ils auroient, sans d
te, plus punie encore qu'admirée, lai
voir le mépris profond que lui inspiroi
ses vils accusateurs, & paroissoit se
plus vivement la douleur de celui qu
défendoit, que le danger imminent
étoient ses jours: de l'autre, Péricl
la voix presqu'éteinte, se soutenar
peine, & d'autant plus fait en cet inst
pour attendrir sur son état, les Ju

& les ſpectateurs, que ſa fermété eſt plus connue. Dieux! quel homme! & de quels hommes alors le bonheur de ſa vie dépendoit-il! Avec quelle joie baſſe & cruelle le voyoient-ils, tremblant pour ce qu'il adore, employer, pour les toucher, tout ce que la plus ſublime éloquence, animée encore par l'amour le plus tendre, peut inſpirer; & combien ces ames perfides ne s'applaudiſſoient-elles point de voir réduit à cette humiliation, ce même Périclès qui, par ſa valeur, ſa prudence & ſon activité, a porté leur gloire à un point dont ils devroient être encore plus étonnés qu'ils n'en ſont enorgueillis! Il a d'abord commencé par tenter de juſtifier Aſpaſie; (&, aſſurément, devant des Juges plus équitables, ou moins prévenus, il n'eût pas été difficile d'y réuſſir;) mais s'étant bientôt apperçu que, plus il prouvoit qu'elle n'étoit pas coupable, plus il en expoſoit les jours, il s'eſt borné à demander à titre de grace ce qu'à titre de juſtice on s'obſtinoit à lui refuſer; & malgré ſon trouble, & la vive douleur dont on le ſentoit pénétré, l'a fait avec tant d'adreſſe, que, ſans toucher au fond de la queſtion, il n'a pas moins évité de convenir du crime dont elle étoit accu-

ſée, que de la préſenter comme inn
cente. Imaginez-vous, ſi vous le po
vez, quelles étoient nos allarmes pe
dant ce temps-là! dans quel état j'étoi
moi qui, indépendamment de ce que
dois à Périclès, & de l'intérêt que
prends à tout ce qui le touche, voyo
dans le plus horrible danger, une femn
qui auroit dû m'inſpirer tant d'amou
& à qui, du moins, j'ai conſervé la pl
ſincere eſtime, & la plus tendre amiti
Mais, penſez-vous que je l'euſſe laiſſ
périr! Ah! plutôt périr moi-même mil
fois! Axiochus, Théramene, Thrazyll
tous mes amis, tous ceux de Socrate, d
Périclès & d'Aſpaſie, moi, nous étion
tous déterminés à l'enlever du milieu d
Tribunal, ſi ſon arrêt lui eût été pr
noncé, & à nous expoſer nous-même
aux plus cruels ſupplices, plutôt que d
voir le ſien. Vous ſentez quelles auroien
été les ſuites d'une pareille violence, &
ce qu'elle auroit paru aux yeux du peu
ple, du monde, peut-être, le plus jalou
de ſon autorité. Mais il nous étoit en c
moment plus aiſé de les braver, qu
de les craindre; & comme nous n'au
rions pas voulu en être les victimes
nous aurions indubitablement allum
dans le ſein même d'Athenes, la guerr

la plus ſanglante. Dieux ! avec quelle joie, s'il avoit fallu que mes yeux euſſent été témoins du ſupplice d'Aſpaſie, je me ſerois enſeveli ſous les ruines de la Ville ingrate qui l'y auroit condamnée. Les Dieux, heureuſement, ont bien voulu que, pour la ſauver, nous n'ayons pas eu beſoin de recourir à de ſi terribles moyens. Ce n'eſt point, cependant, que l'éloquence de Périclès ait, dans cette occaſion, été ſuivie de ſon ordinaire ſuccès. Aſpaſie auroit infailliblement ſubi le ſort qui lui étoit préparé, ſi la douleur dont il étoit pénétré, l'emportant enfin ſur la dignité de ſa place, & ſur la fermeté de ſon ame, n'eût éclaté en pleurs & en gémiſſements. Alors, ſoit que ſes ennemis fuſſent ſatisfaits de l'humiliation à laquelle ils l'avoient fait deſcendre, ou qu'ils ayent craint les murmures du peuple qui commençoit à s'émouvoir en ſa faveur, ils ont, enfin, abſous Aſpaſie, & m'ont, ainſi que Périclès, délivré du tourment le plus affreux que l'ame puiſſe éprouver. On ne doutoit pas que cette aventure, qui a mis Socrate dans un péril preſqu'auſſi grand qu'Aſpaſie même, ne le dégoutât d'enſeigner; & Thrazylle, quelque impétueux qu'il ſoit, a fait tout ce qu'il a pu

pour le déterminer au silence. *Les D*
me préservent de me taire, a répond
grand homme, *quand mes concito*
me prouvent si clairement combien ils
encore besoin que je parle. En effet
jour même il a continué ses leçons
pour montrer à quel point son ame
inaccessible aux terreurs qu'il semble
l'on ait voulu lui inspirér, il a pa
non sur les Dieux, mais sur la Divin
& vous savez assez à quel point il
loin de confondre l'être qu'il croit, a
les ridicules objets de la vénération
blique. Pour moi qui, de tous ses
ciples, suis à la fois le moins docil
le plus suspect, je ne passe pas actue
ment devant le plus petit Mercure,
lui faire la plus profonde réveren
mais ce qui me sera, je crois, beauc
plus utile que toutes les mines qu
fais aux Dieux, c'est le silence qu
suis résolu de garder sur leurs Minist



LETTRE LXXV.

ALCIBIADE A THRAZYLLE.

DANS le temps même que Praxidice vous plaisoit le plus, c'étoit si foiblement qu'elle vous intéressoit, que je n'ai pas dû présumer qu'avec une passion qui encore, graces à vos soins, n'est point heureuse, vous ne fussiez point sur son compte de la plus profonde indifférence. Que, vous croyant passionnément amoureux d'Hégéside, & même l'étant en effet, vous eussiez eu des vues sur quelqu'autre, cela eût été trop dans nos maximes, pour que je pusse en être surpris; mais que ce soit une ancienne affaire, où, de votre aveu, vous ne trouviez depuis long-temps que le plus mortel ennui qui vous partage, c'est, je le confesse, & ce que je ne comprends point, & ce que, même, je n'aurois jamais imaginé. Il étoit donc moralement impossible que, comme vous m'en accusez, en reprenant Praxidice pour quelques instants, je ne

me fusse proposé que le plaisir de v
l'enlever. Si je savois que vous ne
viez point encore quitté, je n'igno
pas, du moins, combien vous en a
envie; & dans l'idée que je devois
cessairement me faire de votre posit
c'eût été bien plutôt pour vous facil
les moyens de vous en tirer, que
tout autre motif que j'aurois cherc
vous la rendre infidelle; mais le fai
que je ne l'ai pas cherché. Il vous p
encore, pour me donner un tort
je n'ai ni eu, ni voulu avoir, de
poser que j'ai été piqué de ce qu'
vous avoit dit que jamais je ne lui a
rien inspiré de pareil à ce qu'elle
toit pour vous; & de ce que vous
viez pas, vous, balancé à le croire
me doutois bien, & qu'elle vous
voit dit, & que vous l'aviez cru; n
quand j'en aurois eu la plus entiere
titude, quelle raison aurois-je eue
m'en blesser? Je sais trop, en laiss
même à part l'intérêt qu'a une fem
à décorer sa foiblesse, soit à ses ye
soit aux nôtres, que le dernier qu'
prend lui paroît toujours le seul qu'
ait aimé ou, du moins, celui qui
touchée le plus vivement, pour m'é
offensé de l'idée que Praxidice au

voulu vous donner de la violence de ſa paſſion pour vous. Je n'ignore pas davantage que, de tout ce qu'en pareil cas peut nous dire une femme, c'eſt ce que, par l'excès de notre amour-propre, elle nous perſuade toujours le plus aiſément. Je ne vous aurois, en conſéquence, pas moins pardonné d'avoir été juſques à croire que je n'avois été pour elle, qu'un objet d'horreur, que je ne lui aurois pardonné à elle-même de vous l'avoir dit. Ce n'eſt pas, cependant, que je veuille nier que ſi vous vous étiez targué d'une façon mortifiante pour mon orgueil, de l'avantage prétendu que vous auriez eu ſur moi, je n'euſſe cru devoir vous prouver, en parvenant encore à lui plaire, que les impreſſions que je fais, ne s'effacent jamais au point qu'elles ne renaiſſent dès que je le veux; & que même l'amour qu'une femme auroit pu concevoir pour un autre, ne lui feroit pas alors contre moi d'une plus grande reſſource que l'amour qu'elle ne feroit que ſe croire; mais ſoit que vous ayez ou non, compté ſur ce que vous diſoit Praxidice, plus votre vanité a ménagé la mienne, moins vous devez imaginer que le deſir de la vengeance ait été ce qui m'a

conduit. Elle vous a, dites-vous, écrit *que nous nous adorions de nouveau* : il eſt aſſurément bien ſingulier qu'avec toutes les preuves qu'ont journellement les femmes, qu'elles ſe preſſent trop de déclarer ce qu'elles ſuppoſent ſe paſſer, tant dans leur cœur que dans le nôtre, on ne puiſſe pas les en corriger! J'ai, du moins, quelque ſujet de croire que ſi, ſur le prétexte ſpécieux de vous montrer combien elle eſt vraie, Praxidice ſe fût moins hâtée de vous annoncer le ſecond triomphe qu'elle croyoit remporter ſur moi, elle auroit aujourd'hui toute autre choſe à vous apprendre. Je crois, au reſte, voir dans vos reproches, que, ſoit par égard pour les ſentiments qu'elle ſe flatte encore de vous inſpirer, ſoit (ce qui pourroit être encore plus probable,) pour vous cacher avec quelle promptitude, auſſi honteuſe pour elle, que déſobligeante pour vous, elle vous a oublié, elle m'a prêté, pour l'y déterminer, des tranſports, des ſerments, des larmes, enfin, tout l'appareil d'une ſéduction en forme, & que, d'ailleurs, on auroit lieu de ſuppoſer difficile. Je ſuis trop accoutumé à voir les femmes employer la fauſſeté, lors même qu'elle

leur eſt le moins néceſſaire, pour être étonné que Praxidice en ait mis un peu dans une occaſion où il lui étoit de toute impoſſibilité de s'en paſſer : auſſi, ne ſongerois-je point à infirmer par une relation que, ſelon toute apparence, vous trouverez peu conforme à la ſienne, ce qu'elle a jugé à propos de vous dire, ſi, au ſérieux dont je vous vois prendre cette miſere, je ne craignois pas de ne pouvoir, ſans que notre amitié en ſouffrît, vous en laiſſer l'impreſſion.

Praxidice étoit chez Dercyle, où, comme de coutume, la plus brillante & la plus imbécille jeuneſſe d'Athenes ſe trouvoit raſſemblée : le même haſard qui l'y avoit menée, y avoit auſſi conduit mes pas. Il eſt, au ſurplus, ſi peu vrai, que, comme elle me paroît vous l'avoir dit, je l'y cherchaſſe, que ſi j'euſſe ſu que je l'y trouverois, je n'y ſerois point entré. Quoique ce ne fût pas la premiere fois depuis notre rupture que je la rencontraſſe, & qu'elle eut dû par conſéquent s'être accoutumée à ma vue ; à mon aſpect, au milieu d'un décontenancement difficile à peindre, elle fronce le ſourcil, s'arme de l'air du monde le plus mépriſant,

affecte en même-temps, de ne me pas regarder : enfin, tout ce que nous appellons *les grandes manieres*. Moi, vous savez comment je suis dans ces sortes d'occasions, & l'air froid & désintéressé que j'y conserve. Je laisse donc avec d'autant plus de tranquillité, les beaux yeux de Praxidice, m'annoncer tout le courroux que ma présence excitoit dans son ame, qu'en feignant de ne m'en pas appercevoir, j'étois sûr de la mortifier davantage. Pour ajouter même à sa fureur, en lui prouvant combien, en supposant que je la remarquasse, elle m'étoit indifférente, je l'aborde; & après lui avoir demandé de ses nouvelles, du ton le plus familier, mais le plus galant, je m'assis intrépidement à côté d'elle, en la regardant avec le souris scélérat que vous me connoissez, & qui me réussit toujours si bien. C'étoit toutefois par pure habitude qu'en cet instant je l'employois; car j'étois, je vous le jure, bien éloigné d'avoir sur elle la plus légere intention; mais contre toute apparence, ce souris prend : elle perd de vue dans l'instant mes torts & sa colere : ses yeux qui ne m'en annonçoient qu'une implacable, s'adoucissent

par degrés, & bientôt ne peuvent plus me peindre que l'amour le plus tendre; j'entends des ſoupirs; enfin, je ne vis de mes jours, de révolution plus prompte, moins deſirée, & plus inattendue que le fut celle-là. Je conviens qu'elle ne m'échappa point: cependant, autant par des ménagements que je crus vous devoir, que par indifférence ſur tout ce qui pourroit en réſulter, je ne voulus y contribuer en rien, & me bornai ſimplement à ne pas en arrêter le progrès. Elle s'étoit, ſelon toute vraiſemblance, flattée que ce ne ſeroit pas ſans les ſeconder, que je ſaiſirois ſes diſpoſitions; mais malheureuſement pour elle, dès l'inſtant que je les avois apperçues, je m'étois dit que je lui laiſſerois l'embarras de m'en inſtruire; & toute la douceur de ſes regards, toute la profondeur de ſes ſoupirs n'eurent pas le pouvoir de me faire rien changer à mon plan. Voyant enfin que je m'obſtinois au ſilence, malgré toutes les raiſons qu'elle auroit eues de ne s'avancer avec moi qu'imperceptiblement, elle s'approche de mon oreille, & d'une voix que le trouble extrême où elle étoit, rendoit tremblante & entrecoupée: „ Je ne ſais, me dit-

„ elle, ce que vous allez pense
„ moi".

Il m'auroit, assurément, été bien
de la tirer de son doute; mais vous
viendrez, je crois, que ce n'en é
pas le temps.

„ Est-il croyable, continua-t-e
„ qu'après des procédés que je n'au
„ jamais dû vous pardonner, vous
„ serviez encore tant d'empire sur
„ cœur".

A cela qui, peut-être, eût exigé
réponse, je me contentai de m'incl
& de plier les épaules : mouven
qui, dans le fond, ne vouloit rien d
mais qu'elle pouvoit ne pas moins
garder comme un aveu tacite des t
qu'elle me reprochoit, que comme
marque de l'étonnement que me
soient ses bontés : ce fut de cette
niere façon qu'elle l'interpréta. „ C
„ beaucoup encore, que vous a
„ l'air de convenir de ce que je v
„ impute; & je ne me flattois pa
„ vous trouver tant d'équité. —
lieu de lui répondre, je lui montrai
yeux l'assemblée, comme pour lui f
sentir qu'elle nous permettoit d'aut
moins de nous livrer à un entretien
genre de celui qui s'annonçoit entre

& moi, que ſon attention paroiſſoit déja plus ſe fixer ſur nous. Lui faire faire cette remarque, n'étoit, ce me ſemble, rien moins que lui propoſer un rendez-vous : c'étoit même plus dans le deſſein de me délivrer d'une converſation aux ſuites de laquelle rien ne m'intéreſſoit, qu'avec le projet de la mener ſi loin, que j'avois paru l'exhorter à ménager les ſpectateurs; mais vous connoiſſez les femmes. Praxidice, pour la ſituation où nous étions enſemble, s'étoit avancée avec une étourderie preſque incroyable : elle ne vouloit pas (& rien n'étoit plus juſte,) qu'il ne lui en reſtât que le ridicule : ſi, d'ailleurs, elle me voyoit me tenir ſur une ſi grande réſerve, elle pouvoit auſſi bien l'attribuer à la multitude de témoins qui nous environnoit, qu'au peu d'envie que j'avois de profiter des diſpoſitions favorables où je la trouvois. Ce fut encore le parti qu'elle prit. „ Vous
„ avez raiſon, me dit-elle, on nous
„ regarde : je voudrois, toutefois,
„ vous parler : par malheur, encore,
„ je me ſuis laiſſée engager par Der-
„ cyle, à paſſer la ſoirée chez elle :
„ quel prétexte prendre pour m'en diſ-
„ penſer ? & quand j'en trouverois,

„ peut-être vous êtes-vous arrangé de „ façon que cela me feroit fort inutile? Je l'interrompis pour lui dire qu'en effet, j'avois pour ce jour-là disposé de moi. „ Eh bien! reprit-elle vivement, „ demain, chez vous, chez moi, par-„ tout où vous voudrez, à l'heure que „ vous prendrez; réponds-moi, de gra-„ ce, sera ce pour demain? — Elle mettoit trop de chaleur dans ses prieres pour qu'enfin elle ne fît point passer dans mon ame, un peu du feu qui l'animoit. Je lui dis que je la laissois absolument la maîtresse de l'heure, & du lieu du rendez-vous : le Céramique fut l'endroit qu'elle choisit, la fin du jour, l'heure qu'elle m'indiqua : elle fut ponctuelle, je ne me fis pas attendre. — Il me semble qu'elle vous a dit le reste.

LETTRE LXXVI.

Le même au même.

Je me flatte trop d'être connu de vous pour imaginer que j'eusse à craindre de votre part, le soupçon d'avoir, dans le récit que vous m'avez forcé de vous

faire

faire de mon aventure avec Praxidice, moins consulté la vérité que mon amour-propre. Quelques graces que vous consentiez que j'aye, il vous paroît incroyable qu'il ne me faille que des souris pour renverser la tête d'une femme, sur-tout quand elle a autant de raisons de s'armer contre leur charme, que j'en avois données à celle-là. Dire que cela est incroyable, est me dire assez que vous ne le croyez pas. Il m'auroit été facile, comme vous l'allez voir, de fortifier ce même récit qui, pour ne rien dire de plus, vous paroît si douteux, par des preuves telles qu'il ne vous auroit pas été possible de supposer un moment qu'il ne fût pas fidele; & je leur aurois fait accompagner ma derniere lettre, si je n'eusse pas craint qu'elles ne blessassent votre vanité. Une autre raison encore qui, lors même que je me les serois crues nécessaires, m'auroit porté à les supprimer, est la répugnance extrême que je me sens pour sacrifier les lettres des femmes. C'est une chose qui n'est que trop ordinaire dans un siecle où la crapule, qui semble seule le signaler, à détruit tout sentiment d'honneur. Mais si je veux bien partager quelques-uns des travers qui y sont à la

mode, je ne prétends me souiller d'aucune des bassesses qu'il accrédite. Aussi n'est-ce que pour le temps seulement que vous pouvez employer à lire la lettre de Praxidice, que je vous la confie. Je sais assez quels sont sur cela vos principes, pour que, si vous étiez dans un état plus tranquille, je ne craignisse pas que vous en abusassiez; mais je n'ignore point tout ce qu'obtient de nous l'amour-propre; & combien, quand il est piqué, nous lui sacrifions de choses que nous devrions toujours respecter. Il est encore vrai que, rendus à nous-mêmes, nous nous méprisons de lui avoir tant immolé; mais le remord ne répare rien; & s'il nous éclaire sur l'avilissement où nous sommes tombés, il ne le prévient pas. Pour ne vous exposer donc point à avoir à rougir de vous-mêmes & vous prémunir à cet égard contre toute tentation, l'esclave qui vous remettra la lettre de Praxidice, est expressément chargé par moi de l'attendre, & de me la rapporter. Je me plais à croire que vous faites encore assez de cas de mon amitié pour ne rien opposer à l'exécution des ordres que je lui ai donnés, & qui ne sont qu'une nouvelle preuve de mes sentiments pour vous.

LETTRE LXXVII.

PRAXIDICE A ALCIBIADE.

J'AI paffé la plus grande partie de la nuit à faire des réflexions qui m'ont d'autant plus tourmentée, qu'elles m'ont été plus inutiles. Vous pouvez, par ma lettre feule, juger du peu de fruit que j'en ai tiré : ce n'eft que pour vous dire que je vous aime, que je vous écris : mais quelle ne doit pas être la force de l'illufion que je me fais, puifque je puis imaginer que vous y ferez fenfible ! Vous feriez, fans doute, aifément bleffé (fi, pourtant, cela étoit poffible,) que l'on ne vous aimât pas ; mais en revanche, qu'il eft difficile de vous trouver reconnoiffant des fentiments que vous faites naître ! Eh ! qui le fait mieux que moi ! Combien peu de temps, fi toutefois il eft vrai que je vous aye jamais plu, m'avez-vous laiffé jouir du bonheur de vous plaire ! de combien de façons, dans ce peu de temps même, n'avez-vous pas tourmenté mon cœur ! Avec quelle barbarie ne l'avez-vous pas

condamné au malheur de ne vous ai
plus ; ou bien plutôt, au supplic
conserver toute sa tendresse, & de
ser même plus se l'avouer! Mais s
sincere ; est-il bien vrai, comme
heureusement tout voudroit que j
crusse, que vous ne vous fussiez pro
auprès de moi que de triompher
xiochus, & du sentiment qu'il comm
çoit à m'inspirer ? Se peut-il que
ayez pu former un projet si cruel
que mon extrême tendresse pour
ait pu vous permettre de l'exécu
Ah ! combien, pour douter de ce
vous m'avez donné tant, & de si cru
preuves, ne faut-il pas que je vous a
encore ; & à quel excès ne doit pas
mon aveuglement, pour supposer q
puisse vous retrouver sensible,
qui, lors même que j'étois le plus d
de vous, n'avez pas cru que je le
de votre tendresse. Mais se pourro
que vous poussassiez la cruauté jus
à me mépriser d'une inconstance
vous m'avez rendue nécessaire. Inc
tante ! moi ! non, Alcibiade, au mi
même de mon erreur, je ne l'ai pas
un seul instant. S'il vous étoit poss
de comprendre jusqu'où alla ma d
leur, quand, le cœur encore tout p

de vous, je me trouvai dans les bras d'un autre ! combien votre image m'y a persécutée ! à quel point même je m'y trouvois avilie ! — Que les illusions que nous fait le dépit, s'effacent promptement ! que la honte qui y succede a d'amertume & de durée ! — Mais que pouvois-je contre un homme à qui, par les confidences que vous lui aviez faites, vous sembliez m'avoir abandonnée ! Avec quel art, & en même-temps quelle audace il sut abuser de ses secrets, dont vous étiez seul dépositaire, & qui peut-être, n'auroient jamais dû vous échapper ! quel moment il sut choisir ! Mais non, c'est en vain que je me cherche des excuses : non, Alcibiade, non, je ne le sens que trop aujourd'hui, votre inconstance ne justifioit pas la mienne. — Que savoit-il ? que je vous avois adoré, qu'il n'y avoit rien que je ne vous eusse sacrifié ! Que craignois-je donc ? qu'il ne divulguât ma foiblesse ? mais, moi-même, ne m'en faisois-je pas honneur ? Loin de chercher à la cacher à personne, n'aurois-je pas voulu pouvoir l'apprendre à tout l'univers ? D'ailleurs, que lui aviez-vous dit que moi-même je ne lui eusse confié ? quelles furent donc les craintes qui vinrent s'emparer de moi ?

Comment, abymée dans la douleur
peut causer l'inconstance de l'aman
que dis-je ! du Dieu qu'on adore, p
on consentir à se livrer à un autre ? —
livrer ! est-il donc vrai que je m'y
livrée ! Que lut-il dans mes yeux a
ce fatal moment ? que le sentimen
la honte dont je venois de me couv
de combien de larmes ne fut-il pas
vi ! Avec quelle contrainte, quell
crete indignation contre moi-même
mais quel tableau vous offré-je ! & d
quel moment ! O Alcibiade ! seroi
assez heureuse pour que vous en déte
nassiez les yeux avec horreur ! p
que vous eussiez même, pour me p
donner d'avoir été à un autre que vo
besoin de tout l'amour que vous m'
pirez ! Oui, mon cher Alcibiade, pu
sez-m'en ; que mon repentir, mes larm
la certitude d'être adoré plus que jam
vous trouvent également inflexible !
fortunée ! que desiré-je ! — mourir
douleur, mais vous en avoir pour
moin. Vous verrai-je aujourd'hui ? v
rappellez-vous que vous avez daig
m'en flatter ! — Quoi ! je revivrois p
vous ! — Ah ! toute mon ame suffit à pe
à ma joye ! — je me reverrois, je me s
tirois pressée dans vos bras ! — Ve

que j'y expire de mon bonheur; que je puiſſe prévenir par ma mort le ſupplice horrible de vous perdre une ſeconde fois ! — Qu'au milieu de toutes mes craintes, il m'eſt doux d'imaginer que je pourrai encore vous jurer un amour éternel ! A quelles inquiétudes ne ſuis-je pas en proie, pendant que... Ah ! écartons cette affreuſe idée. D'ailleurs, ai-je le droit d'être jalouſe ? Rendez-le-moi, cruel ! ce droit dont, avec tant d'autres, vous m'avez privée. — Mais vous-même ! (ah ! je le deſire trop ardemment pour ne m'y pas être trompée !) vous avez paru me reprocher Thrazylle : par la place que je vous ai dit qu'il occupoit dans mon cœur, c'eſt à vous que je laiſſe à juger quelle eſt celle qu'il y remplit aujourd'hui... Vous, Alcibiade ! vous ſeriez jaloux ! Je me flatte en cet inſtant qu'on ne ſauroit l'être ſans amour ; & qu'il n'eſt pas vrai, comme je l'ai mille fois entendu dire, que la vanité produiſe les mêmes mouvements. Vous ne m'avez pas, je l'avoue, ordonné de vous le ſacrifier ; mais conſentir à me revoir, n'a-ce pas été aſſez me le commander? Si le premier devoir de mon amour a été de vous dire combien je vous aime, le ſecond doit être de lui apprendre que

je ne l'ai jamais aimé ; & ſans atte
votre réponſe, encore dans l'ignora
ou du moins dans le doute de ce
vous déciderez ſur mon ſort, je vai
apprendre le ſien. Hélas ! que de ch
je me dis que, peut-être, vous ne
direz point ! Vous m'avez, il eſt v
fait eſpérer que ce ne ſeroit pas va
ment que je me flatterois du bon
de vous voir aujourd'hui : mais qu
vous m'en auriez donné la plus ent
certitude, Diotime ! — elle eſt ſi be
— tant d'autres ! – vous êtes ſi vol
il y a ſi loin pour vous du deſir à l'am
— Thrazille ! — un ſucceſſeur ! croi
vous que je ne l'aye pas aimé ? ne r
terez-vous point ſur mon cœur ce
n'a été qu'une erreur de mon imag
tion ? Votre vanité, ſi pourtant
vous le dire, eſt ſi délicate ! Je vous a
ſi bleſſé de n'avoir pas été ma prem
idée, que je n'oſe croire que vous
pardonniez, non de vous avoir b
de mon cœur, (vous n'avez pas ce
me à me reprocher,) mais d'avoi
imaginer que vous l'étiez. — Ah ! v
aurez raiſon ! même ſans eſpoir de v
retrouver, je n'en devois pas moins
conſerver tout à mon amour : jam
non jamais je n'aurois dû laiſſer

faner par les hommages d'un autre, ce qu'Alcibiade avoit bien voulu croire digne des ſiens. Dieux! que je haïrois Thrazylle, ſi l'excès de ma tendreſſe pour vous ne rempliſſoit pas toute mon ame! — Vous voyez mon trouble : je ne ſais ce que je vous écris : ah! ſi, pour excuſer mon déſordre, vous aviez les mêmes raiſons que moi! Grands Dieux! ſe peut-il que j'aye cru ne vous plus aimer! — mais pourquoi, puiſque j'étois condamnée à reſter chez Dercyle, n'y êtes-vous pas reſté vous-même? ſi je vous euſſe été chere, m'auriez-vous quittée! eh! dans quel inſtant encore! mais des ſpectateurs! les voyois-je, moi! Craignez-vous, ſi je vous euſſe eu plus long-temps devant les yeux, que je n'euſſe pu leur cacher l'état où vous mettiez mon ame; ou plutôt, n'eſt-ce pas que vous auriez rougi qu'ils ſaiſiſſent dans la vôtre ce que vous recommenciez à ſentir pour moi? Ah! je ſuis perdue ſi vous m'en jugez ſi peu digne! — Mais il eſt temps que je me livre au ſommeil, ſi toutefois il ſe peut que dans l'agitation où vous m'avez mis le ſang, je puiſſe en eſpérer. Que de ſiecles il y a quelquefois pour une ame ſenſible, à s'écouler entre le commencement & la

fin de la carriere du soleil, & q 1e v
me le faites cruellement épr.uve

LETTRE LXXVIII.

AXIOCHUS A ALCIBIA

IL y a déja plus d'un mois que, fi
perfide parole que vous m'aviez do
de me céder Diotime, je l'ai attaq
Loin, cependant, que je voye enco
une entreprise que vous me peigni
facile, aucune apparence de succ
chaque jour ne m'offre que de quoi
faire repentir de l'avoir tentée. Si
time n'avoit pour vous qu'un goût
léger que vous me l'avez dit, &
vous-même ne tinssiez pas plus à e
que vous paroissez croire qu'elle ne t
à vous, seroit-il naturel, ou que v
ne me l'eussiez pas déja sacrifiée
qu'elle s'obstinât à conserver un se
ment trop léger de sa part pour lu
long-temps contre la certitude d'êt
mal récompensé! Mais est-il bien
que votre intention soit de la tra
aussi légérement que vous me l'a
promis; & quand, en effet, ç'auroit

votre deſſein, auriez-vous pu y reſter fidele avec une femme qui vous offre à la fois tant de charmes & de paſſion? Ce n'eſt pas que je croye, ni que vous l'aimiez véritablement, ni même que, le vouluſſiez-vous, cela vous fût poſſible: mais elle eſt belle; vous êtes ardent, impétueux; & quelquefois les mouvements de votre cœur reſſemblent ſi bien à l'amour, qu'il ne feroit pas bien étonnant que, même avec moins d'intérêt de s'y tromper, Diotime s'y méprît encore. Quoi qu'il en ſoit (car comment percer un myſtere, peut-être, fort obſcur pour vous-même?) vous auriez bien dû me ſauver l'humiliation de ſoupirer pour elle ſi infructueuſement. Quelque vive que fût l'impreſſion qu'elle faiſoit ſur moi, c'étoit ſans un chagrin que je ne pouvois pas ſupporter, que je la voyois dans vos bras; mais mon amour pour elle, accru par l'eſpoir dont vous l'aviez flatté, m'en fait & depuis aſſez long-temps, le plus cruel des ſupplices. Perſuadé, d'ailleurs, de toute la ſupériorité que vous avez ſur moi, je me ſerois bien gardé d'en aller de moi-même chercher une preuve de plus, en tentant de vous enlever une conquête. Mes ſentiments pour Dioti-

me n'ètoient encore, quand je vou
confiai, qu'ūne fantaisie, qui, selon t
apparence, avec le soin que je pr
de la décourager, n'auroit pas e
long-temps, si vous ne l'eussiez pas n
rie de tout ce qui pouvoit la for
dans mon ame, & l'en rendre, e
le tyran. Si vous ne m'avez emba
dans cette affaire que pour vous do
le plaisir de m'y voir échouer, & f
nir à votre vanité un triomphe de p
je vous jure que je ne vous le par
nerai jamais. Croyiez-vous, en e
que je puisse ignorer à quel point v
savez séduire ; que vous parven
vous attacher les femmes, par c
mêmes de vos défauts qui devr
les révolter le plus; que votre légé
qu'aucune n'arrête, & que tou
pourtant, se flattent d'arrêter, n'est p
elles qu'une raison de plus de cher
à vous inspirer de l'amour, ou de
nir avec plus d'acharnement aux se
ments que vous leur faites naître;
nul homme n'a aussi bien connu
vous, l'art d'échauffer leur imag
tion, ou de troubler leur cœur; que
les qui, avant vous, ont aimé, croie
quand vous daignez les enchaîner, ai
pour la premiere fois ; & que ce

que vous avez touchées le premier, cherchent en vain dans un engagement nouveau, à perdre le souvenir de votre inconstance ; qu'enfin, ce volage Alcibiade, qui, pour ainsi dire, n'a fait que passer devant leurs yeux, laisse dans leur cœur des traces que rien ne peut effacer? Y a-t-il dans Athenes quelqu'un qui doive être plus convaincu que moi de ces grandes vérités? Deux fois, pour mon malheur, il vous a plu de devenir mon rival : la premiere, votre seule présence, quelques propos qui, même, sembloient n'avoir pas d'intention directe, suffirent pour me priver d'un bonheur auquel je touchois, & qui me coûtoit trois mois de peines & de soins : vous triomphâtes, enfin, avant même que vous parussiez le desirer, & que l'on pût se dire que vous en seriez flatté. La seconde, vous sûtes avec la même facilité, m'enlever le cœur d'Hégésìde. Il étoit contre vos maximes d'attaquer les femmes dont vous ne fussiez pas le premier vainqueur; & j'eus encore des graces à vous rendre de ce que vous vouliez bien me faire en quelque façon, l'honneur de me succéder. Quand cesserez-vous donc de me poursuivre? Encore une fois,

vous devez vous rappeller que, q
qu'aimable que me parût Diotime
n'avois fur elle aucune prétention. V
m'avez flatté que je lui plairois : c
vrez-moi donc, du moins, du plus gr
obftacle que je puiffe trouver au
d'elle. Ne retardez plus mon bonh
par cette alternative d'indifférenc
de tendreffe qui, en tourmentant
cœur, vous l'attache de plus en p
Vous m'avez rendu fa poffeffion
néceffaire que vous m'affurez qu
vous l'eft peu : déterminez-vous d
je vous en conjure. Rendez-la heure
fi vous le pouvez; ou, en lui por
les derniers coups, ne lui laiffez p
toute reffource, que les vœux,
foins, & la tendreffe d'Axiochus.

LETTRE LXXIX.

ALCIBIADE A AXIOCHUS

A MON entrée dans le monde
croyois (& vous devriez, vous, l'ig
rer moins que perfonne) qu'il n'y
loit pas moins de mon honneur à q
ter toutes les femmes, qu'à les fou

tre, & que c'étoit même peu que le premier, si je ne leur rendois pas mon inconstance aussi mortifiante qu'elle leur étoit le plus communément douloureuse. Depuis quelque temps, plus éclairé sur mes véritables intérêts, je ménage leur amour-propre, autant qu'autrefois je me plaisois à le blesser. Quoique, peut-être, je ne fasse pas intérieurement autant de cas de leur suffrage que je le leur dis, je n'en ignore pas davantage jusques à quel point elles peuvent aujourd'hui influer sur notre réputation; tout le crédit que leur donnent la mollesse & la corruption de nos mœurs, la futilité de nos idées, le faux de nos airs; & combien, tant que, pour se faire un nom, le manege sera plus nécessaire que le mérite, il sera important de ne les pas avoir contre soi. On ne leur doit jamais, il est vrai, cette renommée qui nous survit, & dont la postérité est seule dispensatrice: mais elles ont l'art d'exagérer nos succès, d'affoiblir nos désavantages, d'éblouir & d'entraîner nos contemporains. Comme, pendant qu'il existe, elles peuvent, ou dégrader le héros, ou lui susciter des traverses qui souvent obscurcissent sa gloire, ou la rendent douteuse, elles

peuvent aussi, pendant sa vie, fair
grand homme de celui qui, sans e
seroit resté dans l'obscurité la plus
fonde, ou qui, du moins, n'au
joui que d'une célébrité aussi médi
& aussi resserrée que ses talents mêi
Je ne voudrois donc pas leur de
toute ma gloire; mais, peut-être, v
drois-je moins encore les voir s'él
contre moi; & c'est, assurément, ce
je n'aurois pas évité, si j'eusse conti
de les ménager aussi peu que je le
fois autrefois. Persuadé avec raison
l'on afflige le cœur beaucoup plus
punément qu'on ne mortifie la var
loin aujourd'hui de quitter celles
ne me touchent plus, je me bor
tourmenter leur ame de tant de faç
& sais leur faire du mouvement
les porte vers moi, quel qu'il pu
être, un supplice si cruel & si conti
que quelque patience que puisse
inspirer, ou l'amour, ou l'orgueil de
voir conquis, & plus encore le d
de me fixer, je les force, enfin, à l
constance. Par-là, tout coupable qu
suis de la leur, je les mets avec
dans un tort apparent qui ne leur
met plus les plaintes; & en leur
sant la consolation de me quitter les

mieres, leur ſauve le ſeul affront qu'elles ne nous pardonnent jamais. Il ne ſe peut point, à la vérité, qu'elles ne ſe diſent pas qu'elles avoient ceſſé de me plaire; mais enfin, elles n'ont pas eu l'humiliation de me l'entendre prononcer, & la ſatisfaction de m'avoir prévenu; la certitude que d'autres ne ſeront pas plus heureuſes; le beſoin de perdre de vue une aventure déſagréable; un engagement nouveau les remettant bientôt à mon égard dans cet état de tranquillité qui n'admet plus aucune ſorte de ſentiment. Convaincu auſſi que nous ne pouvons être amenés à la ſimple amitié pour un objet qui nous a inſpiré quelque choſe de plus, tant que, ſoit par le regret de l'avoir perdu, ou par quelqu'autre mouvement que ce puiſſe être, nous nous ſouvenons de ce qu'il nous a été, j'attends, pour les y conduire, qu'elles m'ayent auſſi parfaitement oublié que je les ai oubliées moi-même: & je cherche à les y diſpoſer avec tant de fineſſe, qu'elles ne peuvent me ſoupçonner d'en avoir l'intention. Je garde le plus profond ſilence ſur celles qui (car il s'en trouve encore,) aiment mieux qu'on ignore leurs foibleſſes, que d'en-

tendre vanter leurs charmes ; je n'a
que celles à qui la réputation eft m
chere que la célébrité ; & fur-to
laiffe, par mon filence fur ce qui le
téreffe le plus, à celles qui ne p
dent pas les beautés dont elles
offrent l'apparence, les moyens
citer encore la curiofité. Enfin, je
fi bien la vanité des unes, & mé
tant l'amour-propre des autres,
non-feulement je parviens auprès
les au but où j'afpire ; mais qu'il
rive toujours d'en tirer le même
que dans le temps qu'elles m'aimoi
plus, lorfque le caprice, le défœu
ment, ou l'envie de triompher du
veau fentiment qu'elles fe croient
font defirer de les trouver encor
dulgentes.

Dans l'expofition que, comme
ami que j'ai toujours laiffé lire dans
ame, je vous fais de ma façon de
fer actuelle, vous trouverez la
de la continuité de ma liaifon
Diotime, & de l'obftacle que j'op
encore à votre bonheur. Je ne ro
pas, de plus, de vous avouer q
me fuis trompé lorfque je ne l
cru pour moi qu'une fantaifie q
pourrois aifément décourager. Plus

dre, plus vraie, plus eſtimable encore, s'il ſe peut, qu'elle n'eſt belle, je l'allarme ſur mon cœur; mais c'eſt ſans lui faire naître le deſir de m'ôter le ſien; & ſoit que ſes charmes prennent plus ſur moi que je ne le croyois moi-même, ou que la force & la vérité de ſon ſentiment m'impoſent, je n'ai pu juſques à préſent me déterminer à la traiter avec l'offenſante légéreté qui en rendant ſon amour pour moi inexcuſable à ſes propres yeux, lui feroit bientôt une loi de l'éteindre. Cependant, en lui jurant que je l'aime toujours, je lui fais des infidélités ſi publiques, & la fais inſtruire avec tant de ſoin de tout ce qui peut me nuire auprès d'elle, qu'il ne ſe peut point qu'enfin je ne la force de me quitter. Daignez donc, mon cher Axiochus, vous prêter, tant aux ménagements que je lui dois, qu'à ce que ma politique me preſcrit, & ne pas douter que je ne me prête moi-même autant que je le puis, à l'impatience que vous avez d'être heureux. D'ailleurs, je ne vous renverrois actuellement qu'un cœur encore trop plein de ſon objet, & ſur qui la vanité n'auroit, par conſéquent, pas aſſez d'empire pour que vos ſoins

ne le révoltassent pas plus qu'ils ne le toucheroient. Laissez-moi donc, & pour vous-même, le temps de l'indigner contre sa foiblesse, d'intéresser son orgueil à en triompher, & de me conduire avec elle de façon qu'en lui faisant détester l'amant qui lui aura rendu si peu de justice, elle ne puisse assez haïr l'amour pour refuser les ressources qu'il pourra lui présenter.

LETTRE LXXX.

LE MÊME AU MÊME.

Je vous envoye une lettre que je viens de recevoir de Diotime. Si en la lisant, vous aurez sujet de croire que c'est l'amour qui l'a dictée, du moins ne pourrez-vous pas supposer qu'elle soit l'ouvrage de l'amour content, & n'y trouverez-vous point de quoi m'accuser d'avoir pour ses sentiments, plus d'égards que je ne vous le dis. Je lui ai fait une réponse qu'il me paroît inutile de vous détailler, parce qu'elle ressemble en ce qu'en pareille circonstance, & sans en sentir plus que moi, vous avez,

vous-même, écrit mille fois. Je ne lui en donne pas moins un rendez-vous : je n'ai pas beſoin de vous dire qu'on en donne, & qu'on en reçoit ſans être plus amoureux, & même ſans trop ſavoir quelquefois comment on s'en tirera. Sur cela, comme ſur bien d'autres choſes, nous donnons beaucoup au haſard ; & ce n'eſt, peut-être, pas ce que nous faiſons de plus mal. Comme vous êtes naturellement fort jaloux, j'ai balancé long-temps ſi je vous inſtruirois d'une choſe aſſez peu faite pour vous plaire ; mais ſi je vous l'euſſe cachée, & que le haſard vous l'eût fait découvrir, ce même myſtere que vous n'auriez dû qu'à mon amitié, auroit pu vous paroître partir d'une autre cauſe. La crainte, enfin, que ce qui n'étoit qu'un égard, ne vous parût une diſſimulation, m'a déterminé à vous dire que Diotime conſent à ſe rendre vers la fin du jour au Céramique. Pour détourner, s'il ſe peut, vos idées d'un objet qui, euſſiez-vous moins de délicateſſe, ne pourroit que déſagréablement vous affecter, je vous prie d'aller ſouper avec Némée, que je livre pour ce ſoir à toute la fureur de vos deſirs. Vous me répondrez, ſans doute, qu'elle ne vous en inſpire

pas; mais dans la position où vous êtes, il vous est si nécessaire qu'elle vous en inspire, qu'il ne se peut point que vous ayez assez peu de philosophie pour vous faire un crime d'une distraction que par ses rigueurs, Diotime semble elle-même vous prescrire. Si l'amour heureux ne se fait point quelquefois scrupule d'en admettre, une passion malheureuse doit encore moins les rejetter. Ne vous souvenez donc de nous deux, quand vous serez près de Némée, que pour avoir plus d'ardeur à vous en venger. Elle vous attendra. Je sens bien que je ne puis lui commander cette infidélité, sans lui ôter beaucoup, d'abord, du plaisir qu'elle trouvera à me la faire; mais je me flatte, & moins encore pour elle que pour vous, que vous saurez lui faire oublier que je la lui ordonne. Gardez-vous bien, sur-tout, de vous piquer pour Diotime, d'une fidélité que vous ne lui devez pas plus qu'elle-même ne l'exige de vous, & qui ne feroit que vous coûter des plaisirs de la perte desquels elle est si peu disposée à vous dédommager. Némée possede, d'ailleurs, (& vous pouvez m'en croire,) tous les charmes qu'il faut pour vous plaire, & même vous occuper. Je n'ignore pas,

[redacted]

de plus, qu'elle vous trouve aimable; & qu'en vous la donnant, je ne fais que la prévenir. Si, ce que je ne crois pourtant pas, vous ne lui trouviez point toute l'ardeur que je vous ànnonce ici, & que votre vanité lui deſirera plus que vous ne penſez, rappellez-lui qu'en cet inſtant même je lui en préfere une autre. Quoiqu'elle ſoit d'une profeſſion à ne ſe pas piquer d'une bien grande délicateſſe, elle eſt femme. C'eſt-à-dire, que ſi ſon cœur ne ſauroit être bleſſé de la préférence que je donne ſur elle à Diotime, il eſt impoſſible que ſon amour-propre n'en ſouffre pas. Ce motif de plus, ſans rien ajouter dans le fond au goût que je lui connois pour vous, doit le lui exagérer. S'il ne vous importe point d'en être aimé, il ne doit pas vous être indifférent qu'elle ſe perſuade, ou non, qu'elle vous aime, puiſqu'elle ne peut, ſans vous en plaire davantage, ſe faire cette illuſion. Vain comme vous me croyez, vous ne douterez ſûrement pas que mon intention, en vous envoyant la lettre de Diotime, ne ſoit de vous donner une preuve de plus de l'empire ſingulier que j'ai ſur les femmes, & de la paſſion que celle-là conſerve pour moi, malgré la conviction où elle paroît être

d'avoir aſſez mal placé ſon cœur.
n'eſt, cependant, que pour votre
ſolation que je deſire que vous la li
Ah! ſi vous connoiſſiez les fem
comme moi, mon cher Axiochus,
cette lettre qui, ſelon toute apparei
vous paroîtra ſi cruelle, y répand
d'eſpérance & de joie! Elle s'y pla
il eſt vrai, des ſoins que vous lui
dez, & ſemble, même, s'en plai
avec amertume; mais pourquoi n
plaint-elle que de vous, quand C
crate, Antigênes, Adymante ne doi
pas lui paroître moins épris d'elle,
vous-même, & ne la tourmentent p
de leur amour avec moins de vivac
Peut-elle plus ſe diſſimuler leurs d
que les vôtres? Si c'eſt qu'en v
voyant chercher à la rendre ſenſi
vous lui donnez ſujet de vous acc
de reſpecter peu l'amitié, ceux qu
viens de nommer, vivent-ils avec
moins intimement que vous-même
peut-elle plus l'ignorer? Pourquoi d
êtes-vous d'eux tous le ſeul à qui elle
l'honneur de le nommer? c'eſt que v
êtes le ſeul qu'elle trouve danger
pour ſon cœur. Si elle vous voyoit a
autant d'indifférence qu'elle en a p
eux, elle vous laiſſeroit infailliblem
c

dans le même oubli. Peut-elle vous prouver mieux que, malgré elle-même, elle vous diſtingue de vos rivaux, qu'en ſe plaignant, comme elle fait, des ſoins que vous prenez pour lui plaire ? J'ai, vous le ſavez, quelque expérience dans ces ſortes de choſes ; & je n'ai pas encore vu de femmes qui, pour ſe conſoler de l'abandon de ſon amant, ne prît celui de tous les hommes de qui, dans le temps qu'elle s'en croyoit le plus aimée, les prétentions paroiſſoient la bleſſer le plus. Que la paſſion qui regne dans la lettre de Diotime, ne ſoit donc point pour vous une raiſon de craindre qu'elle ne ſe rende jamais à vos deſirs : l'amour malheureux s'exprime toujours avec plus de véhémence que l'amour content, & quelquefois n'en eſt pas plus tendre. Comme le bonheur nous affoiblit nos ſentiments, l'infortune nous les exagere. Souvent, pour ceſſer de croire qu'on aime encore, on n'a beſoin que d'apprendre qu'on eſt encore aimé. Cela, par exemple, ne s'éprouve jamais mieux que, quand après avoir craint l'inconſtance d'une femme, on la retrouve fidelle. Au reſte, ne redoutez rien pour votre amour, du rendez-vous que je donne à Diotime. Il eſt vrai que mon

intention n'eſt pas qu'il me ſoit totalement inutile ; mais je ſaurai mêler tant d'amertume à mes tranſports, que, tout délicat que vous êtes, vous-même ne voudriez point que je ne le lui euſſe pas donné. J'ai peine à croire qu'elle oublie de me parler de vous, & des perſécutions de votre amour : en cas, cependant, qu'elle ne s'en ſouvînt pas, je promets non-ſeulement de vous rappeller à ſa mémoire, mais d'exiger qu'elle vous ſacrifie aux craintes que je feindrai. Ce ſera, à la vérité, avec ſi peu de tendreſſe, & une hauteur ſi choquante que j'exigerai d'elle ce ſacrifice, qui, quelque diſpoſée qu'elle pût être par elle-même à me l'accorder, la dignité qu'elle a dans l'ame ne le lui permettra pas. Je vous exhorte donc plus ſérieuſement que jamais à la tourmenter de votre amour, & à ne vous pas plus effrayer de la violence de ſa premiere douleur, que des projets d'indifférence éternelle que vous l'entendrez former. Quand, en pareille circonſtance, on n'auroit pas à ſe fier à l'amour-propre, du ſoin de conſoler le cœur, il n'en feroit pas moins ſage de compter ſur l'habitude d'aimer, la plus conſtante, & en même-temps la plus dangereuſe de toutes. Ce ne ſera, ſans doute

qu'au dépit que d'abord vous la devrez; mais j'ai toujours vu le goût achever ce que le dépit avoit commencé. Vous n'êtes pas, d'ailleurs, fait pour voir Diotime ne donner toujours tout qu'à la vengeance. Que le desir que vous avez de lui plaire, ne vous fasse pas, cependant, brusquer son cœur. Vous aurez, non-seulement à lui faire oublier un ingrat qu'elle y retrouvera, peut-être, plus, & plus long-temps qu'elle ne le voudroit sans doute, mais à lui ôter les idées défavorables que je lui aurai données & de vous & de l'amour. Vous vous abuseriez si vous croyiez qu'avec une femme de ce caractere, ce fût un ouvrage si facile; mais il se peut que vous ne vous trompassiez pas moins si vous le jugiez impossible. Gardez-vous surtout d'oublier que vous ne pouvez la gagner que par l'excès de votre patience, de votre respect, de votre soumission; qu'en général, il faut pour triompher d'une femme, plus d'art que d'amour; que le sentiment qu'on a vaut rarement auprès d'elle le sentiment qu'on sait feindre; que c'est enfin beaucoup moins aux avantages que j'ai pu recevoir de la nature, que je dois mes succès, qu'au bonheur que j'ai eu jusques

ici, de n'en aimer aucune, & de paroître les adorer toutes. Adieu, songez que Némée vous attend ce soir; & ne vous rappellez qu'aux conditions que je vous ai prescrites, que je vais attendre Diotime, & que ce ne sera pas vainement.

LETTRE LXXXI.

DIOTIME A ALCIBIADE.

O MON cher Alcibiade! que cette infortunée Diotime qui vous adore, vous occupe peu! Voilà trois jours entiers que vous me privez de votre présence, & que vous m'en privez volontairement! Callicrate, tout accoutumé, tout ardent qu'il est à vous défendre, ne peut plus trouver d'excuses à votre froideur, ni justifier votre négligence. Mais n'auriez-vous point poussé la barbarie jusques à lui prescrire de me laisser toutes mes craintes? De quoi en ce genre votre cœur, en effet, n'est-il pas capable? J'ai su, comme tout Athenes, les bruyantes, & trop peu décentes fêtes que vous venez de donner à vos amis dans vos jardins; & ne pouvois pas igno-

rer davantage que Callicrate en avoit été. Je ne lui demandois seulement que de me tromper là-dessus ; & l'interrogeois bien moins pour tirer de lui l'aveu de vos crimes, que pour trouver dans le refus qu'il me feroit de me les apprendre, des raisons de vous croire moins coupable. Mon cœur qui cherche encore plus à vous excuser, que vous ne le chercheriez vous-même si vous m'aimiez, & que, cependant, l'amour pût vous permettre d'être si criminel, auroit préféré les infideles récits de Callicrate, à la certitude la plus avérée. Il voyoit avec quelle ardeur je desirois un prétexte pour couvrir une indulgence qui m'est si honteuse ; mais le barbare, digne de vous jusques au bout, loin d'avoir pour moi la pitié de m'abuser, sembloit se faire une joie maligne de me faire le récit de vos plaisirs. Eh ! qui sait même s'il ne me les a pas exagérés ? Ah ! laissez-moi, cruel ! le pouvoir de vous hair, ou répondez mieux à la malheureuse passion que vous m'avez inspirée. Vous m'aimez, dites-vous ; & c'est dans d'autres yeux que les miens, que vous allez chercher l'expression de l'amour ! C'est dans d'autres bras que vous croyez en trouver les plaisirs ;

& que vous les trouvez, peut-être
grat ! eh ! quelles rivales encore me
nez-vous ! Je sais, ou, pour parler
juste, je me plais, & beaucoup plus
core pour votre gloire, que pour les
térêts de ma vanité, à croire que vou
les aimez pas; mais enfin, elles
occupent, vous partagent, prennen
votre imagination, séduisent vos
En supposant même que, dans ces
tants cruels, vous puissiez-vous rap
ler mon image, quel doit être mon
pire sur votre cœur ! Vous me di
peut-être, (car combien n'êtes-vous
ingénieux à tromper !) que de plu
timables rivales seroient bien plus
gereuses pour moi : mais ne pou
vous donc vous dispenser de m'en
ner ? Quand vous régnez seul sur
ame ; quand je vous préfere à ce q
thenes renferme de plus à craindre a
vous, ne puis-je en obtenir que vou
laissiez du moins ignorer vos ég
ments ? Je suis aimée, vous le sa
Axiochus, tout votre ami qu'il est,
dresse les vœux les plus ardents.
l'oseroit-il si, en m'aimant, il cro
vous déplaire ? Quoi ! vous ne pou
douter qu'il ne m'aime ; & vous
haïssez pas ! O mon cher Alcibi

cachez-moi une tranquillité d'autant plus faite pour m'outrager, que je puis moins me dissimuler que je ne la dois qu'à votre indifférence. Les Dieux me sont témoins que, tout cruels que vous me rendez mes sentiments, je n'ai point cherché, par un art que rien n'excuseroit à mes yeux, à réveiller les vôtres; à vous forcer par les tourments de la jalousie, à vous les exagérer peut-être; qu'Axiochus, enfin, ne peut, malgré sa tendresse pour moi, m'obliger à tourner mes regards vers lui, que lorsqu'il me prononce votre nom. Vous le voyez : je ne veux pas que vous puissiez un seul instant penser que, dans mon désespoir, il pourroit être, quelque momentané que ce fût, l'objet de mon attention ! Mais, lui-même, comment ose-t-il se flatter qu'un cœur tout rempli d'Alcibiade, puisse se rendre à ses desirs? Hélas! que je prends d'inutiles soins! Eh! comment se peut-il que je croye vous plaire encore en vous parlant de ma tendresse, lorsque tout me prouve si bien que ce ne seroit qu'en vous assurant de mon indifférence, que je pourrois commencer à vous être chere?

LETTRE LXXXII.

ALCIBIADE A NÉMÉE.

Il m'eſt impoſſible, ma chere Némée, de ſouper aujourd'hui avec vous, comme je vous le promis hier. Diotime qui croyoit qu'elle ne pourroit pas me voir, vient de me mander qu'elle ſe rendroit ce ſoir au Céramique. Il y a trop peu de temps qu'elle me fait la grace d'y venir, pour que je puiſſe un peu décemment refuſer le rendez-vous qu'elle me propoſe. Vous voudrez donc bien, & me permettre de lui accorder ce qu'elle deſire, & agréer qu'un de mes plus intimes amis aille vous dédommager de mon abſence. Axiochus, vous ſouriez déja, perfide! — oui, cet Axiochus ſi beau! ſi bien fait! ſi galant! que je vous ai vu quelquefois regarder avec tant de tendreſſe, brûle du deſir de ſouper avec vous ſans témoins, & me prie de vous l'apprendre. Ce n'eſt pas, cependant, qu'il ne veuille tenir que de ma ſeule amitié, le bonheur auquel il aſpire; mais il ſait combien vous m'êtes chere; & il auroit

craint en ne le demandant qu'à vous, de manquer au ſentiment qui nous unit. J'ai deviné ce dont il ſe faiſoit ſcrupule de vous inſtruire; & je vous conjurerois de ne pas lui refuſer la grace qu'il implore de vous, ſi j'étois moins convaincu qu'il n'a pas beſoin que je vous en preſſe. Il eſt, d'ailleurs, atteint d'une douleur qu'il cherche à diſſimuler; & que, malgré le goût que vous lui inſpirez, je ne doute point qu'il ne doive à l'amour. L'en guérir, eſt un triomphe de plus pour vos charmes; & je crois pouvoir être ſûr que vous ne le négligerez pas. Armez-les donc de tout ce que la parure peut vous offrir de plus ſéduiſant: moins vous avez à craindre qu'il reſpecte la vôtre, moins, ce me ſemble, vous devez l'épargner. Que les expreſſions les plus tendres, les ſouris les plus enchanteurs, enfin, que tout ce qu'on peut donner à l'amour, le faſſent rougir dans vos bras, d'en aimer une autre, ou ne le laiſſent pas ſe le rappeller. Vous me verrez auſſi reconnoiſſant de ce que vous ferez pour vous-même, que s'il m'étoit de l'impoſſibilité la plus abſolue de ne pas l'attribuer à votre ſeule complaiſance pour moi.

LETTRE LXXXIII.

NÉMÉE A ALCIBIAD

EXIGER de la reconnoissance vous, lorsque l'obligation est tout mon côté, seroit une inconséque ou une perfidie dont je ne suis pas ca ble. Qu'il vienne donc cet Axiocl à qui jusques ici j'avois si vainen souhaité de plaire. Ne craignez pour lui de mes rigueurs. Si je lui quelques reproches d'avoir si lo temps conservé son indifférence au de moi, ils seront adoucis par d tendres transports, qu'ils n'allarmer pas ses desirs. Jamais il n'aura eu de sujet de se croire aimé, & jam peut-être, n'aurai-je crû moi-mê aimer davantage. Ne vous inqui point de ma parure : vous pouvez cet égard, vous en rapporter à l'er que j'ai de lui plaire. Je crois lui av entendu dire que les ajustements voilent le moins la nature, lui par sent fort au-dessus de tout ce que a imaginé pour l'embellir, & je c

[redacted]

avoir en mes charmes aſſez de confiance pour ne point douter que ce qui le ſéduit le plus, ne ſoit auſſi ce qui me ſied le mieux. Il eſt, dites-vous, atteint d'une douleur ſecrete; & vous craignez qu'il ne la doive à l'amour! Ah! m'eſt-il permis de penſer que l'amour puiſſe le rendre malheureux? Que, du moins, il me ſera doux de le lui faire oublier! C'eſt un triomphe de plus pour moi, & jamais je n'en aurai remporté de ſi flatteur. Je ne ſais, cependant, ſi je ne devrois pas vous cacher, ou vous affoiblir tout ce que m'inſpire Axiochus: mais, pourquoi, dans le fond, me ferois-je une violence ſi pénible? Vous ne me la preſcrivez pas! Qu'importe, en effet, puiſque vous me voulez coupable, que je le ſois ou moins, ou plus? Quand j'éprouverois le malheur de n'être que complaiſante dans une occaſion où il eſt ſi intéreſſant pour moi d'être ſenſible, croiriez-vous, quelques ſerments que je vous en fiſſe, que je m'en fuſſe tenue à la ſimple complaiſance? — Mais, quoi qu'il en ſoit, puis-je me flatter que vous ayez ſur mes ſentiments, la plus légere inquiétude? Je crois donc que, ſans riſquer de vous déplaire, je puis vous dire que j'aurai autant de plai-

ſir à ſouper avec Axiochus, que ſi j'é
fâchée de ce que vous ſouperez a
Diotime. Vous vous imaginez en
inſtant, peut-être, que, pour vous p
de la légéreté de votre conduite a
moi dans cette occaſion, je me pla
vous exagérer mes tranſports ; v
vous trompez : je ne fais tout au
que vous les montrer. Si vous ne n
croyez pas, Axiochus pourra vous
pondre de la bonne foi dont je ſuis a
vous. Je ne vous en prie pas moin
m'envoyer pour ce ſoir, de vos vin
plus précieux. Le dernier ſouper
vous avez fait chez moi, a épuiſé ce
m'en reſtoit ; & quelque bons que ſo
les miens, il doit vous paroître
ſimple qu'aujourd'hui ſur-tout, je
trouve peu dignes d'Axiochus. Je v
envoye en revanche, des parfums
je viens de recevoir du Satrape de P
gie : vous verrez, en les eſſayant,
je puis me paſſer des vôtres. O Vé
que vous me rendez heureuſe ; &
quels ſacrifices pourrai-je jamais v
témoigner ma reconnoiſſance !

LETTRE LXXXIV.

AXIOCHUS AU MÊME.

Il n'y a pas d'endroit dans Athenes où je ne vous aye cherché tantôt en quittant Némée, & je crois qu'il eſt inutile que je vous diſe que j'ai été juſques au Céramique. L'air incertain & embarraſſé de vos gens, en m'en refuſant l'entrée, a ſuffi pour me prouver que vous y étiez : vous ne pouvez donc pas ignorer à préſent que je m'y ſuis préſenté. Vous y étiez donc encore ! & avec qui pouviez-vous y être qu'avec cette même Diotime que vous feignez de n'aimer plus, & à qui, cependant, vous conſacrez encore des jours entiers ! Ah ! je ſais trop combien le deſir ſeul abrege les rendez-vous, pour qu'à la longueur du vôtre, je puiſſe méçonnoître le ſentiment que vous y avez porté ! — Mais quand il ſeroit vrai que vous n'auriez voulu la revoir que pour la préparer à votre inconſtance, pourrois-je penſer que ſa tendreſſe & ſa beauté vous euſſent laiſſé exécuter un ſi cruel projet ?

Non, pour vous rendre toute votre
deur, elle n'aura pas même eu bel
de tout ce qu'une passion vive & n
heureuse aura pu lui dicter. S'il ne m
pas possible de croire que la sienne p
vous, ait pénétré jusques à votre cœ
je vous connois trop pour pouvoir d
ter que ses charmes, du moins, n'ay
fait sur vos sens la plus vive impressi
Je ne doute pas davantage, que vous
l'ayez déguisée sous les plus tendres
parences de l'amour, devant une fem
que le simple desir auroit beaucoup p
offensée qu'il ne l'auroit séduite. Ah!
pourquoi Némée ne pense-t-elle pas
même? Pourquoi s'est-elle conten
d'un hommage aussi peu flatteur p
elle; qu'il étoit avilissant pour m
Ce souhait qui vous annonce tout
fois son triomphe & mes remor
vous dit aussi combien je vous dois
reproches & de remerciements. Si
pendant je ne voulois, comme cela
assez ordinaire, juger des choses que
leur effet, je croirois avoir beauc
moins à me louer de vous qu'à m
plaindre, puisqu'en me faisant manq
d'une façon si cruelle à mon sentime
vous ne m'en avez pas guéri. Ah! -
j'eusse pu croire que, de tous les plai

que je viens de goûter, il ne me resteroit que la honte de m'y être livré, & que je n'en aimerois pas avec moins de violence ! — Je n'ignore pas, au reste, que, quelle qu'eût été ma conduite avec Némée, je n'aurois point échappé à vos plaisanteries, & que vous n'auriez pas, sans doute, plus respecté ma retenue, que vous n'épargnerez ma foiblesse ; mais j'avoue que les ironiques éloges dont je vous entends d'ici honorer la derniere, me blesseront mille fois plus que n'auroit fait le ridicule que vous auriez infailliblement jetté sur l'autre. Si je le pouvois, sans manquer à la reconnoissance, qu'après tout je crois vous devoir, je ne douterois pas qu'en me livrant Némée avec tant de générosité, votre intention n'ait été, bien moins de me distraire d'un amour malheureux, que de vous confirmer, à mes dépens, dans l'idée où je vous ai toujours vu, que la passion la plus tendre ne nous sauve jamais des surprises des sens. J'avoue, à ma honte, que je viens de prouver pour votre systême. Je n'ai qu'entrevu, & encore bien obscurément, le piege que vous me tendiez ; mais, à vous parler avec franchise, vous me l'auriez caché sous de moins

belles apparences, que, sûr comm
croyois pouvoir l'être, de mes se
ments pour Diotime, j'aurois enc
accepté le dangereux souper que v
m'aviez arrangé. Je me sens si hum
du succès qu'il a eu, que si j'eusse pu
flatter que Némée voudroit bien v
le taire, jamais je n'aurois pu pren
sur moi de vous l'avouer. Je lui la
donc, avec la gloire du succès, le pla
de vous en conter les détails. Je v
dirai seulement que, quelque chose
le desir de plaire ajoutât à ses graces
turelles, je lui ai disputé la victoire
long-temps qu'elle ne s'en étoit flat
J'ai même tout sujet de douter qu'
l'eût remportée, si l'idée des plaisirs
vous goûtiez avec Diotime, n'eût
condé ses efforts. Il vous paroîtra b
bisarre, je le sens, qu'un tableau qu
ne devois me présenter qu'avec l
reur, ait été plus dangereux pour
fidélité, que les agréments mêmes
Némée, & la séduction du mome
mais si vous songez combien, en
peignant ce que j'adore, livrée, q
qu'entre vos bras, aux plus tend
transports, j'ai dû lui supposer de ch
mes! à quel point, enfin, ces mêm
images, si cruelles d'un côté, mais,

[redacted]

l'autre, ſi voluptueuſes, ont dû embraſer mes ſens & mon imagination, vous ceſſerez d'être ſurpris que l'excès de mon amour ait contribué à me rendre ſi coupable. Némée, d'ailleurs, offroit à mes yeux tant de graces! ſavoit ſi bien feindre la paſſion! ennoblir ſes vues, & maſquer ſon état, qu'il n'étoit guere poſſible qu'enfin je ne me rendiſſe pas. Je conviens encore que, ſoit (ce que je croirois aſſez,) qu'elle ait de quoi faire durer long-temps une erreur de ce genre-là, ſoit que, quand je me ſuis vu entraîné, je n'aye pu trouver que dans la continuité du crime, une reſſource contre mes remords, j'ai été horriblement criminel. Ce n'eſt qu'avec une extrême confuſion que je vous fais un aveu où vous ne trouverez, ſelon toute apparence, que beaucoup de vanité. Ce qu'il y a de ſûr, c'eſt qu'avant même que de quitter Némée, j'avois retrouvé tout mon amour pour Diotime. Je vous conjure donc, mon cher Alcibiade, ſi je ſuis aſſez heureux pour qu'elle ne vous retienne plus, de venir chez moi où je vous attends, ou de me mander du moins, & de quelle façon vous vous êtes ſéparés, & ſi je puis me flatter de quelque eſpoir. Vous auriez peine à

concevoir quel eſt le tumulte de
idées, & la contrariété qui regne e
mes deſirs. Si ma tendreſſe pour Di
me, mille fois plus vive que je ne p
rois vous l'exprimer, me force à
haiter que vous m'en faſſiez le ſacri
ce même ſentiment qui me retrace, a
la derniere vivacité, les tourm
qu'elle va devoir à votre inconſta
me le fait redouter plus encore qu
ne le deſire; mais je ne vous cache
que ce généreux mouvement, ſans d
te trop peu compatible avec l'am
pour ſubſiſter long-temps, n'eſt pas
tous les miens, le mouvement qu
retrouve le plus ſouvent dans mon cœ
ni qui y prenne le plus d'empire.

LETTRE LXXXV.

ALCIBIADE A AXIOCHU

JE ſuis bien-aiſe que vous ayez épr
vé par vous-même combien je ſuis
bon conſeil, & à quel point la déli
teſſe eſt idéale. Si vos remords m'ép
vantoient moins, je vous prierois d
ſayer encore une fois de la diſtract

que je vous prescrivis hier. Il pourroit vous en arriver d'être forcé de convenir que vous êtes en amour un peu comme les autres hommes ; mais vous trouveriez, d'ailleurs, tant à y gagner, que le malheur d'être obligé de rabattre quelque chose du cas que vous faites de votre façon de penser, seroit, en comparaison, bien peu de chose. Enfin donc, mon cher Axiochus, ceux qui soutiennent que les sens peuvent être remués sans le secours de l'amour, & qu'ils peuvent même l'être à son désavantage, n'ont plus tant de tort à vos yeux ? Vous me devez, dans le fond, bien de la reconnoissance de vous avoir démontré votre erreur, lorsque Socrate lui-même n'avoit pu vous en guérir. Il me paroît, au reste, aussi simple qu'avant même que de quitter Némée, vous ayez retrouvé tout votre amour pour Diotime, que je trouve peu surprenant que, quelques moments auparavant, il laissât votre cœur plus tranquille. Je veux même que cette tendre réminiscence soit un effet de la prodigieuse passion qu'elle vous a inspirée : quelle aura, en ce cas, été la cause de votre distraction ? Car, ou l'amour est un sentiment qui nous domine avec un empire extrême,

& que, par conséquent, il ne dép
pas de nous d'affoiblir; ou il n'est qu'
intention générale de la nature que
tre seule fantaisie applique à un
objet. Si c'est le dernier, pourquoi n
en laissons-nous maîtriser? si c'est l
tre, comment pouvons-nous, à n
choix, nous en laisser distraire? C
recherche ne seroit, ce me semble
aussi indigne de la Philosophie, ni
inutile que des gens plus graves
nous, & qui pourroient bien, mal
toute leur morgue, n'être pas si sen
le supposeroient sans doute. Aussi m'
vrerois-je d'autant plus volonti
qu'aidé des nouvelles lumieres que v
venez d'acquérir sur cette matiere
doute moins que je ne la discutasse a
un grand avantage, si je vous cro
plus en état de vous prêter au raison
ment. Nous reprendrons donc cette
se quelque jour : parlons à présen
ce qui vous intéresse.

Ma soirée a été si peu différente d
vôtre, que je me suis mis aussi dan
cas d'avoir des remords. Je vous a
promis de me conduire avec Dioti
de façon que mon rendez-vous avec e
fût le dernier qu'elle voulût bien m
corder; & je crois vous avoir tenu

[redacted]

role. Elle m'a quittée, en effet, avant le commencement du jour, si mécontente de mes procédés, si intimement convaincue que je ne l'aime pas, ou du moins, que ce qu'elle m'inspire, n'est ni ce qu'elle sent, ni ce qu'elle se croit digne d'inspirer! Elle étoit si désespérée, & même (ce qui me donne pour vous les plus grandes espérances,) si humiliée d'aimer un homme si peu fait pour son cœur, que je ne doute presque pas, qu'aidée, non de ce que je lui ai dit, mais de ce que je l'ai laissée se dire, elle n'ait intérieurement formé la résolution de ne me revoir jamais. Que les femmes fieres sont commodes pour les inconstants! ce n'est pourtant pas que Diotime m'ait une seule fois menacé de prendre ce parti; mais elle n'y en est pas moins décidée; & c'est ce qu'au travers du morne silence qu'elle s'obstinoit à garder, & de la profonde douleur où je la plongeois, j'ai démêlé parfaitement. Ce seroit trop diminuer du prix du sacrifice que je vous fais, que de vous dire tout ce qu'il me coûte. Toutes réflexions faites, il vous étoit plus important de ne m'avoir plus pour rival, qu'il ne me l'étoit de rester le vôtre. Il est vrai que Diotime me plaisoit encore, & que si

je n'avois consulté que l'impression qu'elle faisoit sur moi, j'aurois surement attendu, pour la forcer à une rupture, que ce mouvement se fût affoibli. Mais c'étoit avec tant d'ardeur que vous desiriez que je la misse dans la nécessité de ne m'aimer plus, qu'en m'obstinant à attendre pour cela que mon goût pour elle fût diminué, j'aurois beaucoup plus fait contre vous que je n'aurois fait pour moi-même. Je me suis donc courageusement mis dans la position où quelques semaines de plus j'aurois été avec elle; & cette idée, jointe au sincere desir que j'ai de vous voir heureux, m'a donné la force de désespérer la femme, du monde, la plus digne, à tous égards, de l'amour le plus tendre & le plus constant. Il étoit de si bonne heure quand elle m'a quitté; & j'avois la tête si noircie de la douloureuse scene où je venois de jouer un rôle si pénible & si cruel, que, pour égayer mes idées, & remplir le reste de ma nuit, j'ai envoyé prier Ampélis de venir au Céramique; &, effectivement, elle n'a pas fait plus de façons pour s'y rendre, que je n'en faisois pour l'y inviter. Elle est la seule, je crois, qui réunisse tant d'agréments, & si peu de princi-

pes : figurez-vous qu'auprès d'elle, Glycérie même a des mœurs : c'est une femme charmante ! Elle étoit encore chez moi quand vous y êtes venu ; & comme mes gens ne savent pas aussi-bien que moi, combien peu votre présence l'auroit embarrassée, ils ont cru devoir vous refuser l'entrée d'un lieu où vous ne devez pas moins commander que moi-même. Elle y soupe ce soir ; & si votre amour, vos remords, la fatigue qu'ils doivent vous causer & les tourments de Diotime vous en laissent le moyen, je vous prie d'y venir. Tout en me parlant de son ardeur, Ampélis m'a dit avec tant de franchise, qu'elle trouve Thrazylle fort aimable, que j'ai cru ne pouvoir, sans la plus noire ingratitude, ne lui pas procurer la douceur de lui dire elle-même tout ce qu'il lui inspire. Je viens donc d'écrire à ce dernier de se rendre au Céramique. Elle a le desir on ne peut pas plus vif : Thrazylle a, de son côté, le mépris on ne peut pas plus rebelle : quoiqu'il s'y abuse quelquefois, vous savez qu'il lui faut toujours des femmes à sentiment ; je me trompe donc beaucoup si les avances immodérées que lui fera Ampélis, & la sécheresse dont il les repoussera,

ne rendent pas notre ſouper fort amuſant.

Je reçois dans l'inſtant une lettre de Diotime, qui me prouve que j'avois bien jugé des diſpoſitions où elle étoit en me quittant. Il y a dans cette lettre plus de ſéchereſſe que de reproches, plus de dignité que de colere, enfin, elle eſt très-bien. Toute décidée, cependant, qu'elle s'y montre à ne me revoir jamais, je ne ſais s'il me feroit auſſi difficile qu'elle paroît vouloir que je le croye, de la ramener à ſon ſentiment. S'il faut que je vous le confeſſe, j'ai quelques moments été vivement tenté de triompher d'une réſolution ſi déterminée : le ſacrifice que je vous fais de cette tentation, n'eſt peut-être pas entre nous ce dont en cette circonſtance, vous devez me ſavoir le moins de gré. Après m'avoir dit, ce que je ſais encore mieux qu'elle-même, *que je ſuis, de tous les hommes, le plus perfide, & le moins digne d'être aimé*, elle ajoute tendrement, *qu'elle ne ſent plus que le malheur de s'y être mépriſe, & qu'elle ne veut que ſe retracer le reſte de ſa vie, la honte que lui cauſe une ſi inexcuſable foibleſſe*. Comme on change d'avis, pourtant! Car enfin, hier au ſoir encore

[redacted]

encore, elle croyoit que j'étois le seul qu'on pût aimer. Il faut convenir qu'on est en amour, exposé à de singulieres révolutions! Quoi qu'il en soit, elle finit par m'assurer „ qu'il seroit inutile „ que je lui écrivisse; que rien, au „ monde, ne pourroit la déterminer à „ recevoir une lettre de moi, & que „ tout ce qu'elle en exige, & que, „ convaincu autant que je dois l'être, „ que tout ce que je pourrois tenter „ auprès d'elle, ne la feroit pas chan- „ ger de sentiment, je n'ajoute pas „ aux atrocités que j'ai déja à me re- „ procher, l'indignité de chercher à „ l'abuser encore; qu'enfin, je la laisse „ tranquille, si, toutefois, après le „ malheur qu'elle a eu de me croire, „ malgré la voix publique, quelques „ vertus, il est possible qu'elle le soit „ jamais".

J'ai cru ne pouvoir trop ponctuellement obéir aux ordres d'une femme si respectable; & pour commencer à lui prouver à quel point ils me sont sacrés, j'ai renvoyé son esclave sans réponse. Cela est dur, je l'avoue; car elle s'étoit assurément flattée que je lui en ferois une. J'ai bien senti moi-même toute l'horreur de ce procédé-là; mais je

ne pouvois me conduire différemment avec elle, ſans m'expoſer à un raccommodement qui m'étoit aſſez peu néceſſaire, & qui auroit rendu auſſi inutile que ridicule, tout ce que j'avois fait pour vous. Vous lirez vous-même ſa lettre; ce ſoir, & pendant que la tendre Ampélis s'occupera du farouche Thrazylle, nous chercherons enſemble tous les moyens qui peuvent vous procurer le bonheur de triompher de Diotime, & de vous entendre un jour accabler de toutes les injures dont elle m'honore aujourd'hui.

LETTRE LXXXVI.

NÉMÉE A ALCIBIADE.

Ce n'eſt pas pour vous demander, puiſque je la ſais, la raiſon de la mine affreuſe que vous me faites depuis quelques jours; mais ſeulement pour vous prier, ou de ceſſer de me voir, ou de reprendre avec moi votre ton ordinaire, que je vous écris. Tant d'humeur (& vous devriez vous-même vous le dire,) ne va pas avec ſi peu d'amour.

Si je pouvois n'attribuer votre jalouſie qu'à la force de votre ſentiment, je vous la paſſerois peut-être ; mais ſûre, comme il eſt impoſſible que je ne le ſois pas, de ne la devoir qu'à votre vanité, il ne me convient point de m'en laiſſer être la victime. Vous venez de me donner & la plus convaincante, & la plus cruelle de toutes les preuves, que je ne ſuis pour vous qu'un objet fait ſeulement pour amuſer vos loiſirs ; & que, même, vous m'en croyez encore trop honorée. Ne vous rendant exactement que ce que je reçois de vous, je n'ai ni l'injuſtice de me plaindre de votre façon de penſer, ni même le deſir de vous voir prendre celle qu'il ſe peut, à la rigueur, que vous m'euſſiez due, parce que ſi elle avoit plus de quoi flatter mon orgueil, elle n'en agiroit pas davantage ſur mon ame : mais je voudrois, du moins, qu'en affichant pour moi ſi peu de tendreſſe, vous n'en exigeaſſiez point de ma part ; qu'enfin, vous écoutaſſiez moins les beſoins de votre amour-propre, que les véritables ſentiments de votre cœur. Si je ne donne point au premier tout ce qu'il voudroit, je ne ſaurois douter que je n'accorde à l'autre tout ce qu'il me

demande ; & je ne ſaurois vous ex
mer à quel point cette certitude à
quelle vos procédés donnent cha
jour plus de force, me rend ridic
les effets de votre vanité. Moins, en
il m'eſt impoſſible de vous ſuppoſer
te délicateſſe, quelquefois incom
de, mais toujours ſi flatteuſe, dont
paſſion vive, tendre & ſincere, r
ſuſceptible, plus je dois être bleſſé
vos fantaiſies & de vos injuſtices. Qu
je fait en recevant Axiochus,
ce que vous-même avez exigé qu
fiſſe ? Autant que je puis en juger
quelques mots qui, au milieu du
perbe ſilence que vous gardez avec
depuis ce temps-là, vous ſont échap
vous êtes offenſé des complaiſances
j'ai eues pour lui; mais comme v
ſentez qu'après m'y avoir vous-m
condamnée, vous ne pouvez avec
tice m'en faire un crime, vous feig
de craindre que ce que vous ne vou
que momentanée, ne forme une lia
durable; & qu'enfin Axiochus ne v
enleve mon cœur. *Mon cœur!* ne ſen
vous pas, & quel eſt entre nous d
l'abus de cette façon de parler, &
qu'elle doit me paroître? Peut-on cr
dre de perdre ce qu'on ſe ſoufie a

peu de poſſéder, pour le céder avec ſi peu d'efforts & tant de légéreté ? Car, enfin, qui vous forçoit de me livrer à Axiochus, lorſque lui-même, éperduement amoureux d'une autre, ne me voyoit qu'avec la plus profonde indifférence ? Je concevrois aiſément qu'attachant à ma perſonne fort peu de prix, & toujours plus flatté de faire des choſes extraordinaires, que d'en faire de raiſonnables, c'eût été de moi qu'Axiochus eût été amoureux, vous m'euſſiez cédée à lui ; mais que pour le diſtraire de la malheureuſe paſſion que lui inſpire Diotime, vous l'ayez ſollicité de m'honorer de ſes deſirs, & que vous m'ayez, moi, obligée d'y répondre, c'eſt une idée qui ne pourra jamais venir qu'à vous, & dont je vous conſeille d'autant plus de vous féliciter, qu'il y a moins d'apparence que vous en partagiez l'honneur avec perſonne. Auſſi ne crains-je pas de vous avouer que, piquée autant qu'en effet je devois l'être, du mépris que vous oſiez me marquer, je penſai ne répondre à votre lettre qu'en rompant avec vous de la façon la plus éclatante. Heureuſement pour moi, je ſais quelquefois réfléchir. Je connois le ſentiment le plus déterminé de votre ame,

& le ſeul, peut-être, qui n'y ſoit
factice. Je crus donc qu'en paroiſſ
accepter Axiochus avec tranſport
vous punirois beaucoup plus que ſi
prenois le parti que, d'abord, le dé
m'avoit conſeillé. D'ailleurs, ſans v
aimer, vous ne m'êtes point aſſez indi
rent pour que, ſans me faire violenc
puſſe me déterminer à la rupture. Je c
ſidérai qu'en ceſſant de vivre avec vc
je pouvois me préparer des regrets; q
mon dépit ſatisfait, mon goût pour v
pourroit ſe rallumer; que, vain com
vous l'êtes, jamais vous me pardon
riez de vous avoir fait eſſuyer un affr
qui vous ſeroit ſi nouveau. Je conſi
rai encore qu'en vous puniſſant très-
dans le fond, je manquois une occaſ
de plaiſir que, de moi-même à la véri
je n'aurois pas cherchée; mais qui, d
mes principes, ne pouvoit pas m'é
abſolument indifférente. Axiochus
aimable, & me l'avoit toujours pa
pas aſſez cependant pour que j'euſſe p
ſur la ſorte d'impreſſion qu'il me faiſ
Votre propoſition, ou, pour pa
plus juſte, les ordres que vous me d
nâtes, m'éclairerent tout d'un coup
le goût que j'avois pour lui, & le r
dirent plus vif. A tous ces motifs, p

que ſuffiſants pour me déterminer, ſe joignit le deſir de l'emporter ſur Diotime. Ce n'étoit pas que je ne ſentiſſe ce que je devrois de ce triomphe au moment & aux ſens, & qu'il ne ſeroit pas plus durable qu'il n'auroit de quoi me flatter. Mais je n'aimois point aſſez Axiochus, pour me faire une peine de ne lui pas inſpirer d'amour; il y a même toute apparence que ce ſentiment de ſa part m'auroit plus embarraſſée encore qu'il ne m'auroit plu. Mais le triomphe que je voulois remporter ſur elle, tout imparfait qu'il devoit être, ne pouvoit que me ſuffire à moi, qui ne me propoſois que de le ſéduire auſſi paſſagérement qu'il me ſéduiroit lui-même. Auſſi conſéquente dans mes actions que vous l'êtes peu dans les vôtres, je n'oubliai donc rien de ce que les circonſtances où vous m'aviez miſe, & mes propres diſpoſitions me firent juger néceſſaire, tant pour remplir les devoirs que vous m'aviez impoſés, que pour parvenir au but où je tendois. Plus, enfin, Axiochus, à-peu-près auſſi foible contre l'occaſion que je m'en étois flattée, & pourtant, plus long-temps fidele à ſa paſſion que je ne l'aurois cru, me diſputa la victoire, plus je m'obſtinai à la remporter. Il

étoit impossible, l'eussé-je même v
lu, que je l'amenasse où je le desir
sans que lui-même ne vînt à m'inté
ser à un certain point; & qu'à la fi
ne partageasse point, & son erreur
ses transports. Je ne sais combien
pardons il en a, depuis, demandé à
mour; ce que je ne puis de même ig
rer, c'est que ce Dieu a dû le trou
bien coupable; & que s'il vous res
encore quelque sentiment pour moi
devrois aussi vous le paroître beaucc
Si je ne pouvois me flatter de vous pı
de votre générosité envers Axiochus
vous faisant le détail de tout ce qu'il
doit, je ne vous en refuserois assı
ment pas l'histoire; mais comme je d
croire que vous y porteriez la mé
grandeur d'ame qui m'a exposée à
avoir une pareille à vous conter, v
trouverez bon que je m'en épargn
peine. S'il vous restoit sur cela quel
curiosité, votre ami, à qui je n'ai
demandé le secret, pourra aisémen
satisfaire. Examinez, au reste, lec
doit l'emporter dans votre ame, ou
goût que je vous soupçonne d'avoir er
re pour moi, ou du cruel affront q
vous semble que je vous ai fait, en tı
vant aimable pour quelques instants

homme que vous exigiez qui me le parût. Si vous prenez le parti qu'à votre place je crois que je prendrois, c'est-à-dire, que votre humeur vous paroisse aussi mal fondée qu'elle l'est en effet, vous viendrez ce soir chez moi, & je vous y prouverai que ma fantaisie pour Axiochus, toute vive que vous l'avez supposée, ne m'a pas, autant que vous le croyez, changée à votre égard. Si, au contraire, vous y persistez, il ne me reste qu'à vous prier de relire le commencement de ma lettre.

LETTRE LXXXVII.

ALCIBIADE A AXIOCHUS.

J'AI, depuis que j'existe, vu beaucoup de choses extraordinaires, sans doute; je puis même, sans vanité, dire que j'en ai fait quelques-unes; mais je suis forcé d'avouer que, ni tout ce que j'ai vu, ni même tout ce que j'ai fait en ce genre, n'approche pas de la bizarre idée dont vous venez de me faire la confidence. Ma propre singularité me donnant un peu de penchant pour tout ce qui en

porte le caractere, j'ai, dans le prer
moment, été l'on ne peut pas plus t
de faire ce dont vous me priez avec
d'instance; moins encore dans l'ef
de vous égaler, que pour voir comn
votre grandeur d'ame s'accommode
des suites qui devoient naturellen
en résulter : & si mon amitié pour v
eût été moins vive, vous m'auriez
en conséquence de cette curiosité,
seconder votre desir que le comba
C'est, tant pour votre vanité que p
la mienne, grand dommage, assurém
que nous soyons forcés de cache
Public des choses qui nous feroient
d'honneur à ses yeux. Vous deve
passionnément amoureux d'une fen
que je n'aime pas, à la vérité; mais c
ne se pouvoit, cependant, point qu
possédasse sans plaisir; & quand (ce d
malgré tous les dédommagements q
vous devois, vous n'auriez jamais
vous flatter,) je vous la sacrifie, vous
sollicitez de la reprendre, par la rai
dites-vous, que vous ne pouvez p
supporter le spectacle de la douleur
lui cause mon inconstance. Il est
que ce n'est point tout-à-fait de cela
vous me priez; mais il ne l'en est
moins que ce seroit indubitablemen

qui arriveroit, ſi, dans la poſition où nous ſommes elle & moi, je la revoyois ainſi que vous m'en preſſez. Comment, en effet, voulez-vous que je reparoiſſe devant ſes yeux ? à quel titre ? en quel qualité ? Irai-je, à la place du ſentiment qu'elle réclame, & qui ſeul, dans cet inſtant, pourroit la rendre heureuſe, lui offrir une froide & inſipide amitié, ſi peu faite pour lui en tenir lieu ? Non : ſi ma préſence ne lui eſt pas un garant de mon retour, ſi, en l'abordant, je ne tombe point à ſes genoux ; ſi je ne mouille point ſes mains de mes larmes ; ſi, enfin, tout ce que je lui dirai, n'exprime point le plus vif des repentirs, cette même démarche que vous croyez ſi faite pour calmer ſa douleur, ne peut être pour elle qu'un nouveau ſujet de déſeſpoir, & un coup plus cruel encore que le coup que je viens de lui porter. Ce n'eſt pas, mon cher Axiochus, dans les premiers moments que l'on eſt quitté, que l'on peut accepter pour ami l'objet que le cœur regrette : peut-être paroît-on croire, peut-être même croit-on alors ne rien deſirer de plus ; mais quand il feroit vrai que l'on ne ſe trompât point ſur cela, ce ne feroit jamais que dans l'eſpérance de le rengager, que l'on

ſe borneroit à n'avoir plus que la ſeconde place où l'on a occupé la premiere. En ſuppoſant encore qu'après avoir inſpiré les ſentiments les plus tendres, on pût ſe contenter de la ſimple amitié, penſez-vous que la vanité y conſentît? Vous avez été plus d'une fois dans la poſition où ſe trouve Diotime; & il ne ſe peut point qu'en échange de ce dont on vous privoit, on ne vous ait pas offert tout au moins de l'eſtime : car c'eſt la regle; mais ce que, guérit par le temps, ou par le ſecours d'une fantaiſie nouvelle, vous avez accepté, ne l'avez-vous pas, dans le temps qu'il vous a été offert, rejetté, & même avec indignation? Quoique je puiſſe dire que je n'ai jamais été quitté, puiſque je ne le ſuis que quand, & parce que je veux l'être, je n'en conçois pas moins qu'on doit nonſeulement, avec aſſez d'indifférence pour l'objet qui nous abandonne, mais avec l'ennui d'en être aimé, être fort affligé de n'être plus rien pour lui. Je crois, de plus, que ſi ceux à qui ce malheur arrive, vouloient s'examiner, ils trouveroient plus ſouvent qu'ils ne le penſent, que ce dont ils croient que leur cœur gémit, ne bleſſe que leur amour-propre. Beaucoup moins pour les intérêts de ma

gloire, que pour rendre à Diotime la justice qui lui est due, je n'imagine point que la douloureuse situation où elle est aujourd'hui, ne soit que l'ouvrage de sa vanité; mais je n'en ai point pour cela plus de pente à croire que l'amour y entre pour tout. En effet, elle s'honoroit trop de ma conquête pour n'être pas, & fort humiliée de ma légéreté, &, peut-être, plus surprise encore de l'avoir si-tôt éprouvée. Elle est, sans doute, bien loin de se croire ce sentiment; mais il n'est pas moins vrai, & qu'elle l'a, & qu'il est même impossible qu'elle ne l'ait pas. Ce n'est pas, au reste, que je la blâme de s'être flattée qu'elle me fixeroit. Si j'en excepte Aspasie, elle est, de toutes les femmes qui se sont fait la même illusion, la seule qui pût se la faire avec justice; & plus ses espérances étoient fondées, moins elle doit être disposée à vivre avec moi sur le ton qui, seul, conviendroit à votre tendresse pour elle. Je vous le répete: sans l'avoir jamais aimée comme elle méritoit de l'être, je la trouvois fort aimable. En la quittant pour vous, long-temps auparavant que le dégoût m'y forçât, je vous ait fait un sacrifice. J'ai cru devoir cette complaisance à un ami sur

une chose qui, faisant le malheur d
vie, ne contribuoit que foiblement
bonheur de la mienne. Je ne cher
pas, comme vous voyez, à vous e
gérer ce que vous me devez; mai
voudrois bien que, par une fantaisie
générosité plus déplacée encore qu'
n'est inouie, vous ne la rendissiez
inutile. Encore une fois, je ne puis
ne dois revoir Diotime que pour la p
ser de renouer avec moi. Elle a
mes sens assez d'empire encore pour
ce ne fût ni la simple politesse, ni la
cessité attachée à la démarche que v
voudriez que je fisse, qui me forçasse
à l'en prier; &, toute armée qu'elle
vroit être contre mes serments, pen
vous que ce fût impunément qu'elle
reverroit à ses genoux ? Quelque p
ble que puisse vous être le specta
qu'elle vous présente, pouvez-vous
instant le comparer avec le supplice
vous éprouveriez, si ce que vous exi
de moi la remettoit entre mes br
La justice qu'elle doit se rendre d'av
de quoi être aimée plus tendrement
personne; l'amour-propre, le desir
la vengeance, le plaisir d'aimer do
lorsqu'on l'a goûté, l'on ne sau
être privé long-temps; ce charme qu'

femme trouve à jouir du désordre où plongent les sens, & à n'être pas belle pour elle seule, la consoleront plus promptement que vous ne croyez, & qu'elle ne le croit elle-même, des malheurs que je lui ai fait éprouver. Mettez la, pour son bonheur, & pour le vôtre, à l'abri des injustices que je lui ferois encore si je la revoyois. J'acheverois, peut-être, par une seconde inconstance, de la dégoûter de l'amour; & il vous est important que ce ne soit que moi qu'elle abhorre. Sans former des projets, sans doute fort généreux, mais, si vous me permettez de vous le dire, plus absurdes encore, ne songez qu'à profiter des avantages que vous avez auprès d'elle pour lui faire partager vos sentiments. Vous n'avez pas dû vous flatter que ce fût sans regret qu'elle me perdît; & vous auriez encore plus de tort d'imaginer que ce regret puisse être éternel. De tous les rivaux que j'avois auprès d'elle, vous êtes le seul à qui elle ait permis de voir couler ses larmes : c'étoit, dans l'état où elle est, la plus grande & la plus flatteuse préférence qu'elle pût vous donner. Vous vous plaignez respectivement, elle, de ce qu'elle m'aime toujours, vous, de ce qu'elle ne peut vous

aimer; vous vous consolez ensen
de vos communs malheurs; elle v
ouvre son cœur, vous permet de
parler du vôtre, veut vous guérir
la passion qu'elle vous a inspirée! croy
moi, elle finira par y être sensib
j'ose vous en répondre. Continuez
respecter sa douleur, & ne la cont
gnez jamais: si vous l'entretenez de
tre amour, que ce ne soit qu'après
voir laissée s'épuiser sur le sien; ma
sur-tout, paroissez toujours convai
que c'est le plus inutilement du mo
que vous l'aimez. Une femme qui
& croit qu'elle n'aimera jamais, p
être flattée d'inspirer une passion; n
elle seroit, à coup sûr, blessée que
eût l'air de croire qu'elle peut tôt
tard la récompenser. Conserver de l
poir, & feindre de n'en avoir poi
paroître même faire tous vos efforts p
triompher d'un sentiment si malheure
l'accabler de vos soins, & ne la pas f
guer de vos desirs, c'est, dans votre
actuel, de tout ce que vous pouvez
ployer, ce qui doit avoir le plus de
cès. Je ne désapprouverois pas, non p
que si dans quelque temps vous ne la tr
vez point plus sensible, vous lui fis
craindre que vous pouvez parveni

vous dégager. Plus accoutumée à votre tendresse qu'elle ne s'en doute, elle craindra tout au moins qu'une passion nouvelle ne vous enleve à des soins qui insensiblement lui seront devenus nécessaires, & dont il n'est pas à présumer qu'elle consente à se voir privée. Quoique sur l'article de la vanité, je l'aye trouvée moins femme qu'une autre, il ne se peut pas davantage qu'elle voye, sans un peu de jalousie, l'impression qu'une autre pourroit faire sur vous; & ce mouvement, auquel les femmes, quoi qu'elles en disent, ne se méprennent pas moins souvent que nous-mêmes, ou développera dans son ame le sentiment sourd qu'elle peut y avoir pour vous, ou lui fera croire qu'il y existe. Délicat jusques au ridicule, en ne supposant que le dernier cas, vous rougirez, sans doute, de ne devoir votre triomphe qu'à une erreur. J'avoue qu'en effet il aura moins de quoi vous flatter que s'il étoit l'ouvrage du penchant; mais, sans compter qu'aussi-tôt que vous l'aurez soumise, sa propre vanité sera intéressée à ne plus rien refuser à la vôtre, l'unique chose qui vous importe à présent, est de vaincre. Vous devez donc, par conséquent, regarder comme égale-

ment glorieux pour vous, tous
moyens qui peuvent vous mener
victoire. Votre amour vous a jusq
à présent (chose assez rare!) aussi l
conduit que si vous n'eussiez fait qu
feindre; & je connois trop Diot
pour douter qu'elle ne sente pas v
ment la façon dont vous vous comp
tez avec elle. Moins en effet, elle ig
re l'état de votre ame, plus elle
vous savoir gré de l'effort que v
vous faites pour ne lui parler jamais
de moi. Ne vous exposez donc poi
voir détruire votre ouvrage, par un
instant de ma présence. Toute la rec
noissance qu'elle vous doit, & que, se
toute apparence, elle a pour vous,
tiendroit pas contre un de mes regai
Relativement à notre sentiment, n
sommes tous injustes ou ingrats; n
ou j'ai mal étudié les femmes, ou e
sacrifient au leur plus encore que n
ne sacrifions au nôtre. Je vous inv
d'autant plus à peser sur les réflexi
que je vous présente, que le parti
vous prendrez peut, quel qu'il soit, p
influer sur votre bonheur. Si, cep
dant, malgré mes remontrances, v
persistez dans le dessein où vous ét
je vous donne ma parole, & que j'

demain voir Diotime, & que vous n'attendrez pas jusques au soir, à être, de tous les hommes, le plus à plaindre & le plus désespéré.

LETTRE LXXXVIII.

LE MÊME A PÉRICLÈS.

Cette Lettre, & celle qui la suit, paroissent s'être croisées.

QUOIQUE ce ne soit point de vous que j'apprenne ce qui vient de se passer à Athenes, le fait qu'on me mande est si vraisemblable, & je dois, d'ailleurs, tant de foi à ceux qui m'écrivent, que je ne doute pas plus de votre déposition, que si vous me l'eussiez annoncée vous-même. Vous aviez, en effet, dans le cours d'une administration encore plus heureuse qu'elle n'a été longue, eu trop de droits à notre reconnoissance, pour que nous pussions, sans la derniere des injustices, ne vous point traiter comme nous avons fait Miltiade, Thémistocle, Cimon, & généralement tous ceux de nos Chefs qui ont le plus utilement travaillé à augmenter notre puissance, & à

étendre notre gloire. Je vous con
trop pour croire que le coup qui v
frappe, vous étonne plus qu'il ne v
afflige; mais si, dans cette occurren
vous pouviez être surpris de quel
chose, ce seroit, à mon sens, beauc
moins du prix dont nous payons
services, que de notre lenteur à v
l'accorder. Heureusement pour n
gratitude accoutumée, sur le poin
vous rendre maître d'Epidaure, v
êtes tombé malade d'une fievre pesti
tielle, qui s'étant répandue parmi to
les troupes, vous a mis dans la néce
absolue d'en lever le siege. Un peu
tout à la fois moins religieux & m
éclairé que le nôtre, n'auroit sans d
vu, dans ce qui vous est arrivé, q
accident d'autant plus naturel, que
d'Epidaure est en été l'on ne peut
plus mal-sain, & que la Grece vient
suyer une peste violente dont même
n'est point encore entiérement déliv
mais les Athéniens pouvoient-ils se
penser d'y reconnoître Esculape se
geant de ce que vous osiez assiéger
Ville qui lui est consacrée? Pourq
cependant, est-ce vous que le courr
de ce Dieu poursuit, vous, dis-je,
sans lui attribuer pour Epidaure u

grande sollicitude, mais jugeant plus convenables d'autres opérations, n'avez qu'à regret porté nos armes de ce côté-là? Ce Dieu, certes, est ou bien mal instruit, ou bien peu reconnoissant! Au reste, fatigués comme ils l'étoient de vous voir à leur tête depuis si long-temps, vous vous seriez, plus fortement encore que vous n'avez fait, opposé au siege de cette place, & ne vous y seriez même point trouvé, qu'ils ne s'en seroient pas moins pris à vous de la honte dont leurs armes viennent de s'y couvrir. Enfin donc, ils vous permettent de jouir de ce repos que vous desiriez depuis si long-temps! Je crois, toutefois, que vous vous trompez, si vous vous flattez que ce soit pour toujours qu'ils vous y rendent. Plus las, bientôt, du gouvernement de ceux qui vous succedent, qu'il ne l'étoit du vôtre, vous verrez ce peuple, aussi volage qu'il est ingrat, vous redemander avec encore plus de fureur qu'il n'en a mis à vous déposer; & je crains, qu'importuné de leurs clameurs, ou plutôt ne croyant pas que l'ingratitude de votre Patrie soit pour vous une raison de vous dispenser de lui être utile, vous ne repreniez ces mêmes chaînes dont avec tant de plaisir vous vous

voyez aujourd'hui délivré (*). J'avoue qu'en de pareilles circonſtances, le plaiſir de m'en venger l'emporteroit de beaucoup dans mon ame, ſur la gloire qu'il pourroit y avoir à la ſervir; mais je ne ſuis point étonné qu'au-lieu de penſer ſur cela comme moi, vous vous croyiez d'autant plus obligé de vous y conſacrer, que vous avez plus à vous en plaindre. Laiſſons, ſi vous le voulez bien, ces diſcours ſuperflus. Quoique j'imagine que, dans la poſition où vous êtes, vous avez pu trouver des reſſources dans votre économie, je n'en ai pas moins de peine à croire que, pour payer la formidable amende à laquelle vous êtes condamné, vous puiſſiez-vous paſſer du ſecours de vos amis. J'envoye, en conſéquence, à Timagênes, l'ordre de vous fournir tout l'argent dont vous aurez beſoin; & je me flatte que vous voudrez bien ne pas refuſer ces foibles marques de mon reſpect & de mon dévouement pour vous. Diſpoſez donc de mon bien, je vous en conjure, avec

(*) L'événement juſtifia de tout point la prédiction d'Alcibiade. Peu de temps après avoir dépoſé Périclès, les Athéniens le rappellerent à leur tête; & il reſta en place juſques à ſa mort, qui arriva à la vérité l'année d'après.

la même liberté que vous diſpoſeriez du vôtre ; & ſongez que, de toutes les obligations que je vous ai, celle d'avoir permis que je vous prouvaſſe, quoique bien foiblement, ma reconnoiſſance, ne ſera pas, de tout ce que je vous dois, ce dont je conſerverai le moins précieuſement la mémoire. Comme j'attache infiniment plus de gloire à pouvoir vous être utile qu'à l'être aux Athéniens, & que, dans les circonſtances où vous êtes, il ſe pourroit qu'à la ville je vous fuſſe de quelque ſecours, je vous ſupplie, ſi vous en avez encore le pouvoir, de m'y rappeller ; & ſi cela ne dépend plus de vous en aucune façon, d'obtenir de ceux qui gouvernent actuellement, que j'y ramene l'armée que vous m'aviez confiée. Ne croyez pas qu'en m'accordant, ou en me faiſant accorder cette grace, vous faſſiez à la Patrie le tort même le plus léger. Quoique nous n'ayons rien tenté dont Eſculape pût avoir à ſe plaindre, ſa vengeance nous pourſuit auſſi. Nous ſommes foibles & malades : je n'ai pu, pour ces deux raiſons, depuis l'ouverture de la campagne, faire d'autres exploits que de prendre trois méchants petits forts que, faute de monde pour

les garder, j'ai démolis sur le champ; & je regarde pour beaucoup, dans l'état où nous sommes, que l'ennemi n'ait qu'en vain tenté de nous entamer; mais enfin, notre situation devient si critique, & nous dépérissons si sensiblement, que je ne répondrois pas, tout avantageux qu'est le poste que j'ai choisi, & quelque bien retranché que j'y sois, que je n'y fusse forcé si j'y étois attaqué un peu vivement. Plus il est étonnant que l'ennemi n'en ait pas encore conçu le projet, moins aussi je puis me flatter de le voir long-temps dans la même inaction. Je suis même bien sûr de ne devoir la sienne qu'à l'art avec lequel j'ai su jusques à présent lui déguiser notre foiblesse : mais il est impossible, & que mille choses ne la lui décelent pas, & que l'instant qui le désabusera, ne soit pas l'instant de notre perte. J'ai déja instruit le Conseil de notre position; & si, dans deux jours, je n'en reçois point l'ordre que j'en attends, quoi qu'en puissent dire nos Orateurs, je prendrai sur moi notre retraite. Le vent est bon, la mer ne nous est pas encore fermée; & je me hâterai de profiter de deux avantages qu'il ne se peut pas que je conserve long-temps,
pour

pour ſauver le reſte des Troupes que j'ai ſous mes ordres, & pour ſatisfaire l'impatience où je ſuis de vous revoir.

LETTRE LXXXIX.

PÉRICLÈS A ALCIBIADE.

TANT & de ſi déſagréables affaires ont accompagné & ſuivi ma dépoſition, que, ne ſachant quand je pourrois vous en faire part, j'avois prié Thrazylle de vous en inſtruire. Je crois donc, en vous diſant que je ne ſuis plus à Athenes qu'un ſimple Citoyen, moins vous en donner la nouvelle, que vous la confirmer. Vous ſavez trop combien c'étoit ſincérement que je deſirois le repos, & à quel point même ma place m'étoit devenue onéreuſe, pour croire qu'en contribuant à m'en priver, mes ennemis m'ayent cauſé autant de chagrin qu'ils s'en flattent. La meilleure preuve que je puiſſe vous donner du plaiſir que j'ai d'en être débarraſſé, & qui, à mon ſens, eſt ſans replique, eſt la tranquillité dont j'ai vu toutes les ca-

bales qui se formoient contre moi
l'inaction où je me suis tenu, lorsq
m'eût été si facile, ou d'en empêc
l'effet, ou de le faire retomber sur
cabaleurs mêmes. Mais j'étois las de
ter sans cesse contre l'injustice & l
vie; d'ailleurs, l'objet étoit à mes y
fort au-dessous des peines qu'il au
fallu que je me fusse données pour
la conserver. Si, par cette indifférer
j'ai encouru le blâme de ceux à qui
pareille place paroît d'un si grand p
j'ai du moins agi d'après l'apprécia
qu'intérieurement j'en avois faite.
je me trompe fort, ou vous ne serez
du nombre de ceux qui me pardo
ront de l'avoir si peu prisée; je n'en s
pas surpris. Votre ambition qui n'a p
encore essuyé de travers, ne doit
vous permettre de croire mes dég
ni aussi vrais, ni aussi continus q
l'étoient. Un jour, ce que vous
éprouverez vous-même, vous re
moins douteuse la réalité des ma
Vous ne sentirez que trop, croyez-
mon expérience, que l'honneur de c
duire une multitude de qui vous a
sans cesse le caprice & la légère
combattre; qui, en s'attribuant c
tamment ceux des succès qu'elle se

le moins, rejette toujours ſur ſes Chefs ceux des revers qu'elle eſſuye, auxquels ils ont pu avoir le moins de part; vous ſentirez, dis-je, que cet honneur n'a point du tout de quoi dédommager des peines qui y ſont attachées, & de l'ingratitude qui en eſt ſi communément le prix. Quelque vive, cependant, que ſoit la joie que je reſſens, de me voir enfin à portée de jouir de cette liberté que j'avois juſques-là ſi vainement deſirée, j'aime mieux la renfermer au fond de mon cœur, & la cacher ſous l'air de l'indifférence, que de donner ſujet à mes ennemis, en la leur montrant telle qu'elle eſt, de la croire factice. C'eſt auſſi, ce me ſemble, avoir bien peu de philoſophie, que de ne pouvoir ſe paſſer que les autres nous en croyent. La reddition de mes comptes a immédiatement ſuivi ma dépoſition, & ne vient que d'être terminée. Si vous ſaviez moins de combien de petiteſſes, auſſi déshonorantes pour le cœur humain, que de la haine même, cet odieux ſentiment eſt accompagné, & de quoi il rend capables ceux qui l'éprouvent, vous auriez peine à imaginer la minutieuſe & mépriſable exactitude qu'on a apportée à leur examen. Enfin, malgré

le desir effréné qu'ils avoient de me trouver coupable, mes Commissaires ont été forcés de déclarer que j'avois administré avec la plus grande fidélité, les revenus de la République. D'après cet aveu, d'autant moins suspect de partialité en ma faveur, qu'il a été fait par mes plus cruels ennemis, je devois naturellement me flatter que ma déposition étoit tout le mal que je pusse avoir à craindre; mais je ne connoissois encore ni toute l'intrépidité, ni toutes les ressources de la haine. Pour se consoler donc de la douleur que leur causoit mon innocence, & de l'aveu si humiliant qu'après tant d'injurieuses imputations, ils étoient forcés d'en faire, ils m'ont fait condamner à une amende de cent cinquante talents. *Sur quel prétexte*, me demanderez-vous, *puisque vos comptes n'offroient point de malversation à punir?* Je vais vous le dire: c'est pour me faire porter la peine des malheurs que la République a essuyés pendant que je l'ai gouvernée, & vraisemblablement aussi, de ce qu'à fort peu de chose près, j'ai, devant Epidaure, été attaqué de la peste. J'étois, peut-être, en droit de demander que les succès qui, pendant le même temps, ont tant ajouté à sa puis-

ſance, & à ſa gloire, fuſſent mis en compenſation avec les infortunes dont on me rend reſponſable; mais j'ai craint, quelque juſte que cela eût été, de ne pouvoir le propoſer ſans m'avilir. Vous ne ſerez pas ſurpris que la même délicateſſe m'ait encore moins permis de demander que mon amende fût modérée. J'avois toute la certitude poſſible que ſi je faiſois cette démarche, j'obtiendrois aiſément cette grace; & même, qu'en faveur de cette baſſeſſe, il ne ſeroit pas impoſſible qu'on me la remît toute entiere; mais le goût que vous me connoiſſez pour l'argent, n'a pu, tout ardent qu'il eſt, l'emporter dans mon ame, ſur la honte de devoir quoi que ce fût à des gens que je ne puis que mépriſer. Ce ne ſera pas, ſans doute, ce qui vous étonnera le moins: cela eſt, pourtant, comme je vous le dis. Plaiſanterie à part, voyez dans quel embarras je me ſerois trouvé, ſans cette économie que vous m'avez ſi ſouvent reprochée. Quelques reſſources que j'y aye trouvées, il me manquoit encore cinquante talents; & comme je n'ai pas plus voulu retarder le payement de la ſomme à laquelle j'étois condamné, qu'en demander la modération, j'ai écrit à Timagênes de

m'envoyer ce qu'il me falloit pou
compléter. A sa promptitude à me l'
porter, ainsi qu'aux pressantes sollic
tions qu'il m'a faites d'en prendre
vantage, j'ai reconnu vos sentim
pour moi. Lorsque vous serez ici, n
prendrons ensemble les arrangem
nécessaires, & que Timagenes n'a
cru devoir décider lui-même. Je
doute point que le peu de moyens
vous avez d'acquérir de la gloire
vous êtes, n'ajoute beaucoup à l'emp
sement que vous devez avoir de v
retrouver dans Athenes; par la si
tion actuelle des choses, je crois p
voir le servir, sans qu'il en résulte
de fâcheux pour la patrie; j'en ai p
en particulier à Démochâres, qui, d
la sorte d'anarchie où nous sommes
puis ma déposition, a de l'influence
les affaires. D'après ce qu'il m'a dit
ce que je savois déja de ce que
veut faire ici à ce sujet, il y a toute
parence que vous recevrez incess
ment l'ordre d'y ramener les trou
Je vous conjure, mon cher Alcibia
de ne le point prévenir. Si vous v
rappellez combien le peuple à qui v
avez affaire, est jaloux de son autor
vous ne devez pas douter qu'il ne s

cette occasion de sévir contre vous, & avec d'autant plus de joie, que, par notre attachement respectif, il seroit plus persuadé que les coups qu'il vous porteroit, retomberoient sur moi.

LETTRE XC.

NÉMÉE AU MÊME.

J'AI, je l'avoue, peine à concevoir, & pourquoi vous vous plaisez tant à me donner des ridicules, & comment le peu que cette peine vous rend, ne vous dégoûte pas de la prendre. Du moins, en me demandant des graces, ne devriez-vous point, pour votre propre intérêt, vous servir d'expressions si peu propres à me porter à vous en faire. A lire votre lettre, il seroit, tant l'ironie & le desir y marchent d'un pas égal, difficile de décider lequel, de me voir, ou de me plaisanter, vous est le plus nécessaire. Si la raillerie avoit pour moi autant de charmes qu'elle en a pour vous, je pourrois en trouver dans ce que vous m'écrivez, une assez ample matiere. D'abord *c'est*, dites-vous, *par*

dignité, que je n'ai point pendant si lo temps recherché l'honneur de vous voir n'a pas même été sans qu'il en ait beauc coûté à mon amour, que j'ai fait à gloire, ce sacrifice : cependant vous doutez pas *que je n'aye été occupé Chârès au point d'en oublier la nature tiere ; ce qui, pourtant, n'empêche* (toujours selon vous) *que je n'aye on ne peut pas plus piquée de votre o* Mais un instant après, vous oub ma dignité, mon amour pour Châ mon chagrin contre vous ; & ne d nez plus à mon silence d'autre ca que la crainte que j'ai eue de troul vos occupations. Tout cela, si vous permettez de vous le dire, me pa bien inconséquent ! Mais il n'est pas sible apparemment, de dónner tant légéreté, que ce ne soit aux dépens la justesse ; & ceux qui savent comb il vous est important de briller, seront pas surpris, qu'au hasard de ce qui peut en arriver, ce soit à la miere de ces deux choses que vous d niez constamment la préférence. D dons, s'il se peut, tout ce que vous n vez dit : premiérement, que je v eusse, ou non, cru occupé, rien, vous le savez, si j'eusse eu envie

vous voir, ne m'auroit été plus indifférent. Je vous aurois, avec autant de liberté que dans des circonſtances contraires, prié de vouloir bien me procurer cet honneur. Je l'aurois même pu faire avec d'autant moins de ſcrupule, que, dans le cas où vous auriez été deſœuvré, ma priere n'auroit pas pu vous être à charge; & que, dans l'autre, je vous aurois offert l'occaſion, toujours pour vous ſi flatteuſe, de faire une perfidie. Secondement: vous-même ne paroiſſant point douter que je ne ſois très-attachée à Charès, ne craignez point de me propoſer un rendez-vous, qui, ſi mon cœur eût été dans les diſpoſitions que vous lui attribuez, n'auroit ſûrement pas eu de quoi me plaire; & je ne vois point pourquoi, tout devant ſur cela être égal entre nous, j'aurois eu pour vos fantaiſies, plus d'égards que vous n'en témoignez pour les miennes. Quant à cette dignité qui, ſelon vous, a concouru avec l'amour pour me forcer au ſilence, vous ne devriez pas ignorer que, de tous les ridicules que vous pouviez me donner, c'étoit le ridicule que je pouvois le moins prendre. Il eût été ſi ſimple de ne chercher que dans mon indifférence pour vous, la

caufe de mon peu d'empreffement à vous voir, qu'il falloit tout votre amour-propre pour lui en donner une qui, de toutes façons, m'eft fi étrangere. Ce qu'il y a de très-vrai, c'eft qu'occupée de Chârès, ou d'un autre; peut-être auffi, ne l'ayant été de perfonne; à peine, loin de pouvoir être piquée de votre oubli, vous êtes-vous une feule fois offert à mon imagination. Pour réparer à vos yeux (fi, pourtant, cela eft poffible) le tort d'une diftraction fi peu croyable, je vous dirai avec la même franchife que, depuis quelques jours, je fentois affez vivement votre abfence, pour defirer que le caprice ou l'ennui vous ramenaffent vers moi. Je doute même que, *toute dignité à part*, je n'euffe pas cherché à hâter des inftants dont j'accufois en fecret la lenteur, fi, en prévenant vos defirs, je n'euffe pas eu à craindre de vous armer contre les miens. C'eft à cette feule confidération, beaucoup moins illufoire que vous ne la trouverez, fans doute, que vous avez dû mon filence, & fa continuité. Peut-être ne pouvant plus vous flatter de me faire faire une infidélité qui me foit un peu pénible, vous repentirez-vous de vous être fouvenu de moi; mais, telle

est la vérité de mon caractere, que quelque chose que je pusse gagner à votre erreur, je ne saurois me résoudre à vous la laisser. Si, comme je le crois possible, la confidence que je vous fais, tournoit vos idées d'un autre côté, je vous serois obligée de me le faire dire. J'avois un projet : je n'y tiens pas assez pour que le sacrifice que je vous en ferois, me coutât beaucoup; mais je ne serai pas fâché de le retrouver, s'il faut que je laisse le Céramique & l'honneur de vous y voir, à quelque beauté qui, pour le moment, vous paroisse plus digne que moi, de l'un & de l'autre. Je vous rends, au reste, mille graces de tous les ménagements que vous prenez sur vous de vous imposer, pour dérober à Chârès l'emploi que, jusques à présent, je crois faire de ma soirée : s'il eût été pour moi ce que vous pensiez, ou je n'aurois pas accepté votre invitation, ou, du moins, ce n'auroit pas été sans l'en prévenir, que je l'aurois fait. Ce sera donc, si vous n'avez, vous, personne à tromper, le plus ouvertement du monde, que j'irai au Céramique. Comme, de toutes les maisons que vous avez dans Athenes, c'est celle où l'on peut le moins se cacher aux yeux du

Public, j'avois inféré du choix que v
en faisiez pour me voir, ou que v
aviez moins d'envie que vous ne d
que Chârès ignorât ma marche, ou
vous vouliez, par une chose d'écl
désespérer quelque infortunée. Je v
ai dit combien, à l'égard de Chârès,
précautions étoient peu nécessair
c'est à vous à vous arranger sur le re
Quel que soit le lieu du rendez-vo
vous m'obligerez de vous y trouve
plutôt qu'il vous sera possible. P
moi, l'instant où je compte m'y renc
sera si près du moment où je vous éc
que, quelque diligence que vous p
siez faire, j'y aurai, selon toute ap
rence, devancé vos pas. Quoique
empressement de ma part doive a
vous annoncer que ma complaisa
pour vous, ne m'est point onéreu
j'y mets, cependant, un prix : ce se
que vous voulussiez bien me mont
plus d'amour que d'emportement : c'
à-dire, pour ne pas trop vous effray
que vous eussiez avec moi, plus le
du sentiment, que le ton que vous m
tez toujours à sa place. J'aime, vous
l'ignorez pas, à m'ennoblir mes erreu
d'ailleurs, lorsque je suis sûre de ne fa
naître que des desirs, soit délicate

ſoit vanité, je me fais des miens une honte qui les gêne, & que je ne puis ſentir, ſans que celui qui me la fait eſſuyer, n'en partage les inconvénients. Je veux, enfin, pouvoir ne me pas moins tromper ſur ce que j'inſpire, que je n'aime à m'abuſer ſur ce que je ſens. Il y a des moments dont cette double mépriſe m'augmente les charmes; & comme il ne ſe peut pas que je ſois plus ſenſible, que l'on n'en ſoit en même-temps plus heureux, je me flatte qu'à cette conſidération, vous vous déterminerez à vous faire la violence que je vous demande. Il vous paroîtra ſingulier, ſans doute, que ce ſoit lorſque je ne prétends plus à votre cœur, que j'exige de vous des choſes dont le ſentiment ſeul doit faire une néceſſité, & auxquelles, même, dans le temps que je vous aimois le plus, je ſemblois peu attachée : mais c'eſt qu'alors je trouvois dans mes propres diſpoſitions, un dédommagement de votre peu de délicateſſe, que ſi je ſentois que je n'étois point aimée comme j'aurois voulu l'être, je croyois l'être pourtant; & que moins il m'eſt poſſible de me faire aujourd'hui cette illuſion, plus j'ai beſoin de quelque choſe qui, s'il ſe peut, me faſſe oublier à quel

mouvement je dois vos desirs, & q
est aussi le motif que j'ai pour m'y r
dre.

LETTRE XCI.

ALCIBIADE A THÉRAMENE

J'AI, comme un autre, ou, pour p
ler plus juste, j'ai, comme tout le m
ne, été l'objet des bontés d'Ampé
mais je n'ai pas eu, comme vous
manie d'en exiger des sentiments, r
foiblesse de lui en accorder. Je cr
cependant, que si ce malheur m'é
arrivé, j'aurois, sans balancer, préf
l'ignominie d'aimer une femme si mé
sable à tous égards, au tourment de
la plus posséder par excès de délicate
& que, sans avoir même à me f
beaucoup d'efforts, j'aurois su (
philosophe jusques-là. Il est bien sin
lier que vous qui, sur la vanité en
néral, & sur la mienne en particul
savez dire de si belles choses, v
ne sentiez pas non-seulement comb
dans cette occasion, vous sacrifiez
vôtre, mais que ce n'est qu'à ce m

vement ſeul que vous ſacrifiez. Je ne me pique, aſſurément, de penſer ni autant, ni avec autant de profondeur que vous ; mais je n'en crois pas moins avoir découvert que l'amour n'a le pouvoir de nous rendre malheureux, que parce que nous ne l'avons pas laiſſé tel que nous l'avons reçu de la nature. Il nous ſuffiſoit de plaire : nous avons voulu être aimés ; & qu'une ſimple préférence qui devoit être auſſi momentanée que le deſir qui l'a fait naître, devînt un ſentiment, & même un ſentiment ſuivi. Un ſentiment ! Grands Dieux ! Que l'orgueil nous a gâté de choſes ! Car, enfin, ſans cet imbécille mouvement, ſeroit-il pour nous d'une ſi grande importance d'être ou la premiere fantaiſie d'une femme, ou le ſeul objet qui prenne ſur ſon imagination, ou ſur ſes ſens ? Que fait, dans le fond, à la ſorte de bonheur qu'il eſt en elle de nous procurer, qu'il lui ait plu d'en faire jouir quelqu'un avant nous, ou de nous le faire partager avec un autre ? *Ampélis*, dites-vous (& vous dites vrai) *n'a ni mœurs ni principes.* Eh bien ! pourquoi voulez-vous-vous faire une néceſſité de choſes qui vous ſont ſi peu néceſſaires, lorſqu'elle vous offre, d'ailleurs, tout ce

que vous devriez feulement defirer ? Connoiffez - vous, en effet, quelque peau qui égale la blancheur & la fineffe de la fienne ? d'yeux auffi féduifants que les fiens, & qui renferment une expreffion plus vive ? Ne l'emporte-t-elle point, tant par la jufteffe des proportions, que par la beauté des formes, fur la plus belle ftatue que nous connoiffions ? N'eft-il pas vrai que fa fraîcheur eft telle que rien ne peut l'altérer ? Ne le difputeroit-elle pas pour la fenfibilité, à Vénus même ? Que de charmes ! „ Mais cette même Ampélis
„ qu'on trouve toujours fi fenfible, on
„ ne la voit jamais tendre : il n'eft pas
„ moins impoffible d'en arracher le plus
„ léger fentiment, que de n'en point
„ obtenir les faveurs les plus marquées.
„ Toujours, & toute au defir ; elle imagine fi peu l'amour, que dans les inftants même où l'idée d'en fentir, &
„ d'en infpirer, pourroit ajouter tant
„ au plaifir, elle ne vous permet pas
„ plus cette illufion, qu'elle-même ne
„ cherche à fe la faire. Sans décence,
„ comme fans délicateffe, elle ne fe prépare jamais à parler que l'homme qui
„ s'intéreffe à elle, n'ait à trembler
„ pour ce qu'elle va dire ; & en effet,

„ elle n'a jamais parlé, qu'il n'ait eu à „ rougir pour elle, de ce qu'elle avoit „ dit ". Rien n'eſt plus vrai que tout cela ; mais encore une fois, qu'importe au plaiſir ? Que je vous plains, ſi, pour que vous ne vous faſſiez pas une honte des deſirs qu'une femme peut vous inſpirer, il faut néceſſairement qu'elle ait de l'eſprit & des mœurs ! Ce n'eſt point que, tout le premier, je ne veuille que celles que j'attaque, ayent, au moins, la réputation d'en avoir. Toute femme, entrée dans le monde, par un autre que moi, ſi quelque raiſon particuliere ne me force à le lui pardonner, me paroît, vous ne l'ignorez pas, quelque célebre même qu'elle puiſſe être par ſa beauté, peu digne de mes ſoins ; mais c'eſt bien moins, vous le ſavez encore, par ſévérité de principes, que j'exige qu'elles en ayent, ou que l'on puiſſe leur en croire, que pour rendre plus éclatants les triomphes que je remporte ſur elles ; & que ſi, comme cela m'eſt arrivé, mes plus brillantes victoires ont entiérement peu de quoi flatter mon amour-propre, on ne puiſſe pas, ainſi que moi, ne les priſer que ce qu'elles valent. Loin donc de deſirer réellement des mœurs aux femmes que j'ai ſoumiſes, cette vanité

qui, je l'avoue, détermine & regl
toutes mes actions, m'impose la loi d
leur en ôter, si je le puis, jusques à l
plus légere apparence, afin que mo
successeur, quelle que soit sa façon d
penser, trouve tout à regretter, ou rie
à faire.

Si vous aviez eu sur cela autant d
philosophie que moi, vous n'auriez pa
immolé un bonheur réel à des chimere
qui, si elles pouvoient se réaliser, n
vous laisseroient bientôt que le regret d
vous en être formé une trop haute idée
Eh ! mon cher Théramene, il est, e
effet, si rare que ce soit par les senti
ments de l'objet qui nous plaît, que nou
soyons heureux que je ne comprend
pas que, dans ces sortes d'engagement
ce soit cela qu'on se propose. Je suis, d
plus, persuadé que si l'homme qui s
croit le plus vivement amoureux, & qu
en conséquence desire le plus d'inspi
rer des transports, vouloit bien s'exami
ner, il trouveroit que c'est beaucou
moins par délicatesse, que par amou
propre qu'il le desire si vivement. Che
chons pour nos propres intérêts à rem
plir l'imagination d'une femme, &
troubler ses sens : n'oublions rien de c
qui peut en porter l'ivresse au-del

de toutes bornes; mais dans le temps même que nous jouiſſons de nos ſuccès, le plus délicieuſement, ſouvenons-nous que nous n'en ſommes redevables qu'à la nature, & gardons-nous, ſur-tout, de les croire plus que nos propres deſirs, l'ouvrage de l'amour. Nous ne pourrions, ſans nous impoſer une reconnoiſſance auſſi gênante pour nous, qu'elle pourroit, d'ailleurs, être mal fondée, nous flatter de l'un; & l'autre, en nous exagérant ce que nous ſentons, multiplieroit plus nos erreurs, qu'elle n'étendroit nos plaiſirs. Si vous avez aſſez de raiſon pour goûter ces réflexions, ou que votre amour-propre vous permette de ſuivre mes conſeils, loin de vous obſtiner à fuir Ampélis, & à tâcher de haïr une femme qui n'eſt pas moins faite pour inſpirer le mépris le plus profond, que pour faire naître les plus ardents deſirs, vous ne chercherez qu'à vous confirmer dans le premier, en la voyant le plus qu'il ſera poſſible; & puiſque, malgré ce qu'elle ſe croit d'indifférence pour vous, & de goût pour un autre, elle veut bien ſe prêter encore à votre frénéſie, à perdre les autres dans ſes bras. Ce que je vous propoſe, ce qu'elle-même, pour

adoucir la douleur que vous cause
inconstance, vous a proposé, anne
j'en conviens, que nous avons aussi
l'un que l'autre ; de ce qu'on app
délicatesse & principes; mais en rev
ge, cela est on ne peut pas plus se
Ce que vous avez ici à considérer, 1
point que vous ne lui plaisez plus, r
qu'elle vous plaît encore? Vous pe
d'ailleurs si peu de chose au chan
ment de ses idées, que si elle ne v
avoit pas dit que ce n'est plus vous qu
croit aimer, vous ne vous en doute
pas. Eh! qui sait si elle-même pou
toujours s'en souvenir! Mais je ve
contre toute apparence, que les c
plaisances qu'elle consent à s'impo
lui soient aussi onéreuses que vou
craignez, c'est encore ce que vous
vez consulter le moins. Votre répugn
ce sur cela ne me paroît pas plus
sonnable que la haine que vous vous
tez pour elle, & que vous mettez a
tant d'injustice, à la place de la rec
noissance que vous lui devriez. Il
semble, du moins, qu'en se livrant à
desirs, lorsque vous lui paroissiez ai
ble, elle ne fit pas à beaucoup près
tant pour vous, qu'elle ne fait, qua
par égard pour le goût qu'elle vous

pire encore, elle se résigne, tant qu'elle aura le malheur de vous plaire, à vous traiter comme si un autre ne lui plaisoit pas. Je n'ignore pas que le préjugé lui feroit de cette condescendance un très-grand crime; & qu'il faudroit, dans toutes les regles, qu'au lieu de ne vous faire perdre à son inconstance, que le titre de son amant, elle vous laissât expirer de la douleur de l'avoir perdue; mais je ne sais si la raison & l'humanité ne lui prescrivent point ce que le préjugé lui défend. Quoi qu'il en puisse être, je suis, quant à moi, très-loin de la condamner, & de vous exhorter, comme Axiochus, à attendre que le temps vous guérisse. Ampélis me paroît juger la situation, & connoître le cœur, mieux que vous & que lui. Si un amour véritable, en supposant qu'il y en ait de tels, peut s'accroître par les plaisirs, ou, du moins, n'en être pas altéré, une fantaisie du genre de la vôtre, & dont, pour en parler sérieusement, l'honneur & la raison ne sauroient nous faire qu'un supplice, ne peut que s'y évanouir.

LETTRE XCII.

AXIOCHUS A ALCIBIAD

ENFIN, mon cher Alcibiade, je v:
de vaincre : mais quel triomphe
que, pour en être satisfait, il faud
avoir peu d'amour & de délicate
Grands Dieux ! se peut-il que Diot
ait paru m'accorder tout ce qu'il é
possible qu'elle me donnât, & qu
me laisse encore tant à desirer ! Cr
me nuirez-vous toujours ; & faut
qu'un cœur assez à plaindre pour s'
laissé toucher par vos perfides so
conserve éternellement une idée qu
peut que le déchirer ! Quoi ! même
tre mes bras, l'ingrate vous appelle
jours dans les siens ! N'aurois-je d
que profité d'un instant de foiblesse !
je ne crois pas avoir à me reproche
plus légere violence. Quand même c
odieuse voie auroit pu me réussir
près de Diotime, j'aurois, sans hési
préféré le tourment où je vivois, q
que cruel qu'il me fût, à la honte d
la devoir qu'à des entreprises dont le

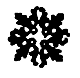
cès ne m'auroit pas moins avili qu'elle-même à mes yeux. Mais vous jugerez mieux de ma ſituation actuelle, lorſque je vous aurai fait le récit de ce qui vient de ſe paſſer; &, peut-être, pourrez-vous me la définir.

Vous vous rappellez, ſans doute, que nous étions tacitement convenus, elle, de me laiſſer lui parler de mes ſentiments, moi, de ſouffrir qu'elle m'entretînt autant qu'elle le voudroit, de la paſſion que, toute malheureuſe qu'elle étoit, elle s'obſtinoit à conſerver pour vous. Tous deux, également fideles à notre traité, à quelque point que, dans ſa bouche, votre éloge me fatiguât, je la laiſſois, ſinon ſans impatience, du moins avec une apparente tranquillité, vous louer ſans ceſſe : elle, de ſon côté, quelqu'ennuyée qu'elle pût être de mon amour, avoit la complaiſance de le laiſſer s'expliquer. J'étois cette après-dînée à ſes genoux, d'où elle avoit plus d'une fois inutilement tenté de me faire relever. Je ne ſais ſi ce n'eſt qu'au déſordre où votre idée, toujours préſente à ſon eſprit, avoit plongé ſes ſens, que j'ai dû ma victoire; ou ſi, entraînée par la ſorte de fureur dont je lui parlois de ce qu'elle m'inſpire, elle s'eſt trouvé moins

de moyens de me résister; mais,
qu'offusqués que fussent mes yeu
les larmes qu'en cet instant elle me
soit répandre, j'ai cru voir dan
siens une sorte d'attendrissement
m'a paru plus tenir de l'amour, q
la simple compassion. Après une rê
aussi longue que profonde, elle s'est
d'un coup précipitée sur moi, a pe
que je la serrasse dans mes bras, a
ses pleurs aux miens, nos soupirs,
me, se sont unis. Tout mon respect
elle n'a pas plus que son indiffér
pour moi, pu tenir contre une si da
reuse situation; sa complaisance, e
n'a pas eu plus de bornes que mes de
Mais combien, quand elle a été
due à elle-même, les mouvements
j'ai saisis dans son ame, & l'envie qu
lui ai vue de me les dérober, ne m'
ils point causé d'allarmes! Avec qu
tristesse ses yeux où je ne lisois qu
repentir, & l'étonnement de m'a
rendu heureux, ne se sont-ils point p
tés sur moi! Quelle peine c'étoit p
elle de les y fixer! Combien, enf
l'expression qu'elle trouvoit dans
miens, les droits qu'elle venoit de
donner, mes transports, l'ivresse
j'étois de mon bonheur, ne paroissoie

ils pas faire son supplice ! Enchaîné toutefois par ce moment de foiblesse dont, quelqu'heureux qu'il m'ait rendu, je ne desirerois pas moins vivement qu'elle-même, qu'elle n'eût point éprouvé la puissance, Diotime ne se refusoit à rien de ce que, malgré toute la honte que je m'en faisois, mon amour me forçoit d'attenter : mais que ne lui en coûtoit-il pas pour en tolérer les entreprises ! Avec quelle inhumaine sécheresse ne s'y prêtoit-elle pas ! Ah ! cruel ! ce n'est pas ainsi que vous l'avez vue ! Heureusement (& jugez combien il falloit que j'eusse à me plaindre d'elle, pour que, dans cet instant, j'aye pu regarder cela comme un bonheur !) on est venu nous interrompre. Vous imaginez aisément que ce n'a pas été d'abord que je m'en suis félicité ; mais la joie qu'elle a paru en ressentir, ne me prouvant que trop ce que je ne faisois que penser de l'état de son cœur ; la certitude qu'il me seroit impossible de lui cacher long-temps mes idées ; l'inquiétude que j'avois de la façon dont une explication entr'elle & moi, pourroit tourner ; la crainte que ma délicatesse ne lui parût qu'une injustice, m'ont fait, enfin, envisager des mêmes yeux qu'elle,

le trouble qu'on apportoit dans notre tête-à-tête. Ce n'eſt pas que j'ignore que, quand cette interruption auroit autant gêné ſa tendreſſe, qu'elle gênoit la mienne, ce qu'elle ſe doit ne lui auroit point permis de le faire paroître : mais de la joie ! Car je ne me ſuis point trompé, j'en ai ſaiſi dans ſes yeux; d'ailleurs, avec quelle liberté ne s'eſt-elle point livrée à la converſation ! Que d'art pour la prolonger ! Que vous dirai-je de plus? Perſuadé, aux meſures que je lui voyois prendre pour la faire durer, que ce ſeroit vainement que j'en attendrois la fin, & même la craignant, je ſuis ſorti. J'ai été vous chercher partout pour vous communiquer ce que, ne vous ayant rencontré nulle part, & dans le beſoin extrême que j'ai que vous m'éclairiez ſur l'état du cœur de Diotime, je prends enfin le parti de vous écrire. Adieu : s'il eſt vrai que vous m'aimiez, vous ne me ferez pas attendre votre réponſe.



LETTRE XCIII.

ALCIBIADE A AXIOCHUS.

QUOIQUE je ne doutaſſe point que vous ne triomphaſſiez de Diotime, je ne croyois point, je l'avoue, avoir à vous féliciter ſi-tôt de votre victoire. Les femmes ... mais laiſſons les réflexions que je pourrois avoir à faire ſur elles. Je vais vous en tracer à la hâte quelques-unes qui me paroiſſent vous être d'autant plus néceſſaires, que, dans votre poſition actuelle, un inſtant d'humeur peut être plus dangereux pour vous. Plus donc, ſoit que vous ayez, ou non, raiſon d'en juger comme vous faites, vous trouvez qu'il manque de choſes à votre bonheur, moins, à mon ſens, vous devez avoir l'air de le remarquer. Un amant qui ne doit ſon triomphe qu'à l'amour, & ne ſauroit en douter, peut haſarder avec ſuccès quelques plaintes ſur la façon dont on le rend heureux, s'il y trouve de quoi bleſſer ſa vanité, ſa délicateſſe, ſes idées particulieres, ou la violence de ſes deſirs : encore douté-je fort que, dans

ces premiers moments où une femme eſt ordinairement encore plus occupée de ce qu'elle ſacrifie, que de l'objet même à qui elle l'immole, le reproche ne fût pas de mauvaiſe grace : pour vous, vous ne pouvez trop ſévérement vous l'interdire. Il eſt toujours, en ces occaſions, convenable d'attendre que celle qui fait en notre faveur, violence à des principes qu'elle avoit juſques-là reſpectés, ſe ſoit familiariſée avec ſa foibleſſe; & que celle à qui elle ne coûte rien, ait jugé à propos de dépoſer le maſque que le deſir, ou la néceſſité de nous en impoſer lui ont fait prendre. Paroître la dupe de l'un, & reſpecter l'autre, ſont de petits égards qui, loin de vous dérober rien de ce dont on jouit, ne peuvent, ſelon moi, qu'y ajouter beaucoup. Voir, en effet, une femme, éperdue, emportée loin d'elle-même par un ſentiment, auquel, quoiqu'elle lui oppoſe, elle ne ſauroit réſiſter; qui éprouve à la fois toutes les contradictions de la vertu, & toute la puiſſance de la paſſion; ne s'arrache d'entre vos bras avec une ſorte d'horreur, que, pour s'y rejetter avec toute la molleſſe de la volupté; ne refuſe ce qu'elle vient d'accorder, que pour en accorder davan-

tage ; irritée contre vous, & contre elle-même de l'empire qu'elle vous trouve ſur elle, & n'en être pas moins forcée d'y céder : ce combat, enfin, de l'amour & de la vertu, me paroît, quand il eſt vrai, devoir plus faire encore le charme de ce moment, que les plaiſirs qui y ſont attachés ; & dans le cas où l'habitude de ſe rendre, & le peu qu'une femme eſt devenue à ſes propres yeux, ne lui permettent pas de vous donner un ſpectacle ſi flatteur, vous vous amuſez des efforts qu'elle fait pour que vous la croyiez ce qu'elle n'eſt plus ; & jouiſſez, du moins, de la maligne ſatisfaction de lui voir imiter mal la nature. Ne penſez pas, au reſte, que je veuille accuſer ici Diotime, d'une ſupercherie ſi peu faite pour la dignité de ſon caractere. Loin, même, de lui faire cette injuſtice, je ſuis convaincu que ſi, ignorant que je vous ai précédé dans ſon cœur, elle vous eût vu vous flatter d'en recevoir les prémices, votre amour & votre eſtime pour elle, euſſent-ils tenu à votre erreur, quelque chers que l'un & l'autre lui euſſent été, elle n'auroit pas voulu vous la laiſſer. Vous ne pouvez donc point imputer au deſir de vous en faire plus priſer ſa conquête,

la ſorte de contrainte dont vous venez de la voir ſe livrer à vos deſirs; & vous ne vous tromperiez pas moins, ſi vous n'attribuiez votre victoire qu'à une ſurpriſe des ſens qui ne ſauroit être à ſon uſage. Il ſeroit tout ſimple, ſans y chercher même d'autres raiſons, que, penſant comme elle fait, elle éprouvât à vous rendre heureux, cette ſorte de répugnance dont vous vous plaignez. Née avec beaucoup de principes, & beaucoup moins ſenſible que tendre, elle n'a point, comme quelques autres peut-être, la reſſource de s'étourdir ſur ſa foibleſſe, ou de la compter pour rien : mais vous étiez-vous flatté que la paſſion qui, en elle, s'oppoſoit à vos deſirs, pût s'éteindre avec tant de promptitude; & la croyez-vous auſſi libre qu'elle voudroit l'être, du ſentiment que je lui avois inſpiré ? Ce qui vient de ſe paſſer entre vous, m'annonce, il eſt vrai, qu'elle n'en eſt plus tourmentée avec la même violence; mais on peut être moins agité, & n'être pas tout-à-fait tranquille. S'il m'eſt permis de vous le dire ſans bleſſer votre vanité, je crois qu'elle ſe dit plus que vous êtes aimable, qu'elle ne le ſent encore; & que ça été pour tâcher d'accorder ſur cela ſon cœur & ſon eſprit,

qu'elle s'eſt déterminée à faire votre bonheur, avant que d'y être néceſſitée par la violence de ſa tendreſſe. Je ne doute pas davantage que le deſir de s'arracher à un reſte d'amour qui la perſécute, & la certitude que le meilleur moyen qu'elle eût pour y parvenir, étoit de s'engager avec vous, ne ſoient ce qui vous l'a donnée. Elle n'eſt pas aſſez gouvernée par l'amour-propre, & elle a dans l'ame trop de nobleſſe pour ne s'être livrée que par dépit. Il ne ſeroit pas plus raiſonnable de penſer que ce ſoit la ſeule pitié qui l'ait entraînée vers vous : un pareil mouvement n'eſt pas fait pour la mener ſi loin. Je crois de plus, que toute femme qui, dans la ſituation de Diotime, rejette ſur cela ſa défaite, en dit plus le prétexte que la raiſon; & je connois aſſez celle-là pour être ſûr que, ſi vous n'aviez fait ſur elle qu'une impreſſion ſi foible, elle ſe ſeroit contentée de vous plaindre, & ne ſe ſeroit pas miſe dans le cas d'avoir à ſe plaindre d'elle-même, en ſe donnant par un motif dont elle n'auroit pu que rougir, & qui n'auroit fait le bonheur d'aucun de vous deux. Attendez tout du temps; mais ſur-tout ne cherchez pas à le hâter. Si ce qu'elle

a fait pour vous, lui cause des remoi
le temps, beaucoup plus que vos rai
nements & les siens même, les an
tira. S'il est vrai qu'elle nourrisse p
moi dans son cœur un reste de se
ment, gardez-vous plus encore de
roître seulement le soupçonner. I
dans la position où elle s'est mise a
vous, elle doit en être humiliée, m
elle vous pardonneroit de vous en
apperçu; & ce que vous devez le
soigneusement éviter, est de mort
son amour-propre. Lui échappât-il
me des choses faites pour vous pi
ver le contraire, feignez donc, au
qu'il vous sera possible, de croire qu'
m'a oublié; & que, s'il se peut enco
ce soit avec tant d'art, qu'à votre ap
rente tranquillité elle puisse se fla
de vous avoir dérobé ses mouveme
Une passion malheureuse est un p
que nous ne portons qu'à regret; r
dont, à quelque point que nous
soyons accablés, & quelque chose
nous puissions nous dire, ce n'est p
nos seules réflexions qu'il appartien
nous délivrer. Le meilleur moyen
perpétuer, en elle, & cette tristesse
vous afflige, & l'idée que, malgré
même, elle conserve encore de m

c'eſt de l'obliger, en vous en offenſant, à contraindre l'une & l'autre. A quoi pourroit-il, en effet, vous ſervir de vous en plaindre, quand les reproches qu'elle ſe fait elle-même, ſont impuiſſants ? Laiſſez-lui donc, encore une fois, & le temps, & le ſoin de ſe parler, & ne la forcez pas à dévorer & ſa douleur, & ſes larmes, ſi vous ne voulez point que bientôt elle ne vous faſſe verſer des pleurs encore plus amers que les ſiens.

LETTRE XCIV.

LE MÊME A THRAZYLLE.

CE *n'étoit pas*, dites-vous, *la peine de ne chercher à rengager Thracyclée, que pour la quitter encore, & même plus ſcandaleuſement que la premiere fois ; & en la forçant de commettre un crime, vous auriez, au moins, bien dû lui laiſſer la conſolation d'en jouir quelque temps.* Cette phraſe eſt aſſurément fort belle, mon cher Thrazylle ; le terrible mot de *crime* y produit, ſur-tout, un grand effet : c'eſt dommage que les reproches que

m'y fait votre vertu, ſoient ſi peu
dés. Il eſt d'abord de la fauſſeté la
inſigne, que, comme je vois que T
zyclée vous l'a dit, je l'aye plus fo
de revenir à moi, que de me ſacr
Chârès. Tout ce dont elle pouvoit, d
cette affaire, avoir quelque raiſon d
plaindre, c'eſt qu'ayant ſi peu d'en
de la garder, je ne l'en aye pas
pêchée, quand mon indifférence p
elle, ſembloit me rendre ſi peu néce
re, ce même ſacrifice; mais ce n'eſt
ma faute, non plus, ſi voulant
veugler, tant ſur le motif qui pou
me ramener dans ſes bras, que ſur n
inconſtance naturelle, elle a oublié t
ce qu'elle avoit à craindre de l'une
combien elle avoit à ſe défier de l
tre. Il eſt très-vrai que la choſe
monde qui, du côté du cœur, m'
portoit le moins, étoit qu'elle qui
Chârès. Si j'avois des raiſons de v
loir qu'elle fût infidelle, je n'en av
aucune de deſirer quelle fût inconſt
te; & tout, d'ailleurs, dans mes proj
me faiſoit une loi de la laiſſer n
décider ſur cela que par elle-mêm
mais ſi le peu qu'elle m'inſpiroit
rendoit tout égal auprès d'elle, m
amour-propre qu'elle & lui avo

cherché à mortifier, exigeoit une réparation aussi publique, qu'à mon sens l'insulte l'avoit été. Que le désœuvrement & le dépit l'eussent jettée dans les bras de Chârès, rien ne m'auroit paru plus simple. L'un & l'autre forment bien plus d'engagements de cette espece, que l'amour ; aussi n'étoit-ce pas de cela que je m'étois offensé. J'avois trouvé bien moins extraordinaire de le voir mon successeur, que de me voir moi, à votre priere, successeur d'Agathon : mais que, plus sûrement dans l'intention de me blesser, que pour s'en rendre plus précieuse aux yeux de Chârès, elle dit que, de tous les hommes à qui elle avoit laissé tenter la conquête de son cœur, il étoit le seul qui eût eu la gloire de le toucher ; & qu'à son tour Chârès, non-seulement crût cette absurdité, mais la répandît partout avec affectation ! Qu'enfin, quittée, & avec tout l'éclat que le besoin qu'alors j'avois de rassurer Aspasie, m'imposoit, Thracyclée eût trouvé le secret de me rendre presqu'aussi ridicule que si moi-même je m'en fusse laissé quitter ! c'étoit je ne vous le cache pas, ce dont je croyois ne pouvoir me dispenser de me venger. Je juge, au reste,

par les reproches dont vous m'accablez ; comme Praxidice l'a fait dans une occasion à-peu-près semblable, que Thracyclée m'aura peint à vos yeux, comme n'ayant rien épargné auprès d'elle pour me procurer le bonheur de lui plaire une seconde fois ; & qu'elle se sera même permis de vous dire que ce n'a été que sur les serments les plus réitérés de ma part, de ne plus vivre que pour elle, que je l'ai enfin déterminée à manquer si cruellement à ce même homme que seul, dans la nature, elle eût véritablement aimé. La mauvaise foi de l'une, & la présomption de l'autre, méritoient, peut-être, que j'y misse un peu de noirceur ; & il y a, aussi, toute apparence que, pour peu que j'en eusse eu besoin, je ne me serois pas fait scrupule d'en employer ; mais vous allez voir, par le récit très-exact de ce qui s'est passé entr'elle & moi, que si elle a à se plaindre d'elle de m'avoir cru amoureux, elle n'a pas plus que Praxidice, à me reprocher d'avoir cherché à le lui paroître, autant, du moins, qu'elle m'en accuse. Vous trouverez, peut-être, ce détail un peu long ; mais puisque vous me le rendez nécessaire, vous voudrez bien que je vous

en faſſe impitoyablement eſſuyer toutes les circonſtances.

Je me rappelle de vous avoir autrefois dit, à propos de mon aventure avec Ampélis, ſur quel ton j'étois avec Callipide. Vous ſavez, auſſi-bien que moi, que moins on met de ſentiment dans ces ſortes de liaiſons, plus il y entre de confiance. Je ne lui avois donc caché ni les raiſons que Thrazyclée m'avoit données de me venger d'elle, ni le beſoin que j'en avois; & moins, peut-être encore par intérêt pour moi, que pour ſe procurer le plaiſir de voir tomber Thrazyclée dans un piege ſi cruel, Callipide s'étoit engagée à ſervir mon reſſentiment : choſe qui lui étoit d'autant plus facile, que Thrazyclée & elle étoient plus liées. Nous complottons donc enſemble, qu'un jour, que nous déterminons, elle priera cette derniere, & ſeule à ſouper, & qu'elle l'engagera à s'y rendre de bonne heure. L'invitation ſe fait : Thrazyclée l'accepte; & peu après, Callicrate & moi nous arrivons chez Callipide. C'étoit depuis notre rupture, la premiere fois que je me trouvois à portée d'entretenir Thrazyclée. Quoiqu'à mon aſpect elle ſe fût armée de cet air ſec

que prend toujours avec nous, &
inutilement, une femme que n
avons quittée, je crus, au bout
quelque temps, remarquer que ce m
vement de déplaisance s'affoibliſſoit
elle, & que ſes yeux (il eſt vrai
je mettois dans les miens une exp
ſion fort douce,) ſe détournoient mo
de deſſus moi. Sûr de mes complic
je m'approche d'elle, & m'aſſieds à
côtés; nul effort de ſa part pour n
viter. Sans lui parler de rien de ce
s'étoit paſſé entre nous, je mets d
mes premiers propos, non le ton du
ſir, (il n'étoit pas encore temps q
s'annonçât, d'ailleurs je voulois q
quand je lui ferois pour la ſeconde
eſſuyer mon inconſtance, elle ne
abſolument s'en prendre qu'à elle-
me de s'y être expoſée;) mais je
me refuſe point à la légere perfidie
prendre avec elle, un air d'intérêt
puiſſe un peu l'encourager. A tout
ſard, enfin, je lui dis qu'elle eſt c
mante. Sans conteſter ſur cela,
que je ne m'y attendois, elle me
pond avec douceur, *que c'eſt bien*
que je m'aviſe de la trouver telle. Sans
jetter dans une explication qui ne p
voit que m'embarraſſer, je leve

yeux au ciel, les reporte ſur elle d'un air attendri, & pouſſe un ſoupir, comme ſi c'étoit moins mon cœur que le ſort, qu'elle dût accuſer de ma légéreté. Je la fixe ; elle en fait autant. „ Non, me dit-elle enfin avec émotion (& remarquez, je vous prie, que c'eſt elle qui commence,) il n'eſt pas vrai que vous m'ayez jamais aimée ". Pour toute réponſe, il m'échappe un ſecond ſoupir, mais beaucoup plus marqué que le premier : & le trouble, non la confuſion, (car ici il faut bien vous garder de confondre les mouvements,) ſe peint dans mes yeux. Mais, dit-elle avec douceur, répondez-moi. Ici, j'en conviens, mes yeux ſe mouillent. — „ Vous êtes véritablement inexplica-
„ ble, continua-t-elle ; car ſi vous
„ m'aimiez, pourquoi me quittiez-vous?
Alors je lui réponds, en balbutiant, que j'aurois ſur cela bien des choſes à lui dire : je parois tomber dans la rêverie ; enfin, il m'échappe une larme. C'eſt, vous le ſavez par votre propre expérience, de tout ce qu'en pareil cas on peut employer auprès d'une femme, ce qui nous coûte le moins, & la touche toujours le plus : elle me preſſe encore. — Que vous dirois-je ? lui ré-

ponds-je d'une voix à-peu-près étouff
„ Vous aimez Chârès. — Je le croyc
„ livrée par votre inconſtance à la d
„ leur la plus cruelle, je ne vous
„ che pas que j'ai tâché d'y faire
„ verſion. — Il eſt donc heureux ?
„ Mais quand il le feroit, vous c
„ riez-vous en droit de m'en faire
„ reproches ? " — Non, ſans dou
mais, du moins, il pourroit m'é
permis de penſer, que, ſi vous v
êtes ſi promptement arrangée avec l
il falloit que vous-même vous m'ain
ſiez bien foiblement. — „ Il y a
„ certaines choſes qu'il eſt plus
„ de deſirer que de pouvoir ; & pe
„ être ne ſent-on jamais mieux c
„ vérité, que quand c'eſt vous qu
„ ſe commande d'oublier ". — Il
ſans doute, arrivé plus d'une fois
l'on a, malgré ſoi-même, porté d
les bras de l'objet nouveau, un ſou
nir bien importun, de l'objet qu
regrettoit ; mais cela même pro
qu'on s'y étoit mis. (Ici, il faut
convenir, elle parut embarraſſée,
rougit ;) mais reprenant bientôt c
rage : „ Si, me dit-elle, vous infé
„ de ma réponſe, qu'auprès de
„ Chârès n'a plus rien à deſirer, v

„ ne l'interprétez pas plus comme vous
„ le devriez, que comme je le desire-
„ rois. — Hélas! répondis-je en soupi-
rant à-peu-près, si je ne courois pas
tant de risque de me tromper, je ne
demanderois pas mieux que de croire
Chârès moins heureux qu'il ne le pu-
blie... Comment! interrompit-elle vi-
vement, il le publie! & vous le croyez!
„ Et je le crois. Quoique je ne me flat-
„ tasse pas que vous rendiez justice à
„ ma façon de penser, j'imaginois, je
„ l'avoue, qu'ayant tant de quoi pré-
„ sumer de vous-même, si vous croyiez
„ qu'à force d'amour & de soins,
„ Chârès pouvoit parvenir à vous ban-
„ nir de mon cœur, du moins ne croi-
„ riez-vous pas que ce fût sitôt qu'il y
„ parviendroit: mais dans cette occa-
„ sion, ce n'est pas de vous que vous
„ avez mal pensé". Je sais, repliquai-je
d'un air modeste, m'apprécier mieux
que personne; mais en supposant, &
que je fusse aussi supérieur à Chârès
que vous me le dites, & même que
vous m'aimassiez encore autant qu'il me
semble que vous voudriez que je le
crusse, je sais, comme un autre, tout
ce que, dans de certaines circonstan-
ces, l'amour-propre peut sur nous, &

combien quelquefois ce qu'il en obtient, eſt contradictoire avec nos ſentiments. — „ De ſorte donc que vous „ ne doutez pas que, malgré toute la „ tendreſſe qui pouvoit me reſter pour „ vous, le dépit ne m'ait jettée dans les „ bras de Chârès? " — A vous parler naturellement, j'en meurs de peur: au reſte, ajoutai-je, en voyant redoubler ſon embarras, quand il vous ſeroit arrivé de vous tromper à votre cœur, même de prendre pour la plus forte, ou pour la premiere impreſſion que vous auriez jamais reçue, l'effet que de malheureuſes conjectures lui auroient fait produire ſur vous, & que vous en auriez parlé ſur ce ton-là, je me ſouviendrois trop de mes torts avec vous, pour me croire en droit de m'en plaindre. „ — Enfin donc, il eſt tout établi dans votre eſprit, que je ſuis folle „ de Chârès? " Vous ne voulez pas me le dire, continua-t-elle, voyant qu'à cette queſtion, je gardois le ſilence; mais votre obſtination à ne me pas répondre, m'en dit aſſez. Je ſens, de plus, que les ſerments ne vous perſuaderoient pas davantage; ainſi je me les épargnerai: mais les faits vous laiſſeroient-ils la même incrédulité? — Les

faits ! — Oui, les faits : je vous demande ſeulement ſi vous y croiriez ?

Comme je voyois aiſément où elle vouloit en venir, vous penſez bien que je me gardai de lui répondre que, quitter un homme, n'étoit point du tout prouver qu'on ne l'eût pas pris. Je me contentai donc de lui dire, qu'effectivement mon incrédulité, toute grande qu'elle étoit, ne tiendroit pas contre des faits. — Eh bien ! dès ce ſoir, ſi pourtant vous n'avez rien qui vous empêche de vous rendre chez moi, j'écrirai en votre préſence à Chârès, que je ne veux le recevoir de ma vie ; & pour que vous ne puiſſiez pas douter que ce ne ſoit réellement mon intention, ce ſera vous, ſi vous le voulez, que je chargerai de ma lettre. Si ce n'eſt pas aſſez pour vous convaincre de mon innocence, dites-moi quelles ſont les preuves que vous en exigez ; & il n'y en a pas, tout ingrat que vous en ſerez peut-être, que, de quelque genre qu'elles ſoient, je veuille vous refuſer. (Voyez, mon cher Thrazylle, juſques où va d'elle-même Thrazyclée !) il feroit ſuperflu que je vous diſſe & que j'acceptai le rendez-vous qu'elle m'offroit, avec autant de tranſports que ſi le bonheur de ma vie en eût

dépendu, & que je ne parus en atte
l'inſtant qu'avec la plus vive impat
ce. Après un ſouper vif, brillant
pendant lequel ſa clémence ne ſe dén
tit pas, il vint enfin. Soit qu'il lui p
également inutile de me demande
les motifs de mon inconſtance, ou
raiſons de mon retour, ſoit que, c
me c'eſt aſſez leur uſage, elle prît p
de l'amour, des deſirs que je lui m
trois, elle ne ſongea pas plus à ſe p
curer des ſûretés pour l'avenir, qu'
ne parut ſe rappeller le paſſé; &
fut avec toute la ſécurité du mo
qu'elle ſe livra à mes perfides emp
ſements. Il manquoit cependant à n
triomphe, de lui faire avouer les bon
qu'elle avoit eues pour Chârès : j'av
ſenti que je ne pouvois guere, dans
tre premier entretien, m'obſtiner à
arracher cette confidence, ſans nui
mes projets. Pouvoit-elle, en effet, ſ
riſquer de ſe dégrader trop à mes yeu
convenir qu'un autre m'avoit ſuccé
& en même-temps me rendre mes p
miers droits? Le parti de tenir aux
gagements qu'elle avoit pris, quel
pénible qu'il lui fût, devoit donc néc
ſairement lui paroître préférable à
honte de l'aveu que je lui demand

Ce ne fut, en conféquence de cette ré-flexion, que lorfque j'eus lieu de juger que la confiance étoit bien rétablie entre nous, que je hafardai de lui faire quelques queftions fur cela. Il faut lui rendre juftice; elle fe défendit le plus long-temps qu'il lui fut poffible, d'avouer Chârès. Enfin, je lui répétai fi fouvent que, dans la pofition cruelle où je l'avois mife, il ne fe pouvoit phyfiquement pas qu'elle ne lui eût cédé; j'employai, pour le lui prouver, tant de fophifmes, qu'elle convint qu'affez peu de jours après mon inconftance, (dans la fuite de la converfation, je découvris que ç'avoit été le furlendemain,) *laffe de mourir de douleur*, & comptant même fe venger de moi, en s'engageant avec Chârès, qui, au furplus, étoit depuis long-temps fort amoureux d'elle, tourmentée par lui au-delà de toute expreffion, la tête tournée, elle avoit fini par fe rendre. Au refte, ce violent amour qu'elle attribuoit à Chârès pour elle, étoit de fa part un nouveau menfonge. Car j'ai la certitude la plus avérée, & qu'il n'avoit jamais eu d'idée fur elle auparavant, & qu'il n'en eut même ce jour-là, que parce qu'elle le mit dans le cas de ne pouvoir honnêtement s'en difpenfer. Com-

me elle feignoit de se reprocher ce
foiblesse avec beaucoup d'amertum
& que notre entretien en prenoit u
assez triste tournure, je me hâtai de l
consoler, & y parvins moins encore p
le peu d'importance que je semblois
tacher à cette même foiblesse, que je
prouvai, qu'il n'y avoit pas de femi
qui, pour peu qu'elle eût de philosoph
en pareille circonstance, ne prît le mêi
parti. Oh! dès qu'elle vit que, sans i
quer de faire douter de la sienne, e
ne pouvoit s'affliger plus long-temp
elle se calma. Après, je m'attachai
dissiper les légers nuages que cette d
cussion pouvoit lui avoir laissés, & m'a
quittai avec tant de zele du soin que
m'imposois, que, pour me prouver coi
bien c'étoit de bonne foi qu'elle reno
çoit à Chârès, non-seulement ce fut e
qui se souvint de la lettre de congé qu'el
s'étoit engagée à lui écrire, mais qu'
le exigea que je lui dictasse. Vous aure
sans doute, peu de peine à croire qu
de ses jours, il n'en a reçu de moi
obligeante, & que j'y ai assez cruell
ment mortifié son orgueil, pour rend
entr'eux deux la réconciliation impo
sible. Il est vrai que comme le peu
goût que j'ai toujours eu pour elle, i

me rendoit pas abſolument facile de la garder long-temps, je lui ai écrit fort peu de jours après, que je m'étois raviſé, & que je lui permettrois de revivre pour Chârès, ſi elle le jugeoit à propos. Je voudrois bien, à préſent, que ce fût de mon côté que vous trouvaſſiez les torts.

LETTRE XCV.

Le même a Antipe.

APRÈS s'être vu enlever juſques au dernier de ſes enfants légitimes, par la contagion qui, depuis ſi long-temps, ravage la Grece, Périclès en a, enfin, été frappé lui-même; & nous venons de le perdre, mon cher Antipe. Vous connoiſſez trop l'inconſéquence des hommes en général, & la nôtre en particulier, pour que j'aye beſoin de vous dire que ceux qui, parmi nous, blâmoient ſa conduite avec le moins de ménagement, en ſont devenus les plus ardents panégyriſtes; & que ſa mort ne ſemble pas les affecter moins que nous-mêmes. Quelle cruelle deſtinée que celle des grands Hommes! Calomniés, perſécutés ſans relâche pendant leur vie, ils

meurent ſans être même ſûrs de
gloire! Périclès, dans ſes derniers
ments, qui ont été de la tranquilli
plus grande, a paru s'occuper peu
ſienne, ou, du moins, être bien
alors de l'attacher aux mêmes o
dont juſques-là il ſembloit l'avoir fa
pendre le plus. Le jour de ſa mort,
étions tous raſſemblés dans ſa cham
Comme il y avoit long-temps qu'
parloit plus, nous nous entretenion
avec d'autant plus de liberté que
ne croyions pas qu'il pût encore
entendre, de tout ce qu'il avoit fa
grand pour la République: d'une
preſque éteinte, il nous appella :
oubliez, *mes amis*, nous dit-il, *ce*
je n'ai pas attendu cet inſtant, *pour*
féliciter le plus ; c'eſt que, *dans le c*
d'une adminiſtration longue, *& que l'*
cherché à me rendre orageuſe, *je n'ai*
porter le deuil à aucun de mes Concitoy
En achevant ces paroles, & en n
fixant avec des yeux où la mort q
étoit déja peinte, ne nous a pas em
ché de diſcerner de l'attendriſſeme
il a expiré. J'aurois peine à vous ex
mer la douleur où ſa perte me plon
Pour reconnoître, autant qu'il pou
être en moi, & dans ce qu'il a le p

ai

aimé, une partie de ce que je lui dois, j'ai offert à Aſpaſie que, malgré toute ſa tendreſſe pour elle, il n'a pu laiſſer dans l'état qui conviendroit à la veuve de Périclès, celle de mes terres qui lui agréeroit le plus; puiſque vous connoiſſez ſa fierté, vous ſerez peu ſurpris qu'elle ait dédaigneuſement rejetté mes offres; & que mes plus preſſantes ſollicitations, mes larmes même, toutes ſinceres qu'elles étoient, n'ayent pu triompher de l'obſtination de ſes refus. — Mais il eſt temps de vous dire quel eſt l'état actuel de la République. Il y a ici des gens à qui la tournure qu'y prennent les affaires, fait préſumer que ſi Périclès, en mourant, a paru ſi indifférent ſur la durée de ſa gloire, c'eſt qu'il croyoit pouvoir s'en repoſer ſur ceux qui gouverneroient après lui. Si ceux qui lui attribuent cette idée, avoient, comme vous, été témoins de ſon inquiétude à cet égard, ils rendroient plus de juſtice à ſon amour pour ſa Patrie. Ils ſauroient, dis-je, que, dans ces inſtants où affaiſſés ſous le poids des maux qui accompagnent ordinairement le terme de notre exiſtence, nous ne conſervons qu'un ſentiment bien foible de ce qui nous a intéreſſé le plus, & ſouvent n'en

conſervons aucun; ce qu'il nous a recommandé avec le plus de force, a été de nous oppoſer le plus qu'il nous ſeroit poſſible, au ſuccès des prétentions de Cléon. Cléon, ainſi qu'il l'avoit craint, ſe préſente pour lui ſuccéder, & avec autant d'audace que s'il en avoit les talents. Cela ne vous étonne point de ſa part, ſans doute; & peut-être ne vous ſurprendrai-je pas davantage, en vous diſant qu'il n'y a perſonne ici qui ne ſoit perſuadé que nous eſſuyerons le malheur & l'affront de le voir à notre tête. Voilà, pourtant, ce que nous devons à cette loi d'Ariſtide ſi vantée, qui permet à quelque Citoyen que ce ſoit, d'aſpirer aux honneurs! Comment ſe peut-il qu'il n'ait pas vu que par cette conceſſion, il en ouvroit la route à une foule de gens obſcurs, de qui l'admiſſion à ces mêmes honneurs ſeroit d'autant plus pernicieuſe à l'État, que, pour y parvenir, ils auroient beſoin de plus de baſſeſſe? Par quelle voie, en effet, Cléon, & tous ceux qui lui reſſemblent, ſe ſont-ils conciliés la bienveillance du peuple? Eſt-ce par leur éloquence ou par leur courage qu'ils l'ont acquiſe? Non, c'eſt en flattant ſervilement ſes caprices. Quelque tort, cependant, que

nous faſſe la loi d'Ariſtide, je doute, à vous parler avec franchiſe, que, l'extrême crainte qu'intérieurement Périclès a toujours eue de perdre ſon autorité, elle nous en eût été ſi funèſte; car ſi cette même crainte ne lui eût pas fait exiler Thucydide (*), ou écarter des affaires tous ceux que leurs talents lui faiſoient redouter, Cléon eût-il jamais oſé s'offrir pour Chef aux Athéniens? Mais je veux qu'ils n'euſſent point découragé ſon imprudence: malgré toute ſa prédilection pour lui, le peuple, ſi, dans cet inſtant, il les avoit ſous ſes yeux, oſeroit-il le préférer à de ſi grands perſonnages? Auſſi, vous avoué-je que ſi, lorſqu'il nous exhorta ſi fortement à nous oppoſer aux vues de Cléon, ſon état ne m'eût pas interdit tout ce qui auroit pu ſentir le reproche, je lui aurois répondu qu'il n'auroit tenu qu'à lui que nous n'euſſions point à le craindre; &, à la honte des Athéniens, il l'eſt beaucoup. Il n'y a, pour ſe faire nommer, rien qu'il ne mette en uſage, point de miracles qu'il ne promette. La réduction de nos alliés & de nos tributaires révoltés, la ſubverſion totale de Lacédémone, la con-

(1) Ce Thucydide eſt un autre que l'Hiſtorien.

quête de la Perſe, toutes ces opérations, quelque grandes qu'elles ſoient, ne doivent lui coûter, au plus, que trois ou quatre campagnes. Enfin, ſi nous voulons l'en croire, ſon gouvernement ne ſera pour nous qu'un long enchaînement de proſpérités. Comme ſes partiſans, même les plus zélés, connoiſſent ſon peu de courage & ſon incapacité en quelque genre que ce ſoit, il n'y a perſonne qui ne rie de ſes magnifiques promeſſes; malgré cela, on le ſert avec une incroyable chaleur. Voilà, peut-être, le ſeul homme au monde à qui le ridicule n'ait pas nui. Ce n'eſt pas, quand tous les vœux du peuple paroiſſent ſe réunir ſur ce vil perſonnage, que la République n'ait encore des hommes dignes de la gouverner; mais, ou les uns ſont effrayés de l'état préſent des choſes, ou les autres ont depuis trop long-temps abandonné le fil des affaires, pour croire que, ſur-tout dans les fâcheuſes circonſtances où nous nous trouvons, ils puſſent le reprendre avec ſuccès. Nicias ſeul s'eſt preſenté, ou plutôt, malgré lui, on a préſenté Nicias: car vous ſavez à quel point le peuple le fait trembler. Choſe étrange que l'on puiſſe réunir tant de bravoure,

& de pusillanimité, & qui acheve bien de me prouver que le courage de la machine, & cette fermeté d'ame que l'on appelle *courage d'esprit*, sont deux qualités très-différentes, & qu'il s'en faut beaucoup que l'une suppose toujours l'autre! D'une voix à demi-étouffée par la timidité, & avec ce décontenancement disgracieux qu'on lui voit toujours, Nicias a donc, par une harangue, sans feu, comme sans nerf, offert ses services : aussi tout le fruit qu'il a tiré d'une démarche si mal soutenue, a été d'être remercié de son zele avec la plus insultante froideur. Cette nouvelle preuve de l'aveuglement des Athéniens pour Cléon, n'a rien diminué du desir que j'ai de le renverser. Il me voit, à la tête d'une faction considérable, & fortifiée de tout ce qu'il y a de plus grand parmi nous, poursuivre mon projet avec la plus grande opiniâtreté. Si cela ne change pas les dispositions du peuple, du moins l'effet en est-il suspendu. La faction, dont je suis le chef, vouloit que je me présentasse à mon tour; & vous concevez aisément que je ne m'en éloignois pas. Cependant, avant que de le hasarder, j'ai cru qu'il m'étoit important de savoir comment j'étois dans

l'eſprit des Athéniens; ce que j'e
appris, ne m'a pas fait croire que je p
réuſſir. Ce n'eſt point que l'on dout
mon courage, de mon activité, &
me de mon expérience à la gue
mais ma jeuneſſe, plus encore
genre de vie, peu fait, j'en convi
pour me concilier les ſuffrages, é
tent de moi ceux mêmes qui dou
le moins de mes talents. Si j'en
peu fâché, en revanche j'en ſuis
ſurpris : il eſt tout ſimple, en ef
qu'à l'ardeur qu'ils me voyent pou
plaiſirs, ils me croient pour les affai
une répugnance invincible ; qu'e
ils penſent que les intérêts de la Ré
blique ne pourroient que ſouffrir e
mes mains. Je vais, autant par une c
duite, en apparence, plus réglée, q
m'appliquant davantage à la politiq
tâcher de leur donner de moi l'
nion que je veux qu'ils en ayent. Q
que eſtime qu'ayent pour eux les L
démoniens, je ne les crois pas, e
nous, beaucoup plus difficiles à tr
per que des femmes; mais c'eſt ce q
ne faut pas que je diſe. — On m'app
dans ce moment, que Cléon vient
fin d'être élu. L'unique reſſource
me reſte actuellement, eſt de lui ſu

ter, dans ſon adminiſtration, le plus de traverſes qu'il me ſera poſſible, & de mettre par-là ſon incapacité dans tout ſon jour. Il en pourra, je l'avoue, coûter à la République quelques malheurs de plus; mais, quelques pertes qu'il en réſulte pour elle, je croirai qu'elle aura beaucoup gagné, ſi ces pertes mêmes peuvent lui faire ouvrir les yeux ſur l'indignité du Chef qu'elle vient de ſe choiſir.

LETTRE XCVI.

THRAZYLLE À ALCIBIADE.

JE ne m'amuſerai pas ici à chercher, ſoit avec vous, ſoit avec moi-même, la cauſe de la ſorte d'intérêt que l'on prend ſubitement pour un objet que l'on n'avoit regardé long-temps qu'avec la plus profonde indifférence. Cette recherche, en occupant long-temps & fort inutilement, ſans doute, ma philoſophie, ne me ſeroit d'aucun ſecours contre le déſordre de mon imagination, trop vivement bleſſée pour qu'elle puiſſe, ou ſe fixer ſur des diſcuſſions ſemblables, ou ſe guérir par de ſimples raiſonnements.

Ce que, d'ailleurs, je desire en cet inſ
tant, eſt beaucoup moins de m'éclaire
à cet égard, que de perdre, s'il ſe peut
une fantaiſie qui ne me tourmente pa
moins par ſa continuité, qu'elle ne m
paroît me dégrader par ſon objet. Né
mée, dans un ſouper que vous me fîte
faire avec elle, il y a plus d'un mois, m
parut tout d'un coup aſſez aimable pou
que je vous reprochaſſe moins que j
n'avois fait juſques-là, votre attache
ment pour elle. Cette indulgence de m
part ne pourroit être qu'une preuve d
l'indulgence dont je commençois moi
même à avoir beſoin : mais le mouve
ment que cette fille donnoit à mon am
fut d'abord ſi peu marqué, & il m'e
reſta ſi peu de traces, que je n'eus alo
aucun ſujet de ſoupçonner ou qu'il pû
renaître, ou qu'il pût augmenter. Je n
me rappellois pas, en effet, de l'avoi
éprouvé, lorſque, quelques jours aprè
je ſoupai encore avec elle au Cérami
que. Ma ſurpriſe de me trouver en l
revoyant, la même agitation, fut d'au
tant plus grande, que la foibleſſe do
avoit été la premiere impreſſion qu'ell
m'avoit faite, avoit moins dû me l
laiſſer prévoir. Cette rechûte me dé
plut : ce n'étoit point que je craigniſſ

que ce que je ſentois, pût devenir de l'amour; mais, quelque peu ſérieuſement que je me cruſſe occupé de Némée, c'en étoit encore beaucoup trop pour moi, que ce qu'elle me faiſoit éprouver. Quelque léger que cela fût, ou que je le cruſſe, ce n'en fut pas moins vainement que j'eſſayai de m'en diſtraire. Toujours, & malgré moi-même ramené vers elle, tout ce que je me dis ſur un caprice ſi peu fait pour ma façon de penſer, ne l'affoiblit point. Je ne crains pas que ce mouvement puiſſe devenir paſſion; cependant, comme il m'inquiete, me trouble, me pourſuit, je deſirerois, quel qu'il puiſſe être, que mon ame qu'il tient dans une eſpece de ſervitude, en fût affranchie, duſſé-je même un jour avoir à rougir de n'avoir pu m'en débarraſſer qu'en m'y livrant. J'ai, plus d'une fois, entendu dire à Socrate, que le Sage ne ſauroit trop peu de temps laiſſer ſubſiſter de pareilles erreurs; & quoique vraiſemblablement je ne prenne point contre l'erreur dont je me plains, les armes dont il voudroit qu'en pareil cas, le Sage ſe ſervît, je n'en imagine pas moins qu'il y a toujours pour ma philoſophie, plus à gagner à m'y ſouſtraire de quelque façon que ce

puiſſe être, que de riſquer de lui f
prendre encore plus d'empire ſur m
en m'obſtinant à la combattre. La
ſeſſion de Némée me paroiſſant d
la ſeule choſe qui puiſſe me rendı
moi-même, je vous conjure, mon c
Alcibiade, de vouloir bien faire p
moi, ce que, dans une poſition ſeml
ble, on m'a dit que vous n'aviez p
refuſé à Axiochus. L'affront d'avoir
ſoin de recourir à Némée, & de n
devoir qu'à elle-même, ſeroit enc
plus humiliant pour moi, que les de
qu'elle m'inſpire. Plus de délicateſſ
ma part feroit, ſans doute, plus d'h
neur à ſa vanité; mais elle bleſſeroi
mienne; & le ſimple deſir n'eſt pas
pour ſacrifier autant que l'amour.
cru, auſſi, vous devoir l'égard de v
confier plutôt qu'à elle, l'état où je ſ
Je ne fais que m'en plaindre avec vo
devant elle j'en aurois rougi. J'aur
d'ailleurs, regardé comme une perf
de travailler ſourdement à me la ren
favorable. Ce n'eſt pas, cependa
que, s'il ſe pouvoit qu'en deux ans,
diſpoſitions n'euſſent pas changé,
dût m'être bien difficile. Soit qu'alor
tête ſe fût frappée pour moi, ſoit
qui me paroît plus probable, que

amour-propre fût intéressé à me rendre sensible, j'ai tout sujet de penser que si elle eût fait sur moi l'impression que, par quelque motif que ce fût, elle desiroit d'y faire, je n'aurois pas besoin auprès d'elle de votre médiation. Mais comme en ce temps-là, ses charmes & ses avances me trouverent inflexible, je ne crus point lui devoir la complaisance qu'elle sembloit desirer de ma part. Je ne crois pas plus aujourd'hui devoir lui demander si elle se rappelle que j'ai pour quelque temps été l'objet de son caprice, de sa curiosité, ou de sa vengeance. Tout ce dont j'ai besoin, étant donc que vous lui donniez vos ordres, je vous prie encore une fois de lui faire savoir que votre volonté est qu'elle me rende tranquille, & de lui cacher en même-temps à quel point ce honteux caprice prend sur moi. Ma façon de penser, & de vivre ne me mettant point à portée de reconnoître, par un service du même genre, la grace que j'attends de vous, ce sera par tout ce qui pourra dépendre de moi, que je vous marquerai combien je serai sensible aux preuves que, dans cette occasion, vous m'aurez données de votre amitié.

LETTRE XCVII.

ALCIBIADE A THRAZIBULE

VOUS vous ferez une idée bien dif férente de la liberté que je parois laiſſe à Némée ſur un point fort délicat, & ceſſerez en même-temps de me croire ſu elle un pouvoir ſi abſolu, quand vou ſaurez qu'elle ne s'eſt engagée avec moi que ſous la condition expreſſe que j la laiſſerois ſatisfaire toutes ſes fantai ſies, de quelque nature qu'elles puſſen être. Traité ſingulier, ſans doute, & dont je crois, moi-même, qu'on trouve roit peu d'exemples; mais qui, malgr cela, n'en exiſte pas moins entre elle & moi. Adymante, Axiochus, Thérame ne, & peut-être encore quelques au tres de mes amis, ayant ſu lui paroîtr aimables, elle en a agi avec eux, e conſéquence du droit que notre con vention lui donnoit d'être infidele ſans que je puſſe m'en plaindre. Moin j'ai eu le pouvoir de l'en empêcher moins je puis auſſi lui preſcrire ce qu vous auriez beſoin que j'en exigeaſſe

C'eſt donç uniquement de vous & d'elle, mon cher Thrazybule, que la choſe dépend; & vous ne m'en paroiſſez que plus heureux. Il ſera tout à la fois, & plus flatteur pour elle de vous voir chercher à lui plaire, & plus agréable pour vous de ne la devoir qu'à elle-même, que de ne l'obtenir que par une ſorte de violence. Les plaiſirs ont toujours beſoin d'un peu d'amour, ou, du moins, de l'opinion qu'on en inſpire, & que ſoi-même on en ſent. Je doute, de plus, quelque rigide que ſoit votre philoſophie à cet égard, que vous ne vouluſſiez pas, en de certaines circonſtances, voir à Némée un peu de goût pour vous; & qu'en ne faiſant que m'obéir, elle ne vous laiſſât point encore plus à deſirer qu'elle ne vous accorderoit. On peut n'avoir pas le cœur délicat; mais l'amour-propre l'eſt toujours; & vous ne pourriez pas bleſſer la vanité de Némée, ſans qu'elle le rendît cruellement à la vôtre. Travaillez donc à lui plaire, puiſqu'elle vous plaît. Ce que je puis, & que je vous promets, c'eſt de n'apporter aucun obſtacle à vos deſſeins, & de ne paroître même pas m'en appercevoir. Je manquerois à l'amitié, de ne point faire pour vous, dans cette

occaſion, tout ce qui eſt en mon p
voir ; & de votre côté, vous ne
bleſſeriez pas moins, ſi vous exi
de moi plus que ce qui m'eſt poſſi
Si (comme vous avez cru le rem
quer, & ſans doute, avec d'autant p
de juſteſſe, que Némée ne vous in
rant rien, vous avez moins dû v
tromper à ſes diſpoſitions) Némée a
des projets ſur vous, il vous ſera d
tant moins difficile de l'y ramen
qu'une fantaiſie de ce genre, quand
n'a pas été ſatisfaite, eſt, à ce que
oui dire, toujours tout près de renaî
Ce ſera donc le plus aiſément du m
de que vous triompherez d'elle, po
vu, toutefois, qu'elle ne ſe ſoit pas
perçue, & que vous avez pénétré ſes
tentions, & qu'en même-temps v
avez dédaigné d'y répondre : car, d
la ſuppoſition qu'elle auroit à vou
reprocher, ſon amour-propre lui im
ſant, de toute néceſſité, la loi de v
en punir, il ſeroit, pour ne pas d
plus, très-douteux qu'elle ſe détermi
à faire votre bonheur. Les femmes o
en effet, tant de peine à pardon
l'indifférence, ſouvent même où
ne les bleſſe point, qu'il eſt aſſez ſ
ple qu'elles n'oublient pas qu'elles n'

trouvé que le mépris où elles desiroient de trouver l'amour. Je crains, à vous parler naturellement, que la philosophie un peu févere dont vous faites profession ; votre caractere, plus austere encore ; le repoussement que l'un & l'autre vous ont toujours donné pour les personnes de l'espece de Némée ; la certitude même que vous aviez qu'elle ne vous rendroit jamais plus sensible, ne vous ayent fait trouver trop de goût à l'humilier. Peut-être aussi, le plaisir de vous voir rendre à ses charmes, un hommage qu'elle ne devoit plus espérer de vous, l'emportera-t-il dans son cœur sur l'envie de se venger d'une résistance dont votre soumission actuelle est faite pour effacer le crime à ses yeux. Comme, cependant, nous ne pouvons nous répondre que ce soit de cette façon qu'elle envisage les choses, & qu'un Philosophe est, par état, toujours un peu vain, je crois que, pour ne pas vous commettre trop en cette occasion, vous devez, & vous borner à lui laisser pressentir seulement qu'il ne seroit pas impossible qu'elle vous touchât, & lui cacher avec soin qu'à cet égard il ne lui reste plus rien à desirer. L'amour-propre satisfait ne raisonne pas, à beaucoup

près, comme l'amour-propre qui a à f
fatisfaire : en fuppofant même qu'ell
s'intéreffât autant par goût que par vani
té, à ce qui peut fe paffer dans votr
cœur, je doute qu'il ne fût pas fort dan
gereux, pour le fuccès de vos préten
tions, d'affoiblir en elle un mouvemen
qui ne peut donner à l'autre qu'une plu
grande activité. Je fuis défefpéré de n
pouvoir vous offrir que des confeils
mais, au moins, ceux que je vous don
ne, font-ils fort bons. S'ils vous paroif
fent auffi fenfés qu'à moi, vous vien
drez ce foir à ma maifon du Pirée, le
mettre en pratique. J'y donne à foupe
à Némée; & s'il arrive, contre mon ef
pérance, que vous ayez à vous plaindr
d'elle, du moins tout ce que je fera
pour le fuccès de vos defirs, vous don
nera-t-il fujet de vous louer beaucou
de moi.

LETTRE XCVIII.

ALCIBIADE A NÉMÉE.

LE terrible Thrazybule vient enfin
apporter à vos charmes, le tribut qu

seul dans Athenes il leur avoit refusé, & qu'il y avoit si peu d'apparence qu'il leur rendît jamais. Moins vous deviez prétendre à cette conquête, plus vous devez en être flattée. Je ne sais, toutefois, si vous serez absolument contente de la façon dont il vous rend cet hommage. Il m'a paru qu'on ne pouvoit ni plus fiérement s'avouer vaincu, ni dans un si grand malheur conserver plus de dignité : & ce sera, peut-être, cette dignité qui vous blessera ; car enfin, & vous ne l'ignorez pas, chacun a la sienne. Il est vrai qu'il consent à être amoureux ; mais, comme si ces deux choses pouvoient s'accorder, il n'en veut pas plus cesser d'être Philosophe. Ce sont toutes ces restrictions que je crains qui ne vous conviennent point, parce qu'en effet on ne sauroit nier qu'elles ne diminuent considérablement de votre triomphe. Passez-les-lui, pourtant : il est, je puis vous en répondre, non-seulement plus amoureux qu'il ne dit, mais bien plus qu'il ne croit l'être. C'est, selon toute apparence, ce que le ton avantageux qu'il prend, ne vous dérobera pas plus qu'il ne me l'a caché à moi-même. Vous devez, au reste, le lui pardonner. Il n'est pas encore

obligé de ſavoir que vous finiſſez t
jours par prendre ſur le cœur l'em]
que l'on ne vouloit vous accorder
ſur les ſens. Je ne ſerois pas fâché
l'avoue, de voir cet homme dur
ſuperbe, qui a toujours ſi bien ſu c
mander aux ſiens, cet aigre, ce
rouche cenſeur des foibleſſes d'autı
éprouver toute la difficulté de ce q
ſe propoſe, ſi je ne devois en
plus l'être que — Je vous envoy
lettre : vous jugerez mieux de ſes
tentions en la liſant, que par tou
que je pourrois vous en dire. J'y je
auſſi la réponſe que j'y fais, afin
vous ne puiſſiez ſeulement pas ſoup
ner que je veuille, en cette occurren
vous contraindre en aucune façon. V
trouverez, ſans doute, que je ne
pique pas avec lui d'une bien gra
franchiſe, ni ſur mes ſentiments p
vous, ni même ſur nos arrangem
particuliers ; mais vous devez ſa
que je ne lui en dois pas plus qu
n'en employe. J'aurois, peut-être, q
ques excuſes à vous faire ſur le ton c
je lui parle de vous, ſi vous ne ſaviez
combien, en lui avouant toute l'é
due de ma foibleſſe, j'aurois perdu à
yeux. Il me prie avec beaucoup d

tance, comme vous verrez, de lui rendre quelques ſervices auprès de vous; & ſes prieres m'embarraſſent. Ce n'eſt pas que ſon état ne me touche ſenſiblement; mais toute vive qu'eſt la pitié qu'il m'inſpire, je ſuis ſi loin de vous impoſer des loix, que je ne veux même pas que vous vous rappelliez que, de tous les hommes, Thrazybule eſt celui qui intérieurement me hait le plus, & à qui, de la même maniere, je le rends le mieux. Vous offrir cette conſidération, & vous prier de peſer deſſus, ne ſeroit vous laiſſer libre qu'illuſoirement. Si je ſuis auſſi perſuadé que lui-même, que vous avez autrefois eu le deſir de le ſoumettre, en revanche, je héſite moins à croire que ce deſir n'ait été en vous, plus l'ouvrage de la vanité, que l'effet du penchant. J'ignore ſi vous êtes toujours à ſon égard dans les mêmes diſpoſitions; mais en ſuppoſant que vous ne les ayez point perdues, & que je ne me trompe point ſur ce qui vous les avoit données, il faut convenir qu'il ſe conduit bien mal. En vous apprenant ſa victoire, (car a-t-il pu ſe flatter que je vous la cachaſſe,) que vous laiſſe-t-il à deſirer? Ce qui me conſole de mon indiſcrétion, c'eſt que je

n'aurois pas, ainsi qu'il le voudr
pu vous imposer la loi de le ren
non heureux, mais simplement tı
quille, sans vous apprendre en mê
temps combien vous inquiétiez sa p
losophie. Mon premier mouvemen
été de lui répondre qu'en ce momen
ne pouvois rien pour lui, parce
je venois de vous promettre à *Hyp
bolus* (*); mais tout bien considéré,
cru ne lui devoir pas faire une inj
que les dehors d'amitié que nous c
servons l'un avec l'autre, auroient 1
due fort déplacée. En m'excusant
près de Thrazybule de vous instrı
de ses prétentions, je ne vous laisse
moins la liberté de paroître les ignoı
qu'à lui-même, le plaisir de vous
apprendre. Si, par hasard, il pren
ce soir, assez sur ce qu'il se doit, p
ne plus emprunter ma voix, je vous p
soit que vous vous prêtiez à ses vu
soit que vous vous y refusiez, de v
conduire avec lui de façon à ne
pas laisser soupçonner que je vous
aye décelées; & en cas que la curio
vous tînt lieu du goût qu'à mon se

(*) C'étoit l'homme d'Athenes le plus haï
plus méprisé.

il ne ſe peut pas qu'il vous inſpire, de vouloir bien, ſi pourtant ce n'eſt point exiger de vous un trop grand ſacrifice, ſuſpendre la vôtre pour ce ſoir.

LETTRE XCIX.

NÉMÉE A ALCIBIADE.

Eh bien, il a raiſon, pourtant ce terrible Thrazybule : il eſt de toute vérité que, préciſément dans le temps dont il parle, j'ai cherché à le rendre ſenſible. Je ne nie point que je n'aye eu cette fantaiſie; mais je regarde en même-temps comme la choſe du monde la plus inutile, de m'étendre ſur ce qui me la donna. Moins elle avoit, & même pouvoit avoir ſa ſource dans le goût, plus il eſt facile d'y reconnoître l'ouvrage de la vanité compromiſe. Je voulois le punir de l'inſolence & de la multiplicité de ſes mépris; & crus ne pouvoir mieux y parvenir qu'en lui inſpirant pour moi ce même ſentiment que, diſoit-il, il ne comprenoit pas que je puſſe faire naître. S'il n'eût été que philoſophe, cette victoire ne m'auroit

pas tentée ; mais il étoit tout sin
que je me proposasse de la rempo
sur un orgueilleux, qui sembloit a
pris à tâche de m'humilier. Peu c
tent de m'opposer la plus invinc
résistance, il ne m'épargna aucun
dégoûts qui accompagnent nécessa
ment un projet tel que le mien, l
qu'il n'est pas suivi du succès, qu'i
apperçu, & qu'il a pour objet un h
me du caractere de celui que j'a
en vue. Puisque vous savez ce qui
conduisoit, je n'ai pas besoin de v
dire que le desir de le soumettre, n
traînoit point du tout le besoin de
rendre heureux. C'étoit, enfin,
vengeance que je voulois prendre,
une expérience que j'eusse envie de
re. Vous pouvez aisément inférer
là, combien auroient été gratuits
soupirs que je lui aurois fait pou
A présent que je jouis de la satis
tion (d'autant plus douce pour m
que je la dois moins à mes effort
de le voir amoureux, il ne se p
pas qu'il m'inspire d'autre desir
de lui rendre sans ménagement, t
les mépris dont il a cru devoir m'ac
bler. Je m'étonne même que v
qui devriez si bien me connoître, v

ne ſentiez point que je ne pourrois pas le traiter avec toute l'humanité que, ſans me la ſuppoſer abſolument, vous paroiſſez, cependant, craindre de ma part, ſans que le ſeul plaiſir que je puiſſe trouver dans cette aventure, ne fût perdu pour moi. De la curioſité, où la gloire eſt ſi cruellement outragée! Ah! grands Dieux! vous vous êtes bien peu rappellé ma fierté, lorſque, pour me détourner de répondre à ſes vœux, vous avez cru ſi néceſſaire de ne me cacher aucune des modifications qu'il apporte à ſa foibleſſe; à quel point, enfin, tout vaincu qu'il s'avoue, il me brave encore. Vous voudrez bien, d'ailleurs, que je ne croie pas que, rendre Thrazybule heureux, fût le punir. Il ne me faudroit peut-être, pour ne le point penſer, que la peur que vous en avez : mais vous ne pouvez pas ignorer combien, d'ailleurs, il m'eſt peu permis d'avoir de moi-même une ſi modeſte opinion. Je n'aurai pas, à ce que j'imagine du moins, beſoin d'une fineſſe bien grande pour me conduire dans cette occaſion, comme vous deſirez que je le faſſe. Il eſt amoureux; je ſuis indifférente; il n'y a pas d'apparence que

l'imprudence ſoit de mon côté. Encore une fois, je ne vous commettrai point avec lui, & n'en ſaurai pas moins jouir, & abuſer même de ma victoire. Il faudra, ſans doute, que je prenne un peu ſur ma ſincérité naturelle pour l'amener à me faire l'aveu de ſa foibleſſe; mais, en pareille circonſtance, la plus vraie de toutes les femmes ſe permettroit, peut-être, un peu de fauſſeté. Il eſt ſi flatteur pour moi, de voir réduit à tant d'abaiſſement cet odieux Philoſophe, que je ne ſais ſi le bonheur de vous voir m'aimer comme je le deſire encore quelquefois, pourroit me toucher davantage. Je vous laiſſe à préſent à juger lequel de vous, ou de lui, a le plus à craindre de moi. Je me rendrai de bonne heure au Pirée: tâchez, je vous prie, qu'il en faſſe autant. Je vais me mettre au bain, & après orner mes charmes de tout ce qui peut les rendre plus touchants; car jamais je ne me ſuis ſenti une ſi forte envie de plaire, Si vous avez peur de tout cela, vous ne méritez pas que je vous diſe au profit de qui je veux faire tourner toutes les peines que je vais prendre.

LETTRE

LETTRE C.

ALCIBIADE A THÉOPHANIE.

Si vous vous en étiez tenue à vous faire honneur du peu de succès des soins que je vous ai rendus, ma vanité qui, à vous voir penser que vous donniez, en les rejettant, une preuve éclatante de votre vertu, gagnoient presqu'autant que si je vous eusse soumise, vous auroit aisément pardonné l'affront que vous lui faisiez essuyer. Je me serois dit que, comme toute aimable que vous êtes, vous deviez encore moins à vos agréments qu'à la haute réputation de sagesse que vous avez su vous faire, l'idée que j'avois eue de vous attaquer, il étoit tout simple qu'à votre tour, vous eussiez cru ne pouvoir mieux y mettre le sceau, qu'en vous refusant à mes desirs. J'aurois, en effet, été d'autant moins surpris que vous vous fussiez proposé cette gloire, qu'il auroit été plus vrai que, soit à Athenes, soit ailleurs, vous auriez été la seule qui ne

ſe fût pas honorée d'en être l'objet
que je n'y euſſe point trouvée ſ
ble. Inſtruite, d'ailleurs, par l'ex
ple de toutes celles qui vous avc
précédée, à quelque point que v
puiſſiez compter ſur vos charmes, v
ne pouviez que difficilement vous
ter que je vous fiſſe un ſort bien d
rent du leur : peut-être auſſi ne v
ai-je pas aſſez bien caché que je c
chois moins auprès de vous le pl
de vous voir vaincue, que l'hom
de triompher d'une femme que
croyoit invincible. Moins vous m
rez ſuppoſé d'amour, plus vous a
dû craindre mon indiſcrétion; & c
votre plan, vous-même m'auriez ai
qu'avec cette crainte, vous n'en au
pas plus voulu faire mon bonheur.
fin, tout dans une affaire qui n'en é
entre nous deux qu'une de pure van
vous donnoit néceſſairement ſur
le plus grand avantage. Vous, m
célebre encore par vos charmes,
par l'apparente auſtérité de vos mœu
moi, non moins fameux par la c
tinuité de mes ſuccès, que vous ne
tiez par l'opinion qu'on avoit de vo
vertu, nous donnions forcément au
blic le ſpectacle d'un combat qui

voit d'autant plus fixer ſon attention, que chacun de nous avoit plus d'intérêt à n'y pas ſuccomber. J'avois ſi bien ſenti qu'en vous pourſuivant avec le fracas que je mets toujours dans ces ſortes de choſes, je vous forçois à être cruelle, que ce n'avoit été qu'avec le myſtere le plus profond que je vous avois annoncé mes projets ſur votre cœur : mais, ſoit que vous cruſſiez que vos dédains pour moi ne pouvoient avoir trop de publicité, & que, dans cette idée, vous ébruitaſſiez mes deſſeins, ſoit que l'attention que j'inſpire ne me permette même point, quand je le voudrois, d'en former d'obſcurs, à peine les miens vous furent-ils connus que perſonne dans Athenes ne les ignora. Je n'appris donc pas plutôt qu'ils étoient l'hiſtoire du jour, que je commençai à craindre pour leur réuſſite ; & qu'en conſéquence, pouvant les nier encore, je penſai les abandonner. C'étoit (& l'événement ne me l'a prouvé que trop,) le parti le plus ſenſé que je puiſſe prendre. J'avois, cependant, vu tant de femmes débuter avec moi auſſi faſtueuſement que vous, & finir comme je le deſirois ! J'étois ſi accoutumé à triompher de ces préjugés

qu'elles appellent des principes,
leurs devoirs, de leurs peurs mên
qu'il ne ſe pouvoit pas que la dig
que vous mettiez dans cette affa
m'impoſât à un certain point. J'ai
plus, le malheur de croire fort d
cilement à la vertu. Quelque idée
par l'excès & l'éclat de vos rigueı
vous cherchaſſiez à me donner d
vôtre, je m'obſtinai toujours à n
prendre que pour de l'orgueil ; &
ſavois trop combien aiſément on
ſubjugue, pour que vous me paruſ
auſſi invincible qu'il vous plaiſoit
l'afficher. L'événement a, je l'avc
trompé mon attente : & je conviens
core que, dans vos maximes, cela
voit être, comme il devoit être a
dans les miennes de ne vous en
priſer beaucoup davantage. Quel
haine que, dans cette occaſion, v
euſſiez montré pour l'amour, pour
convaincu que vous le craigniez l
moins que l'amant qui s'offroit, je
vois pas beſoin du choix obſcur
vous venez de faire, & que vous
reprochez avec autant d'amertume
d'injuſtice, d'avoir rendu auſſi pu
que vous deſiriez qu'il fût ſecret.
n'en crois pas plus, cependant, v

devoir des excuſes, & d'avoir obſervé votre conduite, & de n'avoir point gardé pour moi ſeul ce que mes ſoins m'en avoient appris. Je n'aurois, aſſurément, pas été capable, ou de tant d'attention ſur ce que vous pouviez faire, ou de l'indiſcrétion de le divulguer, ſi par l'inſultante hauteur dont vous avez rejetté mes vœux, & par les piquantes railleries dont vous avez honoré ma défaite, vous ne m'euſſiez point rendu la vengeance néceſſaire. En me donnant le ridicule de vous avoir ſi vainement attaqué, vous faiſiez tant contre moi, & en doutiez ſi peu, que je ne puis qu'être ſurpris que vous ayez cru devoir ajouter quelque choſe à mon humiliation. Plus vous me croyiez d'amour-propre, plus vous auriez dû me ménager, & ne me pas faire une néceſſité de publier par-tout que cette même Théophanie, qui s'étoit fait une ſi grande réputation de vertu, que Sparte même nous l'envioit; & qui pour la couronner, avoit rejetté avec tant de mépris les ſoins d'Alcibiade, n'a pas honte de ſe livrer aux deſirs du plus vil des Sacrificateurs qu'Athenes renferme dans ſon ſein.

LETTRE CI.

Le même à Callicrat

ADYMANTE, hier, me donna à
per avec cette *Psannis*, si fameuse d
toute la Grece, & qui, après en av
épuisé les hommages, enfin, a dai
venir essayer ses charmes sur nous
ne sais quels en seront les succès d
Athenes; mais, si j'en juge par l'
pression que, même avec le desir le
marqué de me soumettre, elle a f
sur moi, je doute qu'elle ait à s'en v
ter. C'est, en effet, une dignité si
solente, & en même-temps si gauc
elle a dans la tête tant de notes,
peu d'idée! avec la prétention à l'
gance, un jargon si ignoble & si re
tant! une fausseté si mal-adroite! un
dicule mêlange de la décence que,
savoir pourquoi, elle croit devoir
commander, avec les habitudes de
état, & ses vices naturels, qu'il me se
impossible de vous exprimer tout ce
sa présence m'a fait souffrir! Jugez,
cher Callicrate, si c'est dans un inf

de dégoût ſi vif & ſi bien fondé pour les Courtiſannes, que je puis me réſoudre à voir celle que vous me propoſez? Vous dirai-je plus; en ſortant de ce ſouper que, malgré toutes les prieres d'Adymante, l'extrême ennui dont j'y étois accablé, m'a fait quitter de très-bonne heure, je n'ai pu m'empêcher de faire de ſérieuſes réflexions ſur le caprice qui nous porte à préférer ſi conſtamment les Courtiſannes aux femmes : préférence que celles-ci, avec tout ce qu'elles mettent dans la ſociété, ſemblent avoir pris à tâche de rendre de jour en jour, plus injuſte de notre part, & à laquelle, d'ailleurs, je crains bien que ce ne ſoit pas elles qui perdent le plus. Je me crois, même, d'autant plus obligé perſonnellement de les rétablir dans leurs premiers droits, que j'ai plus influé ſur la révolution qui s'eſt faite dans leurs mœurs. Ce n'eſt pas, dans le fond, que je croye que le ſacrifice qu'elles nous ont fait, ait dû leur être bien pénible : mais, du moins, elles ont dépoſé en notre faveur, un maſque qui leur aſſuroit de la conſidération; & ne les en avoir point payées par le bonheur de nous plaire, eſt une choſe qui me ſemble crier vengeance contre nous. Si, cependant, cette

Courtisanne avoit autant de fraich
& d'aussi beaux yeux que vous m
dites !

LETTRE CII.

LÉOSTHENES A ALCIBIAD

ANDROCLÈS, ainsi que vous
aviez chargé, m'a dit, mon cher A
biade, que, plus affermi que jan
dans le dessein de me rendre à ma
trie, vous alliez tout tenter auprès
peuple pour m'y faire rappeller. Je
aussi vivement qu'il est possible, tou
que, dans cette occurrence, je doi
votre amitié; & je vous conjure
croire que, de tout ce que mon malh
m'a ravi, vous êtes actuellement ce
je regrette le plus, & peut-être mê
tout ce que je regrette. Permettez,
pendant, qu'en vous rendant graces
favorables dispositions où vous
pour moi, je vous prie de ne p
faire, pour me rétablir dans des h
neurs que je ne desire plus, des dén
ches que ma façon de penser ne p
roit que rendre inutiles. Ne croyez

que le caprice ou l'humeur m'ayent dicté la résolution où je suis de passer le reste de ma vie dans ce même exil dont vous m'avez vu désespéré. Je l'étois encore lorsque vous m'écrivîtes que vous vouliez travailler à mon rappel, & que je vous pressai vivement de tenter tout pour me le procurer. Je croyois alors perdre trop de choses à mon bannissement, pour ne pas m'attacher avec transport à l'espoir que vous me donniez de les retrouver un jour : mais, soit que ces biens, dont la perte me faisoit verser tant de larmes, soient au nombre de ces choses dont notre imagination seule nous fait une nécessité, soit que l'habitude d'en être privé me les ait rendus moins chers, il me seroit impossible de vous dire avec quelle indifférence je les regarde aujourd'hui. Ces desirs de vengeance que je ne pouvois satisfaire qu'en retournant à Athenes; l'envie de m'y montrer dans mon premier éclat, devant des ennemis qu'il m'auroit été doux d'humilier; cette perfide maîtresse qui m'avoit si lâchement trahi; enfin les mouvements les plus cruels que puissent inspirer l'orgueil & le sentiment blessés au dernier point, tyrannisoient mon ame, & y répandoient toute leur

horreur. Je n'étois pas assez heu
pour n'estimer que ce qu'ils valent,
faux biens dont le desir de les possé
la jouissance même, la crainte de
perdre, tout ce qu'il en coûte
les conserver, mêlent à la vie tan
trouble & d'amertume. Né dans
République inquiete; nourri dans
armes, & dans le futile, mais impo
tracas des affaires; tout à la fois
teur, Capitaine, Homme d'Etat, i
se pouvoit pas, en effet, qu'en per
la considération que je m'étois acq
& l'espérance si chimérique peut-ê
mais toujours si douce pour un a
tieux, de la voir augmenter, je c
ne perdre que ce qui faisoit le mal
de mes jours. Dans la position où j'ét
on se fait du bonheur, vous le sa
une idée si fausse! on est si accout
à le chercher, non-seulement où il
point, mais où il ne sauroit être,
n'est pas bien étonnant que je n
point vu d'abord que tout ce que j'a
à regretter, étoit de m'y être tro
si long-temps. L'habitude enfin, (ca
n'ose faire honneur de rien à mes
flexions,) m'a accoutumé à mon é
Je me suis reproché une sensibilité
ne pouvoit que déshonorer mon a

mais ma raiſon ne me fourniſſoit point d'armes contre cet amour malheureux qui ſembloit prendre plus de violence à meſure que le vil objet qui l'avoit fait naître, s'en montroit plus indigne. Le temps, enfin, qui ne triomphe pas moins de nos ſentiments que nous-mêmes, aidé de quelques leçons du ſage Socrate que je ne me rappellai avec ſuccès que quand ma paſſion ſe fut affoiblie, le temps a achevé cette guériſon que deux années de tourments m'avoient fait croire impoſſible. Eh! pouvez-vous imaginer, vous qui me connoiſſez ſi bien, qu'il ait laiſſé ſubſiſter dans mon cœur, la haine & l'ambition, lorſqu'il a pu y éteindre l'amour! Laiſſez donc vos concitoyens s'applaudir de l'injuſtice qu'ils m'ont faite, & ne les tourmentez point pour leur arracher une grace dont j'aurois tant de ſujet de ne vouloir pas profiter. J'aime à croire que je ſuis devenu philoſophe; & ne veux pas riſquer de perdre, avec l'opinion que j'ai de moi-même, & qui m'honore, ce bien trop peu connu des hommes, &, cependant, le bien le plus précieux que les Dieux leur ayent accordé, le repos. Peut-être y auroit-il à moi plus de ſageſſe à ne m'en croire qu'après m'être éprouvé ſur

les objets qui, par le plus ou le mo
d'empire qu'ils prendroient sur n
ame, pourroient ou m'apprendre à
défier des progrès de la mienne,
m'en assurer; mais l'idée qu'à cet ég
j'ai de moi-même, ne nuit à person
& l'épreuve que je pourrois faire de
vertu, si elle ne me réussissoit poi
pourroit être funeste à bien des ge
Daignez donc, mon cher Alcibiade,
laisser dans une retraite où les Die
semblent m'avoir conduit pour le b
heur du reste de ma vie. La maison
j'habite est à une assez grande dista
de la Ville pour que je ne sois inco
modé ni du tumulte qui y regne, ni
importuns qu'elle renferme. Mes ye
s'y promenent, d'un côté sur le port
Rhodes & sur la mer; de l'autre,
des campagnes fertiles où les pala
les cabanes confusément entassés,
présentent tout à la fois l'image de la p
profonde misere & de la plus fastu
se opulence. Je songe quelquefois,
considérant ces différents monume
de l'orgueil ou de la dureté, comb
ceux qui ont élevé les derniers, &
les contemplent avec tant de comp
sance, auroient plus de raison de s'
plaudir d'eux-mêmes, si ces humb

toits qu'ils ont si près d'eux, qui couvrent tant de misérables, & sur lesquels ils ne daignent pas abaisser leurs regards superbes, n'étoient habités que par des gens devenus heureux par leurs bienfaits; & il me semble que je ne leur fais jamais ce reproche, sans m'en sentir plus excité à remplir les devoirs que l'humanité me prescrit. Des jardins plus agréables que vastes, & que je cultive moi-même, me sauvent de l'ennui nécessairement attaché à une trop grande oisiveté. Je joins aux travaux de l'agriculture, l'étude des sciences, plus souvent encore l'étude de moi-même. Cette derniere, à la vérité, ne m'offre pas autant que je le voudrois, des points de vue bien flatteurs pour mon amour-propre; mais la vertu profite toujours de ce qu'on retranche à la vanité; & je ne puis apprendre que je suis moins estimable que je ne pensois, sans chercher à le devenir davantage. Il m'en coûteroit plus encore aujourd'hui, sans doute, pour quitter les douceurs de la solitude, qu'il ne m'en a coûté pour imaginer qu'elle en eût, & que le repos fût préférable à la considération. Tout ce que je vous demande donc, & la seule chose, en effet, qui me soit nécessaire,

c'eſt de ne me pas laiſſer toujours
prendre par votre renommée que v
exiſtez, & de vous rappeller quelq
fois le ſouvenir d'un homme qui v
eſt attaché au-delà de toute expreſſi

LETTRE CIII.

ALCIBIADE A DIODOTE

De quelque ſuccès que jouiſſe
livre de votre ami Cléophon, je dou
mon cher Diodote, que, du moins,
vant les gens qui ſavent penſer, il
faſſe encore plus d'honneur à ſon c
qu'à ſon eſprit. J'ai tremblé, je l'avo
lorſque j'ai appris qu'il écrivoit la
de Périclès. Il étoit tout ſimple, en ef
que, connoiſſant comme je faiſois
force & la conſtance de l'inimitié
régnoit entre eux, je craigniſſe que Cl
phon ne ſe chargeât de ce ſoin que p
mieux ſatisfaire ſa vengeance, & q
dans cette hiſtoire, Périclès, & la
rité ne fuſſent également ſacrifiés. J
m'attendois donc qu'à y trouver
récit auſſi long qu'exagéré, ſoit de
défauts particuliers, ſoit des fautes q

a pu commettre pendant ſon adminiſtration ; ſes belles actions déguiſées ou affoiblies ; & ne penſois pas de la nature, aſſez bien pour croire qu'elle eût pu produire un homme aſſez maître de lui pour écrire la vie de ſon ennemi déclaré avec autant d'impartialité, qu'il auroit écrit celle de Cécrops même. Que Cléophon me paroît grand ! Qu'il eſt beau de triompher ainſi de celle de toutes les paſſions qui écarte le plus l'homme de ce qu'il doit, tant à la poſtérité qu'à ſes contemporains ; & que, pour le pouvoir, il faut avoir dans l'ame, de nobleſſe & d'élévation ! Que j'ai, enfin, de graces à rendre aux Dieux de m'avoir fait naître dans un ſiecle qui donne de pareils exemples de vertu ! Que mon amour pour la gloire, me fait envier à Cléophon celle dont il vient de ſe couvrir, & qu'avec une occaſion ſi ſûre de me venger, il me feroit doux de remporter ſur moi-même une ſi digne victoire ! Que Périclès me ſemble heureux d'avoir trouvé de ſi eſtimables ennemis ; & que, s'il ſe peut qu'après nous, il reſte quelque choſe de nous-mêmes, ou que, du ſein de l'immortalité, nous nous intéreſſions encore à ce qui ſe paſſe ici bas, ſes mânes doivent rougir de la

haine qu'il eut pour Cléophon ! Je pı
cependant, vous aſſurer que cette mé
haine, quelque vive qu'elle fût, ne
veugloit pas aſſez ſur la vertu de
adverſaire, pour que, non-ſeulemer
fût ſurpris des preuves qu'il en don
mais qu'il ne les eût pas attendue:
lui.

Une des choſes qu'après ce que
viens de louer, & trop foiblement
core à mon gré, j'aime le plus dans
ouvrage, parce que je l'ai juſques à |
ſent vainement cherchée dans tous
ouvrages de ce genre, c'eſt que ſon
teur ait ſu n'y parler qu'autant qu'i
falloit, de ce qu'étoit Périclès dan
vie privée, & d'avoir, avec autant
ſageſſe que de goût, ſupprimé tous
details où le lecteur n'auroit pas
trouver plus d'amuſement que d'inſt
tion. La plus grande partie des Bio
phes qui l'ont précédé, remplis p
leur héros, du reſpect le plus imbéc
& le plus mal raiſonné, ont, en ef
imaginé que ce ſeroit faire, tant à
qu'à la poſtérité, le plus irréparabl
tous les torts, que de ne pas s'appeſa
ſur toutes ſes actions, quelles qu'e
ayent été. D'après cet abſurde ſyſtê
tout pour eux eſt, ſans miſéricorde

dit notable, ou un fait important. D'autres, plus judicieux ſans doute, mais auſſi deſagréables par leur ſéchereſſe, que les premiers ſont fatiguants par leur puérile abondance, croyent qu'il n'y a de digne de ſurvivre à celui de l'hiſtoire de qui ils ſe ſont chargés, que ce qui a ſauvé ſa mémoire de l'éternelle nuit des temps, & négligent trop de nous peindre l'homme. Chacune de ces deux façons d'écrire une Hiſtoire de ce genre, me paroît également vicieuſe: l'Auteur de la vie de Miltiade, par exemple, exact juſques au ſcrupule dans les minucies, a paſſé avec une extrême rapidité ſur ce qu'il nous importoit le plus d'apprendre de ce grand homme, ſoit que n'ayant pas dans les idées plus d'élévation qu'il n'a de force dans le ſtyle, il n'ait pu peindre Miltiade que dans les petites choſes, ſoit qu'il n'ait pas eu aſſez de goût pour bien choiſir les objets qu'il auroit dû préſenter. Il nous dit quelles étoient les heures que Miltiade donnoit à ſon ſommeil & à ſes repas; comment il marchoit; de quelle maniere il étoit ordinairement vêtu; mais, en revanche, il garde, ſur ſes vices, ſes vertus, ſes fautes & ſes talents, le plus profond ſilence. Quand ce feroit,

enfin, à la Nourrice de Miltiade que n
devrions cet ouvrage, il ne pourroit
être rempli de faits plus minucieux
le font presque tous les faits qui le c
posent.

Celui qui, depuis, nous a donn
vie de Thémistocle, craignant,
doute, qu'on ne lui fît les mêmes
proches, a pris une route toute diffé
te; & selon moi, n'a pas mieux réussi
a voulu être serré; & n'est que se
obscur. Si c'est, en effet, abuser
temps; & de la patience du lecteur
l'accabler de détails fastidieux par l
puérilité, ou onéreux par leur nomb
c'est aussi ne lui pas être assez utile
de ne lui montrer qu'à demi, l'o
qu'on se propose de lui faire connoî
L'Auteur de la vie de Miltiade ne n
a conservé de son Héros, que ce qu
méritoit que le plus profond oubli; l'
tre ne nous a dit de Thémistocle,
ce que personne n'en pouvoit ig
rer, & dont cent autres se sont ch
gés d'instruire la postérité. La vie
ces gens obscurs qui ne nous offr
pour tous faits, que leur existenc
leur terme, n'est pas digne d'y pas
mais la vie d'un homme qui doit se
ou d'exemple, ou d'instruction, ne

roit être écrite avec trop de ſoin, & ſi je l'oſe dire, de ſcrupule. S'il faut que le récit des grandes choſes qu'il a faites, & même des moyens par leſquels il les a opérées, éleve l'ame, & donne en même-temps le deſir & la poſſibilité de les imiter, il n'eſt pas moins néceſſaire que la peinture de ſes foibleſſes, ou de ſes vices, montre à quel point un Héros peut ſe dégrader, & combien les uns & les autres lui ont ôté de ſa gloire.

Quelque ſatisfait, cependant, que je ſois de l'ouvrage de Cléophon, j'avoue que je ne penſe pas comme lui ſur tous les points; & que, par exemple, je ſuis bien éloigné de faire, ainſi que lui, un crime à Périclès, de n'avoir point deviné l'élévation de Cléon, quand, malgré toute la politique de Thucydide (*), il ſut, & pénétrer, & faire échouer les projets de ce dernier. Raiſonner ainſi, eſt, ce me ſemble, juger des choſes, moins par ce qu'elles ſont en elles-mêmes (ſeule façon, cependant, de les juger bien,) que d'après l'événement: maniere de les voir d'autant moins digne d'un Philoſophe, qu'elle appartient plus

(*) Le même de qui Alcibiade parle dans la Lettre XCV.

à la multitude. Périclès, à mon se
n'eut pas besoin d'autant de sagacité
Cléophon lui en trouve dans cette o
sion, pour deviner que Thucydide a
roit à être à la tête des Athéniens, p
qu'avec la considération, le crédit
l'autorité que donnoient à celui-ci
naissance, ses richesses & ses tale
il étoit moralement impossible que, n
gré tous les voiles dont il savoit c
vrir son ambition, on ne lui supp
pas celle-là. Mais je ne crains poin
dire qu'il eût fallu à Périclès, plus
core que le Démon de Socrate, p
imaginer qu'un homme, né dans l'ét
plus abject, plus fait encore par lui-
me que par sa naissance, pour y re
toujours, n'ayant enfin pour lui qu'
impudence qui ne devoit le tirer
l'obscurité que pour le rendre souve
nement ridicule aux yeux d'un pe
fort capricieux, il est vrai, mais t
éclairé, parviendroit au Gouvernem
C'est, sans doute, un malheur qu'il
l'ait pas fait : mais peut-on raisonna
ment lui en faire un crime? Un autr
proche que Cléophon fait à la mén
re de Périclès, & qui plus spécieux
me paroît pas mieux fondé, c'est
voir employé à la décoration de la vi

les contributions des Alliés. Je conviens que si c'est uniquement d'après les regles de la morale, qu'il juge cette action, il est en droit de la trouver répréhensible, puisqu'il est vrai que, par-là, Periclès consacra à l'utilité d'Athenes en particulier, un argent qui ne devoit être employé qu'au soutien de la cause commune. Mais si c'est du côté de la politique que l'on envisage la chose, on ne pourra que le louer de s'être servi de sommes, depuis long-temps oisives dans notre trésor, pour rendre la plus superbe de toute la Grece, une Ville qui, par sa puissance, se soumettant ou allarmant toutes les autres, n'offroit cependant aux yeux aucun monument digne de sa célébrité. Et ne pensez pas que ces temples, ces portiques, ces statues, ces tableaux dont, par-tout où le nom des Grecs a pénétré, l'on ne parle qu'avec admiration, & qu'en les voyant on trouve encore au-dessus de l'idée qu'on s'en étoit faite, quelqu'exagérée même qu'elle pût être, ne soient pour Athenes qu'une vaine décoration? Je les ai vus, ces mêmes monuments, inspirer pour les peuples qui les a élevés, un respect qui ne nous a pas été aussi inutile que Cléophon paroît le penser.

Peut-être même, eſt-ce encore moins à nos victoires qu'à ce dont il fait un crime à Périclès, que nous devons, & l'éclat dont nous brillons, & cette opinion de notre puiſſance qui nous a donné plus d'alliés & de ſujets que notre puiſſance même. *Mais*, me demandera-t-on ſans doute, *que n'eût-on pas été en droit de reprocher à Périclès; quels reproches lui-même n'eût-il pas été obligé de ſe faire, ſi alors Athenes eût eu une guerre à ſoutenir, & que, par la diſſipation de ſon tréſor, elle n'eût pu la faire avec la ſupériorité de finances que, ſans cette même diſſipation, elle auroit eue ſur ſes ennemis?* Je ne nie pas qu'au premier coup d'œil, cette objection ne parût ſans replique. Mais je crois qu'elle perdroit beaucoup de ſon poids aux yeux de ceux qui ſe rappelleroient qu'après cet épuiſement prétendu des richeſſes de l'Etat, nous & nos alliés fûmes attaqués; que, graces a la ſage adminiſtration de ce grand homme, nous n'en ſoutînmes pas la guerre moins long-temps; & que, de plus, ce fut avec le plus grand des ſuccès que nous la fîmes.

Quelque reſpect que j'aye pour la mémoire de Périclès, & avec quelque ardeur que je vouluſſe la défendre, je

n'entreprendrai pas de justifier l'emploi qu'après il fit de ce même trésor, quand il assigna dessus une certaine rétribution à ceux des citoyens qui se trouveroient au Théâtre, quand on y célébreroit des Jeux, comme si alors ils eussent fait une chose à laquelle la République gagnât; & qu'en conséquence elle dût les en récompenser. Si, en encourageant par-là le goût naturel qu'ils ont pour le frivole, & en leur rendant leur oisiveté doublement chere, il se conduisit, pour ses propres intérêts, en fort habile politique, il fut incontestablement, dans cette circonstance, un fort mauvais citoyen, puisque, pour assurer à son administration plus de tranquillité, il aida à corrompre les mœurs, Je souscris encore aux reproches que lui fait Cléophon, au sujet de la situation où il a laissé sa patrie, & qui est incontestablement son ouvrage. Il est sûr qu'il n'auroit pas dû forcer les Lacédémoniens à nous déclarer la guerre, ou qu'en les y contraignant, il auroit fallu qu'il l'eût soutenue avec plus de vigueur. Y a-t-il, en effet, rien de plus risible que de voir tous les ans ceux-ci, & presque à jour nommé, quitter gravement la Laconie, pour venir rava-

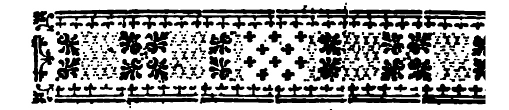
ger nos terres, pendant qu'avec la m
régularité, nous allons dévaster
leurs ? Ce n'est pas tout : chacun
deux peuples ennemis, comme par
convention tacite entre eux, rapp
tranquillement, l'un dans l'Attique,
tre dans la Laconie, ce qu'ils se
respectivement enlevé : il semble m
que, pour éviter l'occasion de se di
ter, ils soient encore convenus de n
tourner chez eux que par des routes
férentes. Il n'est donc pas moins v
tant pour moi que pour les aut
que, soit comme Politique, soit com
Capitaine, Périclès ne se montra p
dans cette guerre tout-à-fait digne
sa renommée; mais que ce soit à l'a
blissement de sa tête, & à cette fort
timidité que la vieillesse fait quelq
fois succéder au courage, que l'on do
attribuer les fautes qu'il y fit, c'es
dont je ne saurois convenir, & ce
Cléophon lui-même ne croiroit pas,
eût été aussi à portée que moi de v
de près ce grand homme, & que, co
me moi, il eût pu être témoin de
derniers moments. Quelle cause pour
t-on donc leur assigner ? Point d'
tre que le même motif qui lui fit ord
ner la rétribution dont j'ai parlé p

haut ; c'eſt-à-dire, la crainte qu'il eut toujours de perdre ſa place : crainte qui, malgré la philoſophie dont il ſe paroit à cet égard, le tourmenta tout le temps de ſa vie. Il n'ignoroit pas, même avant qu'il en eût fait l'expérience, combien, lorſque, ſur-tout, nous ne ſommes point occupés par de grands objets, notre inquiétude & notre légéreté nous rendent dangereux pour nos Chefs. La guerre contre les Perſes nous étant devenue plus difficile & moins lucrative ; & ayant, par conſéquent, paſſé de mode parmi nous, pour ſe garantir des coups que pouvoit lui porter notre oiſiveté, l'unique reſſource qui s'offrit à lui, fut de forcer les Lacédémoniens à ſe déclarer contre nous. La paix ne pouvant convenir à ſes vues, & de grandes entrepriſes de notre part, ſoit qu'elles tournaſſent ou non en notre faveur, devant néceſſairement l'amener, toute ſon attention fut (comme, en effet, dans ſon ſyſtême, elle devoit l'être,) de n'en pas former qui, de façon ou d'autre, puſſent être déciſives. Il lui importoit plus de ſe rendre utile, que d'ajouter à ſa gloire ; & ce fut la ſeule raiſon qui lui fit remplir ſes dernieres campagnes par des expéditions

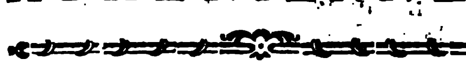
auxquelles, s'il eût pu concilier les
térêts de sa patrie, & son intérêt
sonnel, il ne se seroit, assurément,
borné. Je me flatte, au reste, que v
ne me blâmerez point de ne me li
à aucune des réflexions que cette
duite de Périclès pourroit me four
Peut-être ne seroit-il pas impossibl
l'excuser par le peu de reconnoiss
qu'ont les Athéniens, des sacri
qu'on leur fait, & qui ne peut que
ter ceux de leurs Concitoyens q
mettent à leur tête, à préférer au
public leur utilité particuliere. A
tide & Cimon n'ont, à la vérité
pensé, ni agi de même. De quelque
gratitude que leurs services fus
payés, ils n'en montrerent pour
patrie, ni moins de zele, ni moins de
pect; mais c'est, je l'avoue, sans le c
prendre, que j'admire leur vertu
craindrois même, qu'avec tant de su
de me plaindre de mes Concitoyens
ne fût en pure perte qu'ils ne m'eus
donné un si bel exemple. Il se peut
que, dans leur temps, la corruption
mœurs étant infiniment moins gra
qu'elle ne l'est aujourd'hui; & de
mérite moins oublié, l'amour de la
trie, quoiqu'il eût déja beaucoup p

de sa force, triomphât encore du ressentiment, & même de la cupidité. Je suis depuis long-temps persuadé que beaucoup des vices, & des vertus des hommes, sont dûs, tant aux préjugés qu'aux exemples qu'ils ont trouvés, soit dans le pays, soit dans le siecle qui les a vus naître ; & ce qui fait qu'aujourd'hui les Lacédémoniens aiment l'argent avec tant de passion, est précisément ce qui est cause que, dans la derniere guerre qu'a faite Périclès, il a plus songé à ce qui lui étoit utile, qu'à ce qui pouvoit l'être à sa patrie. Il y a deux siecles que, tout défendu que l'or étoit à Sparte, il n'y en étoit pas plus desiré. Il y a autant de temps, peut-être, que, si nous étions intérieurement jaloux de la gloire de nos Chefs, du moins nous ne leur en faisions pas un crime. Périclès, venu alors, n'auroit pas craint que, bien remplir sa place, eût été pour nous une raison de l'en priver; & par conséquent, on ne peut que présumer qu'il s'en seroit montré plus digne.

Fin du troisieme Livre.



LETTRES ATHÉNIENNE



LIVRE QUATRIEM

LETTRE CIV.

ALCIBIADE A CALLICRA

VOUS me connoiffez trop pour je doive, mon cher Callicrate, a befoin de vous dire que, quelque fo ment que je paroiffe aimer le plai la gloire m'eft mille fois plus préci fe. Ce n'eft pas que je la choififfe t jours telle que l'opinion publique p crit de la chercher : mais je veux, moins, que les hommes s'occupent moi; & c'eft avec tant d'ardeur qu le defire, qu'il m'eft encore plus d

qu'ils en disent du mal, que de n'en entendre rien dire du tout. Il y a là-dedans, j'en conviens, une vanité bien insatiable, & peut-être fort déréglée; mais la vanité est mon foible. Ces dons de la nature qui me rendent si recommandable, ne me satisferoient pas, s'ils ne servoient qu'à mon bonheur. Plaire, être même passionnément aimé; me voir l'objet des vœux, & des desirs de toutes les femmes; jouir tour-à-tour de leur ivresse, & de leur désespoir; les sacrifier perpétuellement l'une à l'autre, & les trouver enfin, malgré leur orgueil, & même leurs projets, soumises à tous les mouvements qu'il me plaît de leur donner; tout cela, dis-je, ne me flatte que par le bruit que font nécessairement des triomphes si suivis. J'ai même quelquefois été jusques à sacrifier à ma gloire, les desirs les plus chers de mon cœur; car vous vous tromperiez, si vous croyiez que, dans le nombre, déja si considérable, de femmes que j'ai conquises, je n'en eusse point trouvé qui, soit par les charmes de leur personne, soit par les agréments de leur esprit, ou par leurs vertus que je veux bien leur compter pour quelque chose, n'eussent

point de quoi me retenir dans l
chaînes : mais, quelque fortement
j'aye quelquefois été touché, la cr
te d'un engagement sérieux, la
que je me suis faite de les subju
toutes, & de n'être dominé par
cune, n'ont permis à quelque fem
que ce pût être, ce triomphe que
tes s'étoient proposé, & dont, a
que je l'avoue, quelques-unes éto
si dignes. Mais si toutes celles qu
trompées s'accordent à croire qu
bonheur de me fixer, n'est réserv
aucune, il n'y en a pas, en revan
dans le nombre de celles que j'atta
une que ce dangereux espoir ne sé
se & ne me donne. Vous trouve
sans doute, cela très-inconséquen
leur part ; mais est-ce ma faute, si
ne savent pas mieux raisonnner ?
me sert, toutefois, la gloire de les
toutes regretter mes fers, les p
ou les attendre, lorsque leurs c
leur bonheur, leurs desirs ne sont
que plus ou apperçus ou enten
qu'en donnant des fêtes, où, pou
rendre plus éclatantes, ce que l'on a
le la décence, est sacrifiée sans mé
ment ? J'ai si bien accoutumé le p
à tout ce que je fais, que, quelque ha

que ſoient mes entrepriſes, quelque pu-
blics que je rende & mes triomphes &
mes infidélités, quelque brillantes que
ſoient mes conquêtes, & quelque ſcanda-
leux que puiſſent être mes amuſements,
je ne ſuis devenu pour Athenes qu'un
objet tout-à-fait ordinaire. Il eſt bien vrai
que quand une jeune femme entre dans
le monde avec des graces, on ſe dit en-
core : *Alcibiade ſera bientôt après* : mais
je l'ai, le dis, le prouve, & même la
quitte, ſans que rien de tout cela faſſe
cette commotion que j'avois autrefois
le bonheur d'exciter, & que ſeule je de-
ſire. Pendant qu'accablé de mon diſcré-
dit, je cherchois donc en moi-même
par où, & comment je pourrois parve-
nir à attirer encore ſur moi l'attention
publique, on m'a apporté un chien, la
plus ſinguliere bête pour ſa beauté,
qu'on eût jamais vue. J'ai compris d'a-
bord que, tant à la ſingularité de cet
animal, qu'au prix exorbitant dont il
étoit, il ne ſe pouvoit point que je l'a-
chetaſſe, ſans que cela fît autant de bruit
que je pouvois le deſirer. J'en ai, en con-
ſéquence, donné ſans balancer, les cinq
cent mines qu'on en exigeoit, (*) & vous

(*) Plus de mille écus,

ſentez aiſément, à quel point en
été ſcandaliſés tous les barbons d'At
nes : mais, quelque grandes qu'ay
été leurs clameurs, & les murmure
toute la ville, il a fallu enfin qu
temps les aſſoupît. Près alors de ret
ber dans l'état cruel dont je venoi
me tirer, je me ſuis aviſé d'un ſtrat
me. De toutes les choſes extraordi
res qui rendoient ce chien aſſez ren
quable pour que tout Athenes
chez moi pour l'admirer, lorſque j
laiſſois, ou qu'une foule innombra
de Citoyens ſuivît mes pas, lorſ
lui-même étoit à ma ſuite, ſa que
tout à la fois, caprice, & en cette p
tie, chef-d'œuvre de la nature, é
ce qui fixoit, & devoit en effet a
ter plus les regards ſur lui. Plus
étoit univerſellement admirée, moi
dans mon ſyſtême, j'ai cru devoir
laiſſer cet ornement; & en conſéqu
ce, je la lui ai fait couper. Vous con
vez ſans peine, combien cette biſa
rie que l'on ne ſavoit à quoi at
buer, a trouvé de Commentateu
& quels cris s'en ſont élevés con
moi. Ce n'a donc pas été, com
quelqu'un vous a mandé que je l'av
dit, dans l'intention que les Athénie

occupés, tant du traitement que, contre toute raiſon, j'avois fait à mon chien, qu'à en chercher les cauſes, ne portaſſent point relativement à moi, leur curioſité ſur d'autres objets, & n'en médiſſent pas ſur des choſes plus importantes; mais tout au contraire, pour qu'ils recommençaſſent à en parler, que je me ſuis déterminé à le priver de ce qu'il avoit de plus beau. Tous ceux qui me connoîtront, trouveront en effet, que ce que j'ai penſé ſur cela, eſt bien plus dans mon caractere, que ce qu'on me prête. Quelque célébrité cependant que je m'attribuaſſe, je ne lui ſuppoſois pas, je l'avoue encore, aſſez d'étendue pour croire que cette extravagance parvînt ſitôt juſques à Mitylêne. Si je connoiſſois trop Athenes pour douter qu'elle n'y occupât tout le monde, jamais je ne me ſerois flatté qu'elle allât plus loin que Mégare. Quant à notre Ville, elle y a fait toute la ſenſation que je devois attendre d'un peuple frivole, & qui ſemble même ajouter tous les jours à ſa frivolité. Je ſais même que cette folie a paru à quelques-uns de nos plus profonds politiques, une preuve preſque indubitable que je machine quelque choſe

contre l'Etat. Il eſt vrai qu'il ſe
très-difficile de trouver des rapp
bien directs entre l'Etat & la qu
d'un chien ; mais cela n'a pas em
ché qu'on n'y en ait cherché, &
peut-être, je n'aye beaucoup inqu
Cléon. Interrogé ſur cette grande
faire, au point que moi qui n'avois i
giné cette folie, que pour qu'on
cherchât la raiſon, étois las à mo
de toutes les queſtions qu'elle m'atti
je me ſuis avec les curieux qui,
en me fatiguant, ſatisfaiſoient ſingu
rement mon amour-propre, renfe
dans le myſtere le plus profond. Ce
même été qu'aux plus chers de
amis que j'ai dit mon ſecret : en
vous ſentez ſous quelle condition j
leur ai confié. Il ſeroit bien ridi
pour les Athéniens, qu'avec le d
ardent qu'ils ont de pénétrer mes
tifs, & l'impoſſibilité où ils ſont de
deviner, ils allaſſent juſques à prie
Pythie de les en inſtruire : mais,
vérité, je n'en déſeſpere pas. L'é
du ſort dont je jouis actuellement,
grand qu'il eſt, ne m'éblouit pas a
pour que je ne craigne point de
voir redevenir un homme auſſi peu
marqué que je l'étois il y a quel

temps. Aussi, suis-je, très-sérieusement occupé à chercher par quel moyen je pourrai soutenir la considération que je viens de m'acquérir. Socrate prétend que si, comme il y a toute apparence, je n'ai besoin pour cela que d'une nouvelle sottise, je dois être moins inquiet sur mon sort ; mais son amitié pour moi ne lui exagere-t-elle pas mes ressources ?

LETTRE CV.

NÉMÉE A ALCIBIADE.

JE vous envoye une Lettre que je viens de recevoir de Cléon, & qui, toute étonnante qu'elle a été pour moi, m'a beaucoup moins surprise encore qu'elle ne m'a déplu. Les hommes, il faut l'avouer, ont de bien extraordinaires caprices ! Il y a si long-temps que celui-là me connoît, & qu'il ne paroît me voir qu'avec la plus profonde indifférence ! Par quelle singularité devient-il tout d'un coup amoureux de moi ? Me croiroit-il assez dupe pour être persuadée, comme il le voudroit, qu'il y

ait tant d'années qu'il me réserve l'honneur qu'il me fait aujourd'hui? Il a cependant beau faire : son pouvoir actuel dans la République, & le bonheur qu'il a d'y régler tout à son gré, ne me font pas oublier autant qu'à lui, la bassesse de son extraction. En commençant ma carriere, j'ai fait vœu de ne passer sur le manque de naissance, qu'en faveur des charmes de la figure, ou des agréments de l'esprit; & ce ne sera sûrement pas lui qui m'y fera manquer, si pourtant vous voulez bien, à cette occasion, me laisser disposer de moi-même. Je sais qu'il dispose, lui, de tous les revenus d'Athenes; & j'avoue qu'il a été un temps où j'aurois pu peser sur cette considération; mais alors l'infortune où j'étois née, & des conseils pernicieux, contraignoient l'horreur que j'ai toujours eue pour faire payer mes complaisances. Sensible & voluptueuse, j'étois plus éloignée encore de l'avarice, que de ce qu'on nomme vertu, & n'aurois jamais cédé qu'au goût, si la fortune & mon éducation m'eussent toujours permis de ne consulter que mes sentiments. Aujourd'hui que le point d'opulence où je suis parvenue, & qui passe de beaucoup mes desirs,

me rend toute ma liberté, je regarderois comme l'action de ma vie que je devrois le moins me pardonner, un engagement où, quand je me serois donnée, il seroit impossible que je ne parusse pas m'être vendue, & qui, sous quelque aspect qu'on l'envisageât, ne pourroit jamais que déshonorer ou mon goût, ou ma façon de penser. Peut-être si j'étois plus ambitieuse, l'honneur de gouverner une République me tenteroit-il; mais qu'entends-je à une République, moi, pour que cette raison me détermine? D'ailleurs, c'est un honneur que l'on peut payer à Athenes, beaucoup plus qu'il ne me paroît valoir. Je n'ai pas oublié ce que la gloire d'avoir donné des fers à Périclès, & le simple soupçon d'en être consultée sur les affaires de l'Etat, penserent coûter à Aspasie; & vous auriez peine à concevoir combien je fais cas de la vie, & toute l'étendue de la répugnance que j'ai à exposer la mienne à quelque risque que ce soit; encore une fois, pourquoi cet homme-là pense-t-il à moi? — Mais ne seroit-ce pas vous qui, pour quelque raison que je ne pénetre point, lui auriez fait naître le goût dont il vient de me faire l'a-

veu? Je m'arrête d'autant plus à c
idée, que je puis moins ignorer qu
politique, il n'y a pas de moy
quelque extraordinaire qu'il ſoit,
vous ne mettiez en uſage; & qu
me rappelle auſſi que je vous ai,
'a quelque temps, vu ſouhaiter a
beaucoup de vivacité, que je lui
piraſſe des deſirs. Que cette réflex
ſoit ou non fondée, elle ne m'en a
moins fait ſuſpendre ma réponſe. Si
haſard elle l'eſt, je vous conjure
tâcher que je n'entre pour rien d
vos ſtratagêmes. Si vous jugez né
ſaire que j'aye de la complaiſance p
Cléon, il faudra bien que la malheu
ſe foibleſſe que j'ai pour vous, l'
porte ſur l'horreur qu'il m'inſpire; n
je vous avertis que, dans ce cas
je tirerai de la déſagréable ſituation
vous me mettez, tout le parti im
nable. — Que je ſuis imbécille d'i
giner que je lui ferai peur! Man
moi, cependant, s'il eſt de vos p
jets de ne m'en pas inſtruire vous-
me, ou que je n'aille point vous tr
ver, ce que vous voulez que je fa
Faites-moi auſſi la grace de me d
pourquoi, depuis huit jours, vous m
vitez avec tant de ſoin, & ſi pe

raiſons de le faire. J'ai cru d'abord que quelque beauté nouvelle étoit cauſe que vous me négligiez; mais je commence à me douter que cette fuite couvre quelque myſtere. J'ai fait dire à l'eſclave de ce cruel Cléon, que je ne pouvois répondre que dans trois heures, à la lettre qu'il m'apportoit; & il n'étoit peut-être pas encore ſorti, que je me ſuis miſe à vous écrire. Je ne voulois, comme vous voyez, me régler que ſur vos volontés; mais, & je ne crains pas de vous en prier encore, tâchez de ne me pas condamner légérement à cet homme-là. A quoi que ce ſoit que vous vous détermi-niez, renvoyez-moi ſa Lettre : car il convient que je la lui rende ſi vous me faites la grace de me laiſſer ſuivre mon goût, ou que je l'apprenne par cœur, afin de lui en paroître bien vivement touchée, s'il faut, comme cela ne me ſemble que trop probable, que je m'immole à vos vues.

LETTRE CVI.

ALCIBIADE À NÉMÉE.

Oui, mon aimable Némée, vous ne vous trompez pas, c'eſt moi qui, à force de faire vanter vos charmes devant Cléon, ſuis enfin, comme je le deſirois, parvenu à l'amener à vos genoux. De l'aveu que je vous fais, vous pouvez aiſément deviner ce que j'exige de vous: & j'y ajoute, que je n'ai pas moins de répugnance à vous prier de ne vous pas refuſer à ſes deſirs, que vous ne vous en ſentez actuellement à vous y prêter. Je dis *actuellement*, parce que je ſuis un peu plus perſuadé que vous ne me paroiſſez l'être, que vous n'y ſerez point toujours fidelle. La ſorte de goût qu'il vous inſpirera, ne ſera, j'en conviens, que bien momentanée; mais enfin quelque paſſagere, quelque foible même que puiſſe être l'impreſſion qu'il fera ſur vous, il ne pourra pas douter qu'au moins il ne ſéduiſe vos ſens. Eh! qui ſait ſi, vain comme il l'eſt, il ne ſe flattera point de paſſer juſques à votr

cœur ? Je ne ſaurois vous cacher que je n'en fuſſe mortellement affligé. Eh quoi ! vous ſeroit-il donc impoſſible de n'être que complaiſante où tant de raiſons devroient vous garantir de l'infidélité ? Que je vous haïrois, ſi je le pouvois ſans la derniere des injuſtices ! Ah ! perfide, je vous connois ! Bientôt Cléon aura ſujet de croire que vous n'avez aimé rien autant que lui : eh ! qui ſait ſi vous ne le croirez pas vous-même ! Il y a, je ne le ſais que trop, des inſtants où il faut bien vous permettre de vous y tromper ; mais je ne puis conſentir à vous voir garder par-delà, le ton & l'égarement de l'amour. Je veux donc que la complaiſance la plus étendue, ſoit accompagnée de toute l'indifférence, & même de toute la ſéchereſſe du devoir ; & que, ſi vous ne pouvez pas ne lui point paroître ſenſible, il n'ait pas, du moins, lieu de ſe flatter de vous avoir rendue tendre. Il ne vaut pas que vous preniez la peine de l'abuſer, ou que vous vous trompiez vous-même. D'ailleurs, je ne vous pardonnerois jamais de lui laiſſer remporter ſur moi un triomphe auſſi doux pour ſa vanité, qu'il ſeroit mortifiant pour la mienne. *Pourquoi donc*, me demanderez-vous, *vous*

exposer à un malheur qui blesseroit votre gloire? car enfin, c'est vous q mettez dans mes bras. Vous aurez rai mais s'il m'est de la plus grande im tance qu'il y soit, il ne vous est pas rément de la même nécessité qu'il cr ou que je ne vous aye point touché vivement que lui, ou même que j vous aye pas inspiré plus de transp Que d'autres femmes que vous, qu'en effet elles ne sacrifient qu'a price, ou ne cedent qu'à l'emporte des sens, veuillent, si elles le peuv nous faire croire que nous ne de leur foiblesse qu'à l'amour, je ne pas surpris. Elles s'imaginent qu' ont besoin de notre estime, & cherc encore à la surprendre dans l'instant me qu'elles la méritent le moins; vous tirez de votre état l'avantag pouvoir vous dispenser de cette seté. Je crois, par conséquent, pou sans tyrannie, exiger de vous qu'il de toute impossibilité à Cléon de ter que l'intérêt & l'ambition de ré sur le chef de la République, ne s uniquement ce qui vous détermi sa faveur : car je veux non-seule que vous ne refusiez aucun des av ges qu'il vous propose dans sa le

mais je voudrois encore que vous n'en paruſſiez pas contente, ſi je craignois moins qu'en vous trouvant ſi difficile à acquérir, ſon avarice ne le fît triompher du goût qu'il ſe croit pour vous. Si, par haſard, les bruits que je répands dans le monde parviennent jusques à vous, je vous conjure de n'en être pas allarmée. Vous m'êtes (& ma jalouſie vous le dit aſſez,) plus chere que jamais vous ne me l'avez été; mais il étoit néceſſaire à mes projets qu'on crût que nous ſommes ſéparés. Il eût, ſans doute, été mieux encore que vous euſſiez paru me ſacrifier à Cléon; mais c'eſt, je l'avoue, une choſe à laquelle mon amour-propre n'a jamais pu ſe déterminer. En revanche, j'ai eu ſoin de faire courir dans Athenes le bruit que nous ſommes irréconciliablement brouillés; & c'eſt pour le confirmer que je vous évite depuis huit jours. Cléon, ainſi que vous le voyez, n'en doute pas. Mon intention, en vous conjurant de l'écouter, eſt que vous lui arrachiez des ſecrets dont je ne puis trop-tôt être inſtruit, & dont j'ai cru que je ne pouvois l'être que par votre moyen; &, quelque vain, quelque imprudent que je le connoiſſe, quelque choſe même que l'amour doi-

ve ajouter à son imprudence & vanité, s'il eût pu soupçonner en entre nous la plus légere corres dance, il n'est pas douteux qu'il n craint de s'ouvrir à vous. Il sait, puis long-temps, combien je le hai le méprise; & comme il ne peut, q qu'il fasse, me rendre que le prei de ces sentiments, il me le rend de t son ame. J'ignore ce qu'il médite tre moi; mais je ne puis ignorer ne médite quelque chose. S'il y quelqu'une qui puisse vous dire à point il est intéressant pour moi de nétrer dans ses projets, c'est le prix je veux bien en payer la découve Paroissez donc me haïr, puisqu'il le f mais, encore une fois, ne paroissez l'aimer; que, dans le sein même des p sirs, il sente, malgré son peu de d catesse, & que vous ne lui accor point de faveurs, & combien pe goût & la patience se ressemblent. V trouverez, sans doute, que je vou répete beaucoup trop; mais vous vez que l'amour & la vanité ne roient finir sur ce qui les intéresse je crois, en vérité, que, dans ce ment-ci, je ne suis pas moins en p à l'un qu'à l'autre.

LETTRE CVII.

NÉMÉE A ALCIBIADE.

JE recevrai donc Cléon, puisque vous le voulez d'une façon si décidée; mais j'avoue que je n'aurai jamais eu en ce genre, de complaisance qui m'ait si cruellement coûté: car s'il n'est pas vrai que toutes celles que j'ai pu avoir, m'ayent amusée autant que vous le pensez, il ne l'est point davantage, qu'aucune de celles que vous avez exigées de moi, m'ait été aussi onéreuse que, pour ménager votre amour-propre, j'ai, malgré ma franchise naturelle, été quelquefois obligée de vous le dire. Vous êtes avec moi, ce me semble, comme ces avares qui veulent paroître nobles, & qui pleurent amérement ce qu'il leur en a coûté, souvent pour déguiser mal leur caractere. Vous me commandez des infidélités, qui, de moi-même, ne me tenteroient pas; vous me livrez avec une générosité que j'ose dire unique, & vous vous fâchez lorsque vous pénétrez, ou que je conviens que ce

que vous m'avez forcée de faire
m'a pas été pénible. Vous voudri
enfin, que, dans ces occasions, i
me restât que la gloire de vous ol
C'est, je crois, pousser le déraiso
ment, la tyrannie & la vanité
loin qu'ils puissent aller. Si je vous
assez chere pour que vous ne me
niez jamais sans vous faire (si, du mo
je puis en juger par le regret que je
en vois toujours,) le plus pénible
efforts, pourquoi me donnez-vous
y a des circonstances où l'homme
l'or maîtrise le plus honteusement
forcé de le répandre; mais livre
maîtresse, & la livrer de gaieté
cœur! personne, avant vous, s'en ét
il jamais avisé? Peut-être trouve
vous que je m'arroge ici un titre l
superbe pour moi; mais si vous co
dérez que vous n'êtes resté à aucune
femmes que le goût, la curiosité
plus encore le desir que vous a
qu'on s'occupe toujours de vous,
quelque façon que ce puisse être, v
ont fait attaquer; & que jamais v
n'avez pu me quitter, vous avoue
que de toutes celles qui ont cru p
voir prendre le titre que je me don
je suis la seule que vous ayez vérital

ment mise en droit de le porter. Je sais en même-temps que votre conduite avec moi, n'est rien moins que favorable à ma prétention : aussi, avec tout autre que vous, & à qui j'aurois les mêmes choses à reprocher, me garderois-je bien de croire que j'eusse de quoi la former. Vous êtes, vous, si extraordinaire, ou plutôt vous cherchez tant à l'être, qu'il m'est permis de douter si ce n'est pas plus dans l'intention de justifier aux yeux de vos amis la constance de votre attachement pour moi, que par le peu que je suis à vos yeux, que vous voulez qu'ils jugent par eux-mêmes combien j'en mérite de votre part. Je puis me tromper, sans doute, à ce que je pense ; mais pourtant, comment, sans cela, expliquer la jalousie qui vous transporte, toutes les fois que vous m'ordonnez d'être à un autre que vous ? Sans ce sentiment, que vous importeroit que, dans le nombre de ceux de vos amis à qui j'ai inspiré des desirs, & que vous avez voulu que je traitasse comme vous-même, j'en eusse trouvé, ou qui me rendoient mon obéissance moins fâcheuse, ou qui ne me permettoient point de me rappeller que je ne faisois qu'obéir ?

Quel eſt donc le ſujet de vos plain
Eſt-ce de ce que je me permets
diſtractions, lorſque vous me me
dans la néceſſité d'en avoir? En ce
comment oſez-vous vous en prend
moi, d'une ſorte d'infidélité à laqu
vous me forcez vous-même! Mais v
vanité trouve un plaiſant ſubterf
vous conſentez qu'on me rende ſenſi
pourvu que je ne rapporte qu'à v
l'impreſſion que l'on peut faire ſur
ſens, & que, dans le temps même o
puis le moins commander à mon i
gination, ce ne ſoit que vous qu
me préſente. Je ne ſais ſi, en ſup
ſant que cette illuſion pût dépendr
moi, je ne ſerois pas, en me faiſa
moins délicate encore qu'inconſéqu
te: mais ce que je n'ignore pas, c'eſt
c'eſt à vous une grande extravaga
de l'exiger. — En attendant que v
ſoyez d'accord avec vous-même
tout cela, je vais écrire à Cléon q
peut venir chez moi. Comme, de t
ce qu'il me demande, c'eſt ce qui m'
gage le moins, il eſt tout ſimple
ce ſoit ce que j'aye le moins de ré
gnance à lui accorder. Je me flatte a
que, tout preſſé que vous êtes d'ê
inſtruit de ſes projets, vous voud
b

bien me permettre d'eſſayer ſi je ne pourrois pas, ſans les payer d'un ſi grand prix, le conduire peu-à-peu à me les dévoiler. Vous mériteriez, ſans doute, que je m'arrangeaſſe de façon que, dès ce ſoir, Cléon n'eût plus rien de caché pour moi; mais ou je refuſe abſolument de me prêter à vos vues, ou vous conſentirez vous-même que j'attende pour m'y ſacrifier, qu'il ne me reſte point d'autres reſſources. Ne craignez pas qu'il s'apperçoive des artifices que je mettrai en uſage pour échapper à ſes deſirs, en cherchant à lui arracher ſes ſecrets : on amuſe facilement l'amour, ſoit par les promeſſes qu'on lui fait, ſoit par ce qu'on lui permet de ſe promettre. Si la conduite que je me preſcris, ne répond tout-à-fait ni à vos idées, ni à l'impétuoſité naturelle de vos deſirs, je vous prie de vous épargner la peine de m'en preſcrire une moins meſurée, & qui en me prouvant mieux quelle eſt l'opinion que vous avez de ma façon de penſer, me feroit ſentir plus amérement qu'il ne feroit néceſſaire à vos intérêts, combien peu vous lui rendez de juſtice.

LETTRE CVIII.

ALCIBIADE A ANTIP

IL vient de se passer ici une s
qui, par le ridicule rôle que Cléon
joué, me paroît mériter que je v
en fasse part. Némée, comme je v
l'ai mandé, avoit eu la complais
de se prêter au besoin que j'avois d'
instruit de ce qu'il méditoit contre
Persuadée, cependant, que je ne
vois la lui livrer sans me faire une
trême violence, & que moins il
en coûteroit pour parvenir à ce qu
desirois, plus je lui en serois obl
elle s'est conduite en cette occa
avec tant de finesse, ou il y a mis
d'imprudence, que les promesses se
lui ont suffi pour l'amener à lui con
non-seulement l'extrême desir
avoit de me perdre, mais les mo
qu'il comptoit employer pour y pa
nir. Aussi-tôt qu'elle s'est vue maît
de ses secrets, sur le prétexte spéc
que leur humeur ne sympathisant
ils seroient malheureux l'un par l'a

elle l'a brusquement congédié. Cléon, outré d'avoir été pris pour dupe, & voulant s'en venger, a cru n'en pouvoir pas trouver de voie plus sûre que de la faire accuser devant les Juges, de ne pas croire aux Dieux, & de corrompre la jeunesse. La seconde de ces imputations, eût-elle même été bien prouvée, dans le train que, parmi nous, ont pris les mœurs, auroit eu peu de quoi m'inquiéter; mais le péril auquel l'autre avoit exposé Aspasie, me la rendoit infiniment redoutable. Némée, il est vrai, n'est pas philosophe comme l'étoit la femme de Périclès; mais ayant, à peu de chose près, les mêmes liaisons, il étoit aisé de lui supposer les mêmes principes: enfin, cette accusation, quelque mal fondée qu'elle puisse être, est toujours, vous ne l'ignorez point, on ne peut pas plus dangereuse à Athenes. Heureusement pour Némée, soit par inconséquence, soit seulement dans la vue d'étaler son luxe, elle a la manie de faire quelquefois des sacrifices. L'impétuosité naturelle de Cléon, augmentée par la fureur où il étoit contre elle, ne lui ayant par permis de dissimuler ses projets, j'en ai sur le champ été averti par un de ces émissaires secrets

que j'entretiens auprès de lui. Auſſi
que j'en ai été inſtruit, j'ai ordonn
nom de Némée, le ſacrifice le
pompeux; mais quelque éclatante
fût cette eſpece de profeſſion de
d'autant moins ſuſpecte, d'aillei
qu'elle ſembloit n'avoir pour prin
que la ſeule piété, elle n'a pu arr
le reſſentiment de Cléon. Je ne me
tois pas, non plus, que cela prodı
cet effet; & ne voulois que rendre m
dangereuſe ſa colere contre elle. Q
ques jours donc après ce ſacrifice,
ſon extrême magnificence avoit re
très-remarquable, il a fait accuſer
mée d'impiété & de corruption,
deux délateurs à ſes gages; & diffé
tes raiſons ne me permettant pas
prendre moi-même ſa défenſe, j'er
chargé Callicrate. Elle a donc comp
devant les Juges. Ce n'étoit pas
l'avoue, une choſe abſolument ſans c
ger; mais, graces à la ſottiſe de Clé
le plus grand riſque qu'elle pût co
dans cette occaſion, étant l'exil,
cru qu'il valoit mieux attendre qı
lui en prononçât l'arrêt, que de
condamner d'avance en la faiſant di
roître.

„ Athéniens, a dit Callicrate,

„ accuse Némée devant vous de ne pas
„ croire aux Dieux, & de corrompre
„ la jeunesse. La premiere de ces impu-
„ tations est absolument détruite par la
„ conduite de l'accusée, qui, pleine de
„ vénération pour ces mêmes Dieux
„ qu'on veut qu'elle ne reconnoisse pas,
„ leur fait, ainsi que personne de nous
„ ne l'ignore, de très-fréquents sacrifi-
„ ces. S'il étoit vrai qu'elle n'y crût
„ point, quel besoin auroit-elle de pa-
„ roître si convaincue de leur existen-
„ ce? Pouvoit-elle, lorsqu'elle faisoit
„ des actes de piété si surérogatoires,
„ croire qu'un jour elle seroit dans le
„ cas de vous rendre compte de ses
„ sentiments? Mais je veux (ainsi qu'on
„ le prétend sans doute, puisque, mal-
„ gré ces mêmes preuves de sa façon de
„ penser, on vous la défere comme im-
„ pie,) que ce soit pour l'être avec plus
„ de sûreté, qu'elle affecte de paroître
„ pieuse; dans cette supposition même,
„ coupable envers les Dieux, ce ne
„ seroit qu'à leurs yeux seuls qu'elle
„ pourroit l'être, puisque l'on n'a pas
„ le scandale public à lui reprocher; &
„ que c'est cela seul que les hommes
„ sont en droit de punir. Mais, ajoute-
„ t-on, en secret elle parle irrévérem-

„ ment de ces mêmes Dieux qu'en pu-
„ blic elle feint de refpecter ; il eft cer-
„ tain qu'on le dit, vous en avez la
„ preuve : mais qui font fes délateurs ?
„ Deux hommes néceffairement de la
„ lie du peuple, puifqu'ils font parents
„ de Cléon. Oferont-ils foutenir qu'ils
„ ont entendu Némée proférer des blaf-
„ phêmes ? Il m'eft facile de prouver,
„ & qu'elle ne vit pas avec des gens de
„ cette forte, (Cléon lui-même le fait
„ mieux que perfonne,) & que ceux-ci
„ n'ont jamais eu avec elle aucune
„ liaifon, quelqu'éloignée même qu'elle
„ pût être. Ses accufateurs, donc, ou
„ la calomnient, ou ne vous apportent
„ ici que des difcours vagues qu'ils au-
„ ront entendu tenir à d'autres : dans
„ le premier de ces cas, je demande
„ qu'ils foient punis de la même peine
„ que la févérité des loix infligeroit à
„ Némée, fi elle étoit coupable ; & dans
„ le fecond, qu'ils foient contraints de
„ vous nommer ceux de qui ils tiennent
„ ces mêmes difcours qu'ils ont & l'in-
„ folence, & la ftupidité de vous don-
„ ner ici comme les plus invincibles de
„ toutes les preuves. A l'égard de cor-
„ rompre la jeuneffe, je n'ai, Athéniens,
„ qu'une feule queftion à vous faire :

„ depuis que Némée vit parmi nous,
„ quel eſt le pere qui ſoit venu ſe plain-
„ dre qu'elle lui eût enlevé ſon fils ?
„ quel eſt, quelles que ſoient, d'ail-
„ leurs, les mœurs de l'accuſée, le ci-
„ toyen qui ſe ſoit élevé contre elle ?
„ Il ſeroit, certes, bien ſingulier que,
„ dans une Ville où la conduite la plus
„ pure ne ſuffit pas toujours pour être
„ à l'abri de l'accuſation, Némée, avec
„ les déréglêments qu'on lui prête, eût
„ été ſi long-temps épargnée. Je crois,
„ donc, & pouvoir dire qu'on ne vous
„ prouve pas mieux ſes diſſolutions,
„ qu'on ne vous prouve ſon impiété,
„ & me flatter en même-temps que vo-
„ tre équité forcera Cléon, qui, ſeul,
„ ainſi que je vais vous le démontrer,
„ l'accuſe par la bouche impure de ces
„ gens-ci, de chercher, pour ſe ven-
„ ger du refus qu'elle lui a fait de ſe
„ prêter à ſes deſirs, une voie qui lui
„ réuſſiſſe mieux, ou le compromet-
„ te moins que le moyen qu'il vient
„ de tenter. Puiſſe-t-il, enfin, moins
„ pour lui, que pour l'honneur de la
„ République, apprendre à ne point
„ faire un reproche de corruption
„ aux perſonnes que lui-même, com-
„ me je me ſuis engagé à le prouver, a

„ vainement tâché de corrompre "?

En achevant ces paroles, Callicrate a tiré cette même lettre de Cléon, dans laquelle il propofoit à Némée, le plus clairement du monde, de s'arranger avec lui, qu'il avoit eu l'imprudence de laiffer entre fes mains, & que les grandes affaires qui l'occupent, ne lui ont pas, fans doute, permis de fe rappeller. Il doit paroître bien extraordinaire qu'avec de pareilles armes contre lui, il ait ofé l'attaquer; mais ceux qui favent à quel point la colere l'aveugle, ne feront point furpris que ce mouvement lui ait fait oublier qu'il les lui avoit fournies. Cette lettre qui décéloit fi bien & Cléon, & les motifs qui le faifoient agir contre Némée, ayant été lue par Callicrate, au milieu de l'affemblée, n'a pas laiffé un feul moment les Juges indécis fur l'abfolution de l'accufée; & comme cet écrit étoit de plus fouverainement ridicule, il a excité tout à la fois contre Cléon, le mépris, & l'indignation des Juges & des fpectateurs. C'étoit, il eft vrai, punir bien foiblement fon crime : mais que font les loix vis-à-vis de la puiffance? Par une inconféquence affez grande, (car, faifant grace à Cléon, étoit-il bien équitable

de sévir contre les misérables qu'il avoit employées ?) le Tribunal qui n'avoit aucun intérêt de les ménager, alloit leur faire porter la peine du crime dont ils n'étoient que les instruments, si Némée, usant de son droit, ne les en eût point sauvés par ses prieres. Elle est donc retournée chez elle, triomphante, & presque respectée de ce même peuple qui ne s'étoit rendu en foule à son jugement, que dans l'espoir de lui entendre prononcer sa condamnation. Quant à Cléon, malgré l'excès de son impudence, il n'a pas osé depuis ce temps-là, reparoître en public : mais, hélas ! tant pour nos intérêts que pour notre gloire, nous ne l'y reverrons que trop tôt ! Voilà, au reste, pour Aristophane, une bien belle matiere ; mais en même-temps que je me flatte qu'il ne la laissera pas échapper, je tremble qu'il ne trouve le moyen d'y faire entrer Socrate pour quelque chose ; & qu'il ne parvienne plus aisément à perdre le dernier, malgré toute sa vertu, qu'à plonger l'autre dans l'avilissement, malgré ses vices & ses ridicules. O ! mon cher Antipe, ces *nuées*, (1) ces maudites

(1) Mauvaise farce d'Aristophane, dans laquelle So-

nuées & leur ſuccès qui décele ſi cruellement pour les Athéniens, leur ingratitude & leur perverſité, ne peuvent s'effacer de ma mémoire.

crate & ſa doctrine ſont également baffoués ; & qui, quoique de loin, prépara, en effet, la mort de ce grand Philoſophe.

LETTRE CIX.

LÉOSTHENE A ALCIBIADE.

PHILOGÊNE, qui vous remettra cette lettre, eſt, par la naiſſance, les richeſſes, les dignités, un des principaux citoyens de Rhodes ; par le mérite, il en eſt inconteſtablement le premier. Il me feroit difficile de vous dire, & combien il m'a fait trouver d'agréments dans cette ville, & toutes les obligations que je lui ai. Vous me connoiſſez trop pour douter du deſir ardent que j'ai de lui en témoigner ma reconnoiſſance. Son Sénat le députe à Athenes pour y faire une propoſition qui me ſemble également avantageuſe aux deux Républiques : mais, quoiqu'ils en penſent comme moi, les Rhodiens ont tant de

preuves de l'incapacité & de la mauvaise foi de votre nouveau Pisistrate, qu'ils craignent qu'elle ne soit refusée. Dans cette crainte, ils ont ordonné à leur Envoyé de ne paroître d'abord dans l'Attique, que comme un simple voyageur, & de ne prendre auprès de vous le titre de Ministre, qu'après des précautions qu'ils croient plus nécessaires que je ne les trouve, & dont il est possible que vous pensiez comme moi. C'est-à-dire, qu'il lui est prescrit de ne travailler que sourdement, & avec la finesse qu'exige toujours, & quelquefois mal-à-propos la politique, à faire réussir ce dont il est chargé : enfin, de ne le proposer ouvertement aux Athéniens, que quand il sera sûr que toutes les cabales de leur Chef ne pourront le faire manquer. Philogêne lui-même, soit qu'il en pense, ou non, comme ses concitoyens, est déterminé à ne pas s'écarter de ce qu'ils ont jugé nécessaire. Comme, s'il m'est fort cher, vous me l'êtes infiniment plus que lui, & que, dans la position où vous êtes à Athenes, & avec les vues que vous avez, vous ne devez rien négliger de tout ce qui peut y accroître votre célébrité, j'ai cru, moins encore pour assurer le

ſuccès de ſa légation, que pour lui faire prendre une grande idée de votre crédit, devoir lui recommander, & de vous voir, & de vous conſulter avant qui que ce pût être, tant ſur ce dont il eſt chargé, que ſur ſes démarches; enfin, de ne ſe conduire abſolument que par votre direction. Je ferai charmé, autant pour l'honneur d'une patrie que, malgré ſes injuſtices, je ne puis prendre ſur moi d'oublier, que pour ajouter à votre gloire, qu'il voye que Cléon n'y regne pas ſi deſpotiquement, que vous n'y ayez beaucoup d'influence ſur les affaires. L'expérience qu'en cette occaſion il croira faire de votre crédit, & dont il ne ſe taira pas, ne peut que vous donner un nouveau luſtre, en prouvant aux étrangers que cet Alcibiade, ſi fameux par ſes charmes & par ſa valeur, n'eſt pas moins homme d'Etat, qu'il n'eſt, & galant, & guerrier. C'eſt donc, dans la ſeule intention de vous donner tout l'honneur du ſuccès, que j'ai rendu à Philogêne ſa réuſſite aſſez ſuſpecte, pour qu'il ait craint, enfin, d'échouer dans ſa négociation, s'il ne ſuivoit pas mes conſeils. Entre nous, mon cher Alcibiade, vous n'aurez jamais en aucun genre, remporté de victoire qui

vous ait moins coûté que la victoire que je vous prépare, & qui, en même-temps, ait pu vous faire plus d'honneur. Ne rougissez point d'employer dans cette circonstance un peu de supercherie; ce seroit priser les hommes plus qu'ils ne le méritent, que de ne vouloir aller à leur estime que par un mérite réel. Je ne dois pas oublier de vous dire que vous trouverez Philogêne, digne, par sa raison, de l'entretien du divin Socrate, & fait par l'agrément & par la légéreté de son esprit, pour le séduisant libertinage du vôtre. J'ai vu, au reste, peu d'hommes sacrifier de meilleure grace à la nécessité de plaire, ce desir de briller qui, même quand il est suivi du succès, nous fait toujours moins d'admirateurs que d'envieux, savoir mieux n'avoir jamais que la sorte d'esprit qui convient le plus à ceux qui l'écoutent, & ne leur en montrer qu'autant qu'ils desirent qu'il en ait: aussi jouit-il du plaisir de voir tout le monde convenir de la supériorité du sien, & même en convenir sans effort: car, quelque facile à blesser que soit notre amour-propre; il me semble que nous passons toujours les droits à ceux qui savent nous cacher les prétentions. Malgré cette sou-

plesse dans le caractere, vous ne trouverez point cette basse & la adulation qui révolte encore plus qu' ne séduit. Il laisse seulement à ceux lui paroissent avoir besoin que leur nion l'emporte toujours, la satisfact de croire qu'elle ne pouvoit pas contredite; & vous flatte moins pa choses qu'il vous dit, que par les ch qu'il vous permet de vous dire. En soit qu'il ait ménagé ma vanité, au que je sens qu'il ménage la vanité autres, soit que par un art plus ad encore, il ait su me persuader qu suis au-dessus de pareils égards, je l'a fort tendrement; & j'ose me flatter la façon dont vous le recevrez, il n'a pas sujet de m'accuser de m'être va trop quand je lui ai dit que je vous cher.

Chârès m'a écrit que Socrate se bâtir une maison, & qu'il permet à amis de contribuer à cet édifice. conséquence, j'ai prié Philogêne de v remettre pour lui, ma part de cette c tribution. Vous ne trouverez pas, doute, que ce que je vous envoye, ponde ni à mon opulence, ni à ma fa de penser; mais un présent plus c forme à toutes deux, n'auroit point

reçu; & je ne voulois pas que le mien fût refusé: J'ai donc fait tout ce qui m'a été possible pour le rendre tel à-peu-près que Socrate pût l'attribuer à Cléon, en supposant que ce dernier fût homme à faire des présents, & que l'autre voulût en accepter d'une main si méprisable. Si, malgré la honteuse modicité à laquelle j'ai tâché de le réduire, il le trouvoit trop considérable encore, je vous conjure de ne rien oublier pour qu'il le regarde des mêmes yeux que moi, & pour me sauver le chagrin d'avoir sans succès, contrarié si violemment mon inclination, mes sentiments, & ma reconnoissance.

LETTRE CX.

ALCIBIADE A PHILOGÉNE.

QUOIQUE les femmes doivent avoir par-tout la même façon de sentir, parce que par-tout la nature est invariablement la même, il n'en faut pas moins se dire que l'éducation, les temps, même les climats mettent entre

elles de très-grandes différences. D
vient qu'une femme de Sparte reff
ble si peu à une femme d'Athenes, c
qui est née sous le ciel de l'Asie, à c
qui a reçu le jour sous un ciel plus t
péré ; & que qui voudroit comp
avec l'Athénienne du siecle dern
l'Athénienne de ce siecle-ci, trouve
entre elles si peu de rapports, qu'il
roit tenté de croire qu'elles ne
pas nées dans la même ville. Il est,
conséquent, tout simple que ce q
dans tel temps, ou dans telle parti
la terre, étoit ou est une grace d
une autre région, ou dans un a
temps, n'ait été, ou ne soit plus qu
ridicule. En partant de-là, vous c
viendrez, je crois, que ce qu'il y
plus important pour ceux qui, com
nous, se font une gloire de soume
le plus de femmes qu'il leur est p
ble, est non-seulement de bien c
noître l'esprit de leur siecle, mais
ques à quel point ce même esprit a
influer sur les femmes en général,
en particulier sur celles que nous a
quons : & c'est, mon cher Philogêne
qu'avec tant de moyens de bien pé
trer, il me semble que vous ign
encore plus que vous ne devriez

que je ne voudrois. Ce n'eſt point, aſſurément, qu'à vous entendre, on ne doive vous croire ſur cela d'excellents principes. On trouveroit à peine, même parmi nous, d'homme à qui la vertu des femmes impoſe moins, & qui compte davantage ſur leur foibleſſe; mais je vous avoue en même-temps que vous ne m'en faites pas moins craindre que vous n'attachiez à l'amour un trop grand prix, ſur-tout dans une ville où depuis que j'ai prouvé aux femmes, qu'il n'étoit pas moins pour elles un préjugé, que la vertu même, preſque toutes ſont convenues de n'en pas plus exiger que d'en prendre. Il ſe peut que vous ne le croyiez point, mais ſoit que vous le teniez de la nature, ſoit, ce que pour vous, j'aimerois beaucoup mieux, qu'elle ne ſoit de vous qu'un reſte de votre premiere façon d'enviſager ces objets, vous avez conſervé une délicateſſe qui doit d'autant plus vous nuire ici, qu'elle y eſt plus univerſellement proſcrite. Il faut, puiſque vous ne l'avez pas abjurée, qu'elle ne le ſoit point encore à Rhodes. Je ne vous en conſeille pas moins, ſi vous voulez avoir à votre retour à vous y vanter légitimement de quelque femme

d'Athenes, de vous conduire à cet é
auprès d'elles, avec tant de circonſ
tion qu'elles ne puiſſent pas ſeulen
vous ſoupçonner de penſer ſur cela
trement qu'elles-mêmes. Vous ſenti
& toute l'importance de l'avis qu
vous donne, & tout le tort que
avez eu de vous conduire plus d'a
vos propres idées, que d'après
conſeils, lorſque vous ſaurez que
ce que vous avez gagné à vous mo
comme homme à *ſentiment*, a ét
paſſer pour être de la pédanterie la
déſagréable, & pour n'avoir dans
prit aucune ſorte de philoſophie. (
ce qu'en ſortant de cette longue con
ſation que vous eûtes hier avec
ſur le cœur, & dont vous la cro
tranſportée, Théognis dit de vous
publiquement, & qu'après elle, r
teront toutes les femmes à qui
vous aviſerez de parler ſur le même
Pour empêcher donc que vous ne t
biez déſormais dans de ſi cruelles
priſes, autant que pour faciliter vos
cès, j'ai tiré de deſſus ma liſte les
traits de celles des femmes de qui la
quête vous coûtera le moins, &
faire le plus de bruit. Si, après d
reils renſeignements ſur leur con

vous vous y trompez encore, je n'aurai pas du moins à me reprocher d'en avoir été la cause.

Dercyle est vive, sensible, charmante, enfin, à tous égards; mais, peut-être, a-t-on besoin d'être fait aux mœurs d'Athenes pour ne la pas trouver un peu trop courtisanne. N. B. *Si on ne lui dit rien, elle parle.*

Thargélie, si on l'en croit, est celle de toutes les femmes sur qui *le sentiment* peut le plus. Avec *du sentiment* il n'y a rien qu'on n'obtînt d'elle, si pourtant, quoiqu'elle ne le dise pas, on en excepte d'en être gardé, en cas que, par malheur, on n'eût que du *sentiment* à lui offrir. *On peut s'arranger avec elle en moins d'un jour, & y tenir une semaine.*

Ampélis, pour la sottise & la beauté, est le chef-d'œuvre de la nature; mais si jamais femme n'eut moins d'esprit, jamais, aussi, n'y en eut-il qui en desirât moins aux autres, ni pour qui l'esprit qu'on peut avoir fût plus complétement perdu. Il semble qu'elle n'ait reçu des Dieux que des sens, & qu'elle croie qu'ils ont fait la même grace à tout le monde. Ou je me trompe fort, ou cette idée doit la rendre

fort difficile à vivre pour un hom
qu'ils auroient traité moins favora
ment qu'elle ne suppose que tous
vent l'être. *On trouve toujours à*
là la tête toute tournée.

Ce ne sont ni les soins les plus
dres, ni l'amour le plus constant
touchent Pholoé. Ce n'est qu'en l'a
sant qu'on peut parvenir à lui pla
mais par bonheur pour ceux qui
sur elle des prétentions, elle s'am
comme on dit, d'*une mouche. C'e*
plus ordinairement l'affaire d'un soi
L'on n'y répond pas du lendemain.

Cyane est d'un caractere absolun
opposé ; ce n'est qu'en pleurant q
la détermine. Nous croyons, au ri
devoir ajouter ici en faveur des ét
gers seulement (car aucun de ses
citoyens n'ignore à quoi il doit
tenir sur cela,) que parmi ceux à
sa conquête a coûté des larmes, il
en a pas un qui n'ait trouvé en
des raisons de se repentir de la p
qu'il avoit prise d'en répandre.

Thrazyclée est fausse, affectée,
naudiere. Ce n'étoit pas qu'elle ne
née avec des graces ; mais à forc
s'en chercher, ou d'être occupé
faire valoir les siennes, jamais fer

n'a rendues plus faſtidieuſes, les graces qu'elle avoit reçues de la nature. Il n'y a ni choſe, ni moment où elle ne porte de l'apprêt, & où elle ne le faſſe ſentir. De-là vient, ſi du moins j'en puis juger par l'impreſſion qu'elle a faite ſur moi, que c'eſt ſans qu'elle plaiſe, qu'on la trouve belle, & que c'eſt, auſſi, ſans qu'elle en intéreſſe davantage qu'on la voit fort tendre.

Jamais femme ne mépriſa plus les préjugés, mais en revanche, ne crut moins aux principes que Callipide. Ce qu'il y a d'heureux pour elle, c'eſt que ſi elle manque de mœurs, on ne peut pas, comme à beaucoup d'autres, lui reprocher que ce ne ſoit que par air. *A enlever à la premiere vue : admirable, d'ailleurs, pour qui voudroit voir juſques où une femme peut porter la ſenſibilité, l'oubli de toutes les bienſéances, & l'audace dans les vices : mais je doute fort qu'un homme à ſentiment y trouvât ſon compte.*

Hégéſide : peu de femmes raſſemblent autant de charmes qu'elle en poſſede; mais elle eſt ſeche, dédaigneuſe, & fantaſque. Je ne ſais ſi l'habitude qu'elle a priſe de ſoumettre tout

à l'analyse & au calcul, lui a mis de la justesse dans l'esprit; mais je ne puis de même ignorer qu'elle le lui a rendu de l'aridité la plus désagréable. Quoiqu'elle soit presque aussi flattée d'inspirer de l'amour, que si en prendre pour elle, étoit une grace qu'on lui fit, il n'y a pas d'instant, quel qu'il puisse être, où l'homme qu'elle traite comme son amant, ne fût bien fondé à lui demander pourquoi elle lui fait cet honneur-là, & où, pour peu qu'elle fût de bonne foi, elle ne fût très-embarrassée à lui répondre. *Il faut mettre-là plus de soins que, tout calculé, la chose n'en vaut peut être la peine.*

Praxidice : son esprit & sa beauté pechent par l'ensemble; l'une a moins de réalité que d'éclat, l'autre est d'une inégalité & d'un décousu inconcevables. Cette femme est à tous égards, une disparate perpétuelle. Froide & sensible, monotone & variée, il est de toute impossibilité de la définir. Malgré tous ses travers, il n'y a pas de femme qui, lorsqu'elle veut plaire, y réussisse mieux; & peut-être sont-ce ses défauts même qui lui en assurent le plus les moyens : du moins, cette alternative est-elle ce qui auprès d'elle, m'a

le plus piqué. Les impreſſions qu'elle reçoit s'effacent avec la même promptitude qu'elles naiſſent; & l'homme quelle croit aimer le plus, ne ſauroit être plus ſûr d'en être encore aimé le lendemain, que de ne la pas retrouver le jour d'après avec toutes les fureurs de l'amour. A quelque égard que ce ſoit, ſon imagination la ſert toujours mieux que la nature & ſon cœur. *Maîtreſſe très-amuſante, pourvu cependant qu'elle n'intéreſſe qu'à un certain point.*

Tout ce que la candeur a de charmes, tout ce que la dignité de l'ame a de reſpectable, on le trouve dans Diotime. Il n'y a ni beauté, ni vertu qu'elle ne poſſede; elle joint à cela tout l'eſprit qu'il eſt poſſible d'avoir, & le ſien eſt d'autant plus fait pour plaire, qu'elle ſemble toujours plus ignorer combien elle en a. Jamais femme n'a ſu mieux ennoblir une foibleſſe, ni en même-temps rendre plus heureux ce qu'elle aime. En conſidérant ce qu'elle a de raiſon, on n'imagineroit jamais que l'amour pût prendre ſur elle quelque empire. En voyant tout ce qu'elle eſt capable de ſacrifier à l'amour, l'on ne croiroit pas qu'elle prît jamais conſeil

de la raison. Elle a aimé une fois :
une tendresse & une sincérité d
d'une reconnoissance qu'elle n'a
trouvée. On l'a depuis presque fo
à croire qu'elle pouvoit aimer une
conde fois ; mais que cette erreu
soit tournée en sentiment, qu'elle
restée pour elle, ce que même, e
rendant, elle l'a jugée, elle n'en
meurera pas moins fidelle aux eng
ments qu'elle a pris, quelque onér
que par le souvenir de son premier
lui puissent être. Elle est, enfin, de
tes les femmes d'Athenes, celle à
il seroit le plus doux & le plus
rieux de plaire ; c'est dommage qu
n'en connoisse pas de qui il fût
inutile de tenter la conquête.

Nous ne connoissons point de f
me qui pût compter plus d'homme
moins d'amants, & qui en même-te
ait moins pu remplir l'objet qui les
a fait prendre, que Myrto. Nous so
çonnons depuis long-temps que
Dieux l'ont condamnée à cherche
vain toute sa vie, ce qu'elle cher
encore ; mais à son obstination sur
article, nous ne doutons point
qu'elle ne soit très-éloignée de cr
que les Dieux lui ayent infligé ce
pei

peine, ou qu'elle ne se flatte pas de leur en donner le démenti.

Pour Théognis, relisez les portraits de Dercyle, de Thargélie, de Praxidice, & de Thrasyclée : à fort peu de chose près, vous aurez le sien.

Théane est douce, naïve, intéressante. Avant qu'elle voulût avoir de l'esprit, peu de femmes étoient aussi aimables qu'elle; mais en ne parlant même pas de ce que cette manie lui a fait perdre du côté du naturel, & des graces qui l'accompagnent toujours, ceux qui comptent dans une femme l'apparence des mœurs pour quelque chose, lui reprochent de la compter pour trop peu. Elle croit pourtant n'être que Philosophe; mais je ne voudrois pas répondre que ce ne fût bien précisément que cela qu'elle est devenue.

Je pourrois aisément vous tracer ici les portraits de beaucoup d'autres femmes; mais comme par la façon de penser, elles se ressemblent toutes aujourd'hui, je ne crois pas devoir pousser plus loin l'extrait de ma liste. Tout ce qui me reste à vous recommander, c'est de vous souvenir que si le ton de l'amour peut flatter encore leur vanité,

il ne pénetre presque jamais jusqu
leur cœur ; que, si par un hasard
je doute fort que vous rencontriez
s'en trouvoit quelqu'une que vous
siez véritablement touchée, ce n'en
roit pas moins ce que vous ne dev
jamais croire ; que l'ingratitude dan
cas-là ne donne jamais de ridicules
qu'il est rare qu'on n'en doive poi
la reconnoissance, parce qu'il n'y a
qui le soit plus que de n'en pas
abuser contre nous, la femme m
qui paroît nous en savoir le plus
gré ; qu'il vaut mieux avoir à se re
cher d'en avoir quitté vingt, que
s'exposer à l'inconstance d'une fe
& qu'enfin, c'est beaucoup plus à A
nes que par-tout ailleurs qu'il fau
pas perdre de vue un seul instant
grandes vérités.

LETTRE CXI.

ALCIBIADE A STÉSICRATI

DANS un âge où la fougue des
sions ne permet point de les dissimul
ou est cause, du moins, qu'on les d

mule mal, j'ai laiſſé trop paroître d'ambition pour que Nicias puiſſe ſe perſuader que j'en ai actuellement auſſi peu que je deſirerois qu'il le crût. La défiance qu'il montre de temps en temps ſur mes diſpoſitions intérieures, me ſurprend donc moins, mon cher Stéſicrate, que la ſécurité que nous y voyons ſuccéder. Je ne me ſuis jamais flatté de le voir exempt de ces craintes qui vous en donnent à vous-même pour la réuſſite de mes projets; mais comme il m'eſt de la derniere importance qu'il ne les écoute qu'à un certain point, vous me rendrez, en ne ceſſant pas de les combattre, le ſervice du monde le plus grand. Vous ſavez mieux que perſonne, à quel point il eſt timide & irréſolu. Vous ne pouvez pas plus ignorer que les perſonnes de ce caractere dépendent toujours bien moins d'elles-mêmes, que des gens avec qui elles vivent, ſur-tout lorſque l'amitié ajoute encore à leur foibleſſe naturelle; & Nicias vous aime tendrement. Quelque vives donc que ſoient, & que doivent, en effet, être ſes terreurs ſur mon compte, il ceſſera ſûrement de les trouver ſi bien fondées, dès que vous voudrez bien lui dire qu'elles ne le ſont pas. Je n'exi-

ge point de vous, cependant, que v
essayiez de lui faire croire qu'en c
chant à renverser Cléon, ce ne
que pour lui que je travaille. Cela s
si peu probable, qu'en supposant
vous parvinssiez à lui donner cette
titude, il seroit impossible qu'il la
dât long-temps, & qu'il ne finît m
point par craindre que vous ne fu
plus dans mes intérêts que dans les si
Comme c'est, d'ailleurs, bien moins
besoin que l'on pense pour lui,
pour s'épargner la peine de pen
qu'il s'en rapporte plus à ce qu'on
dit qu'à ses propres idées, il faut né
fairement se garder de lui parler, c
me l'on pourroit faire à un homme
seroit plus borné que foible. Vous
servirez, par conséquent, beauc
mieux auprès de lui, en conven
quand vous le verrez dans ses accès
défiance, qu'il fait sagement de ne p
compter absolument sur moi, qu
vous vous obstiniez à lui dire qu'il
sauroit trop s'y livrer. Lorsque v
le verrez dans de plus favorables dis
sitions, vous lui direz le contraire
même ce sera sans risque que vous le
direz. Les hommes ont naturellem
tant de plaisir à nous trouver sans c

du sentiment dont ils sont, & souvent, à quel point que ce qu'ils pensent soit différent de ce qu'ils viennent de penser, s'apperçoivent si peu quand ils en changent, que vous ne devez pas craindre que votre complaisance pour lui, quelque étendue qu'elle puisse avoir, vous dégrade jamais dans son esprit. S'il se peut que nous estimions ceux qui ne soumettent pas servilement leur sentiment au nôtre, il est rare que nous ne nous dédommagions pas en les haïssant, de l'estime que par cette inflexibilité dans le caractere, ils nous forcent d'avoir pour eux. Vous ne tromperez pas non plus Nicias autant que vous le craignez, peut-être, quand vous l'assurerez que, si nous parvenons à détruire le crédit de Cléon, je ne veux me voir qu'avec lui à la tête des affaires. Loin même de chercher à l'en écarter, de tous ceux que le peuple regarde favorablement, il est le seul avec qui je puisse ne pas craindre de partager l'autorité, parce que, de tous les collegues qu'on pourroit me donner, il est celui sur qui je puis en prendre le plus, & à qui, par une suite nécessaire, je puis en laisser le moins. Je ne doute pas plus que ce ne fût en vain que je prétendrois

traverser ses projets de grandeur.
une contrariété sensible, tout diffé
que, par ses mœurs, autant que pa
tour de son esprit, & par le genr
son éloquence, Nicias est de ce Clé
aujourd'hui l'idole des Athéniens, il
cependant, le seul qu'ils lui substi
roient, s'il arrivoit qu'ils cessassen
sacrifier à ce méprisable Dieu. Lui
son côté, ne feroit contre moi que de
forts impuissants. Ce même peuple
révere les vertus de Nicias, aime en
ces mêmes vices contre lesquels vo
voyez s'élever tous les jours, & q
effet il m'auroit également été fa
ou de dissimuler, ou de n'affecter
si je les eusse jugés moins nécessa
à mon élévation. Quand il ne seroit
d'une vérité reconnue qu'en généra
hommes louent toujours plus la v
qu'ils ne la prisent, nous vivons
un siecle où la vertu de Nicias doit
plus admirée qu'utile; car qu'impo
dans le fond, à la patrie, cette ter
rance, cette candeur, cet attacher
aux anciennes mœurs, cette hain
luxe, qu'on croit ne pouvoir trop
brer en lui. Les seules vertus qu'à
gré l'on doive louer dans un hon
d'Etat, sont les vertus qui peuvent

tribuer à la grandeur de l'Etat qu'il gouverne ; & les vertus de Nicias, aujourd'hui si vantées, ne ferviroient peut-être, s'il étoit en place, qu'à rendre son administration aussi honteuse pour lui, que funeste à son pays : mais cette discussion me meneroit trop loin, & je reviens à mon objet. Si Nicias ne sauroit se dissimuler que mon union avec lui, ne fortifie considérablement sa cabale, je ne saurois me cacher davantage que l'amitié qu'il a paru avoir pour moi, ne m'ait mis dans une sorte de considération dont, avant cela, je ne jouissois pas. Mon intimité avec un homme universellement reconnu pour vertueux, impose aux gens austeres ; & en leur faisant espérer que les déréglements qu'ils me reprochent, ne seront pas éternels, les affoiblit à leurs yeux. D'un autre côté, l'idée qu'on a de mes talents fait qu'on s'en repose davantage sur la capacité de Nicias. Quoiqu'il fût aisé de penser que si je lui en eusse cru autant qu'on lui en suppose, j'aurois plutôt travaillé à le détruire, que je ne me serois uni d'intérêt avec lui, on ne le pense pourtant pas. L'on croit, même, qu'également convaincus tous deux de l'utilité dont nous pouvons nous être l'un à

l'autre, cette seule conviction no
liés : *Si*, dit-on, *Nicias a besoin d*
facilité d'Alcibiade à imaginer, & de l
dace qu'il met dans l'exécution de ses
jets, Alcibiade, à son tour, a besoin
son impétuosité soit retenue par la sage
teur de Nicias. En agissant séparém
leurs défauts causeroient, peut-être
ruine de la République; en se réunis
tous deux concourront à sa gloire. V
ce que j'entends dire à tout le mon
& que, tout convaincu que je suis
rien n'est plus mal vu, je semble cr
autant que ceux qui le disent. Il est
qu'en paroissant moi-même être de c
opinion, je l'accrédite au point q
nous parvenons à faire tomber Clé
je ne pourrai jamais éviter de parta
l'autorité avec Nicias; mais je suis
que ce sera pour si peu de temps,
ce partage ne blessera pas plus mon
gueil, qu'il ne sera contraire à mes
seins. Ou je me trompe fort, où Nic
à qui une place est infiniment m
nécessaire qu'un titre, & qui, de p
n'a d'ambition que l'ambition qu'o
inspire, ne sera pas long-temps à se
pentir d'avoir sacrifié à la passion q
le force de se croire, le goût réel c
a pour les plaisirs d'une vie tranqui

& l'averſion qu'il s'eſt toujours ſentie pour les affaires. Trop prudent pour ne pas fortifier ſes dégoûts, ſur le prétexte ſpécieux de m'en remettre de tout à ſon expérience, je lui laiſſerai tant de choſes à faire, &, ſoit du côté du peuple, ſoit du côté des ennemis, ſaurai lui ſuſciter de ſi déſagréables embarras, que bientôt il deſirera plus vivement d'être ſoulagé du poids d'une grandeur que tant d'inconvénients accompagneront, qu'il n'aura deſiré d'y être élevé. Tel eſt le plan que je me ſuis tracé, & que je ſuivrai conſtamment, ſi les défiances qu'il me montre, & que je lui crois ſuggérées par Thrazybule, ne le déterminent pas, comme je le crains, à rompre ouvertement avec moi; & c'eſt ce que je vous conjure d'empêcher, du moins juſques à ce que ma faction ſoit devenue aſſez forte pour l'emporter ſur la ſienne. C'eſt avec tant de ſoin que je m'applique à me faire des partiſans; & le nombre des miens devient, de jour en jour, ſi conſidérable, que ſi, perſiſtant dans ſes terreurs, Nicias en vient, enfin, à la rupture, & s'oppoſe avec ſuccès à mes vues, ce ne ſera pas avec moins de bonheur, que je mettrai obſtacle aux ſiennes; mais ce ſeroit pour moi un ſi frivole avan-

tage, que de rendre en ce cas les c
ses égales entre nous, que je ne p
rois qu'avec beaucoup de chagrin,
voir forcé de le combattre. Je vous
donc, mon cher Stéſicrate, d'empl
tout le crédit que vous avez ſur
pour l'obliger à tenir les engagem
qu'il n'a pris avec moi qu'à votre ſ
inſtigation, & de vouloir bien m
truire le plutôt qu'il vous ſera poſſi
du ſuccès de vos ſoins, quel qu'il p
être.

LETTRE CXII.

LE MÊME A NÉMÉ

UNE tempête très-violente, &
a duré pluſieurs jours, nous a forcé
ſuſpendre notre route, & de cher
un aſyle dans le port de Mytilêne.
néceſſité d'attendre, & que la mer,
jours orageuſe depuis ce moment-là
ſoit calmée, & que l'on ait fait
vaiſſeaux les réparations néceſſai
nous y retient. Je profite pour v
écrire, de cet inſtant de repos, puiſ
vous plaît, enfin, de paroître deſ

que je vous donne de mes nouvelles. Votre empressement à m'en demander, s'accorde peut-être assez mal avec vos occupations actuelles ; mais si je m'en souviens bien, ce n'est pas la premiere fois que vous vous soyez dispensée d'être conséquente. J'ai peu de chose à vous dire de mes plaisirs : je doute, si vous vouliez bien prendre la peine de me parler des vôtres, que vos relations fussent si seches. Il ne tient qu'à vous de voir que, malgré votre discrétion sur ce qui vous regarde, je n'ignore pas comment vous savez charmer les ennuis de l'absence ; mais ce seroit vous dérober des moments trop précieux, & même abuser trop de mon loisir, que de vous parler de moi plus long-temps ; & je crois ne pouvoir mieux réparer l'ennui que je vous cause, qu'en vous priant de me dire ce qu'est devenu Callicrate : son silence me donne des allarmes sur sa santé : ne le verriez-vous pas quelquefois ?

LETTRE CXIII.

NÉMÉE A ALCIBIADE.

A la contrainte & à la féchereffe qui regnent dans votre lettre, il ne m'a pas été difficile de juger que vous avez bien de l'humeur contre moi, ou du moins que telle étoit votre difpofition à mon égard, lorfque vous m'avez écrit: car je ne voudrois pas répondre que, depuis, l'ennui de retrouver toujours le même mouvement dans votre cœur, vous l'eût laiffé conferver. Je ne fais, cependant, s'il vous eft auffi permis que vous me paroiffez le croire, ou d'avoir du reffentiment contre moi, ou d'ofer m'en montrer. L'amour feul pourroit vous donner ce droit; mais vous auriez, ce me femble, dû vous fouvenir qu'il ne nous lie ni l'un ni l'autre. Vous pouviez auffi vous difpenfer de l'air d'ironie dont vous me demandez des nouvelles de Callicrate. Auriez-vous oublié combien je fuis libre, & à quel point je veux l'être; & fe pourroit-il que je ne vous euffe pas encore accoutumé à ne

[illegible]

[illegible] je puis [illegible] vous [illegible]
que [illegible]
[illegible]
plus d'une fois [illegible]
[illegible]

felon toute apparence, perfonne n'a
vous raconter auffi-bien que je vais
faire.

Vous devez d'abord vous rappel
que, de tous vos amis, Callicrate a tc
jours été celui avec qui j'ai été le pl
liée, quoique vous en ayez qui, mome
tanément du moins, ont paru me pla
davantage. Mais fi les autres m'avoi
infpiré plus de ce goût qui, ne ten
qu'au caprice, ne dure pas plus que
caprice même, aucun d'eux n'avoit f
naître pour lui dans mon cœur, ni u
eftime fi fincere, ni une fi tendre ar
tié. Nous avons jufques à votre
part, vécu enfemble fur ce ton-là.
paroiffoit fatisfait de mes fentiments
mon tour, je l'étois des fiens. Soit,
pendant, qu'on ne puiffe être long-ten
l'ami d'une femme aimable, fans f
haiter de lui être quelque chofe de pl
foit par un de ces caprices dont il
impoffible de rendre compte, à l'in
férence qu'il m'avoit toujours con
vée, a fuccédé infenfiblement le p
violent defir. Quoiqu'il ne dût point
faire une peine de m'en inftruire,
qu'il n'y eût rien qu'il ne dût atten
de ma façon de penfer pour lui, i
long-temps, & je ne fais pourqu

mieux aimé souffrir du mouvement que je lui donnois, que de me le déclarer. Enfin, à la rêverie profonde où il étoit plongé, à son embarras auprès de moi, aux soupirs qu'il poussoit sans cesse en me regardant, j'ai soupçonné ce qu'il s'obstinoit à me taire. Il me paroissoit toutefois si ridicule, que, si je ne me trompois point à ce que j'imaginois, il pût craindre tant de m'en instruire, que j'en pensai conclure que ce n'étoit pas de moi qu'il étoit occupé. Dans le cas où je ne me serois pas méprise, mon parti auroit été bientôt pris. Car enfin, (& je crois que j'avois raison,) je prisois mille fois plus Callicrate, que ce qu'il auroit pu avoir à me demander. Il étoit mon ami; il est aimable. Je pouvois vis-à-vis de lui sacrifier beaucoup à l'amitié, sans que, d'aucune façon, ce sacrifice me fût pénible; &, je l'avoue de bonne foi, il n'y eut, pendant long-temps, rien que je n'employasse pour le lui faire entendre. Mais cette timidité, si déplacée entre nous deux, résistant à tout, enfin je me déterminai à lui parler. „ Callicrate, lui dis-je donc un jour, „ je vous dirois que je craindrois que „ vous ne fussiez amoureux, si mille „ choses ne me portoient pas à croire

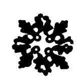
„ que c'eſt de moi que vous l'êtes.
„ je ne me trompe point, vous pou
„ me le dire avec toute liberté; &
„ je m'abuſe, vous ne devez pas m
„ faire plus de myſtere. L'amitié ſe
„ vous parle ici, & la vanité n'en
„ pour rien dans ma démarche. En
„ que vous m'aimiez, ou, pour pa
„ plus juſte, en cas que je vous pla
„ vous en devez la confidence à la p
„ miere; & ſi ce n'eſt pas moi
„ vous mets dans un état ſi viole
„ vous devez ſentir d'autant moins
„ répugnance à me le déclarer,
„ vous avez moins à craindre de ble
„ l'autre. Je vous dirai plus; vous
„ m'inſpirez point d'amour: ce n
„ pas, non plus, ce ſentiment que
„ vous crois pour moi; &, pour po
„ ſer la franchiſe juſques au bout
„ ſerois fâchée que vous en euſſiez p
„ moi, parce qu'à cet égard je ne po
„ rois pas vous rendre heureux. Je cr
„ que je ne puis trop-tôt vous en p
„ venir, afin de contenir votre imagi
„ tion dans des bornes qu'il eſt de la p
„ grande importance qu'elle ne fr
„ chiſſe pas. L'amour-propre, je v
„ le répete, n'entre pour quoi que
„ ſoit dans ce que je fais. Vous ne b

„ ferez donc pas le mien en vous rap-
„ pellant même entre mes bras, que
„ l'amitié feule vous y a admis; & que
„ cette même amitié, non-feulement
„ vous défend l'amour, mais qu'elle
„ s'offenferoit avec juftice, fi elle vous
„ voyoit ne vous fervir que pour vous
„ rendre à plaindre, de ce qu'elle n'aura
„ fait que dans la vue de vous empê-
„ cher de l'être : vous pouvez parler ".

Callicrate, fur cela, s'eft jetté à mes genoux; il s'eft trouvé, comme vous vous en doutez bien, que je l'avois deviné; je crois qu'il eft inutile que je vous dife le refte. Nous vivons enfemble fur le ton que je le defirois. Il ne tiendroit qu'à moi de le voir fort amoureux; mais c'eft un fentiment dont je lui parois toujours fi éloignée, que j'empêche par-là fon ame de s'y livrer. Je ne fais fi vous approuverez, ou non, ma conduite. Moins j'ai cru que je duffe vous confulter fur ce que j'avois à faire, plus je fuis tranquille fur ce que vous en penferez. Il me fuffit d'en être contente. Je me fuis confervé un ami de qui je fais un cas extrême : je goûte le fenfible plaifir de le rendre, & de le voir heureux; & quand je tiendrois aux préjugés autant que j'y tiens peu,

j'aurois, ce me ſemble, encore bien de la peine à me reprocher d'avoir immolé le préjugé de tous, auquel par état je dois tenir le moins, au plus noble des ſentiments. A votre égard, je ne crois point vous devoir d'excuſes: vous me ferez pourtant des reproches ſi vous voulez; mais comme je ſais d'avance à quel mouvement je les devrai, je vous préviens que j'y ſerai on ne peut pas moins ſenſible. Je deſire ſeulement que cette lettre vous apprenne qu'on ne mortifie pas impunément l'amour-propre des autres; & que, quelque bien fondée que ſoit la façon dont vous penſez de vous-même, on peut quelquefois n'y pas ſacrifier autant que vous croyez toujours qu'on le doit.

P. S. A propos, Callicrate ſe porte auſſi-bien que vous puiſſiez le deſirer, & me charge de vous dire à quel point il eſt ſenſible à votre ſouvenir.



LETTRE CXIV.

THÉANE AU MÊME.

La constante opiniâtreté dont hier je rejettai vos propositions, n'avoit pas dû, sans doute, vous laisser espérer qu'aujourd'hui elles cesseroient de me paroître ridicules. N'imaginez cependant pas que si je les envisage différemment, ce soit qu'aujourd'hui je compte plus sur votre bonne foi, que je n'y comptois hier. Pour du goût, nous avons si peu de temps vécu l'un pour l'autre, qu'il ne seroit pas impossible qu'à cet égard vous vous trouvassiez comme moi : c'est-à-dire, que je n'eusse guere plus perdu à vos yeux, du mérite de la nouveauté, que vous-même n'en avez perdu aux miens. Un peu de rancune de la façon légere dont vous m'avez quittée, & la certitude que je ne devois votre retour qu'à une de ces fantaisies qui vous prennent si fréquemment, & vous durent si peu, m'avoient d'abord armée contre vous. Après m'être cette nuit bien examinée,

j'ai trouvé que ma vanité seule étoit ce qui me faisoit desirer de faire sur vous une impression plus profonde que l'impression que je croyois vous avoir faite; qu'enfin, il n'y avoit pas à moi d'équité à exiger de vous, plus que je n'en sens moi-même, & à vouloir que vous fussiez constant, quand je suis si loin de former le projet de l'être. Car ne vous y trompez point : en cas (comme j'ai encore dû le supposer,) que votre dessein soit de me faire quitter Cléophon, je vous préviens qu'il ne vous réussira point. Si je ne l'aime pas assez pour qu'il me soit impossible de lui faire une infidélité, il m'est trop cher pour que je veuille lui faire éprouver mon inconstance. Il n'y a pas, je le sens bien, le sens commun dans ma conduite; mais telle est la force de l'habitude qui m'attache à lui que, fussé-je même aussi sûre de vous fixer, que je le crois, & que dans quelque moment que ce puisse être, vous me verrez le croire impossible, je ne vous l'en sacrifierois pas davantage. Que j'aye sur cela tort ou raison, il est dans mes principes que la chose du monde qui doit être le plus égale à un amant, est que sa maîtresse se permette, ou

non, quelques écarts, puiſqu'on a toujours pour lui l'égard de ne l'en pas inſtruire. Quant à l'inconſtance, comme il ne ſe peut pas qu'elle ne le prive de l'objet de ſes deſirs, mon ſentiment eſt qu'une femme ne doit pas s'y livrer avec la même indifférence qu'elle peut ſe livrer à une fantaiſie. Bon ou mauvais, encore une fois, c'eſt mon ſyſtême: & vous trouverez bon que je me conduiſe d'après, ou que nous reſtions comme nous ſommes. Je ne puis, ce me ſemble, vous dire mieux avec combien de myſtere j'exige que vous vous conduiſiez. Quant à de la diſcrétion, à cela près d'un peu trop de publicité que vous avez donnée à notre affaire, & que je vous reproche d'autant moins que je ſais plus qu'elle étoit néceſſaire à votre vanité, j'ai eu trop à me louer de la vôtre, pour que je ne croie pas qu'il ne fût parfaitement inutile de vous en recommander. D'ailleurs, le projet que vous avez formé de rendre infidelles le plus de femmes que vous pourrez, & qui en exige une extrême, me répond ſuffiſamment de la vôtre. Je vous attends ce ſoir: mais ne venez qu'auſſi traveſti qu'on puiſſe l'être, & lorſque la nuit

ſera abſolument décidée. La même eſclave qui a favoriſé nos premiers tête-à-têtes, ſera chargée de nous faciliter celui-ci ; je n'ai pas beſoin de vous indiquer la porte où elle vous attendra. Ne me répondez que dans le cas où vous auriez changé d'avis : dans l'autre, je ſais tout ce que vous pourriez avoir à me dire ; vous n'ignorez pas de plus les raiſons que j'ai de craindre les meſſages. Je ſuis auſſi ſûre que, pour l'emploi auquel je deſtine ma ſoirée, j'ai beſoin de l'être, que Cléophon ne pourra pas venir la troubler : ſur le reſte, je n'ai, vous le ſavez, aucunes meſures à prendre : il ſeroit tout-à-fait à deſirer pour nous, que les amants ne coûtaſſent pas plus à tromper, que les maris. A l'égard des rendez-vous qui pourroient ſuccéder à celui-ci, comme ils dépendent de la façon dont à cette repriſe, nous nous ſerons trouvés l'un de l'autre, il n'eſt pas temps encore d'en parler. Adieu : il eſt ſingulier, pourtant, que le cœur me batte en vous écrivant ; le vôtre, peut-être, en fera autant en liſant ma lettre. O que c'eſt un beau ſymptôme d'amour !

LETTRE CXV.

MYSIS A ALCIBIADE.

TOUTE convaincue que je suis que mon amour pour vous ne vous paroîtra qu'une de ces fureurs passageres qui, dans les femmes de mon état, prouvent si peu pour l'amour, je n'en saurois davantage me refuser à la douceur de vous parler de ma tendresse. Ne pensez pas, je vous en conjure, que ce même sentiment ne soit qu'une réminiscence des plaisirs que je vous dûs hier. Hélas! vous me rendîtes bien moins heureuse que vous ne parûtes le croire. Quelque vive que fût l'impression que je faisois sur vous, pouvois-je, effectivement, en être contente, lorsque vous ne daigniez pas me cacher que le desir seul vous conduisoit dans mes bras, & que vous m'en trouviez encore trop honorée? Trompé par ma profession qui ne vous permettoit ni de vous inquiéter, ni de chercher à vous instruire des mouvements de mon cœur, vous crûtes ne posséder qu'une vile courtisanne, pen-

dant que vous ne vous êtes peut-être jamais livré à une maîtresse qui vous aimât si tendrement. Loin (car, sans doute, vous m'en avez soupçonnée,) de vous exagérer mes transports, je n'en laissois échapper que ce que la violence de ma passion m'en arrachoit. Partagée entre la douceur extrême de me voir l'objet de vos desirs, & la douleur de ne rien prendre sur votre ame, plus je sentois que loin d'attribuer les miens à leur véritable cause, vous ne la chercheriez que dans un méprisable emportement, ou dans la nécessité où nous sommes d'en feindre, moins je crus devoir les laisser éclater; mais j'éprouvai, malgré moi-même, qu'il est encore plus aisé de dissimuler ses répugnances, que de cacher ses plaisirs. Toute en proie que j'étois aux plus cruelles idées, vos caresses, quelque dénuées même qu'elles fussent de ce sentiment qui, seul, pouvoit satisfaire mon cœur, & qu'il vous auroit si bien rendu, prenoient encore trop sur mes sens, pour que je pusse vous paroître aussi à plaindre que je l'étois en effet. Vous croyiez tout faire pour moi, en m'accablant d'éloges qui ne pouvoient contenter que mon amour-propre; & dans

dans les plus tendres moments, vous rappellant toujours ce que je suis, il ne vous échappa jamais, ce mot que d'autres que vous ne m'ont que trop prononcé, & que jamais je n'ai desiré que dans votre bouche. Tout en moi, mais vainement, vous offroit une femme qui vous adoroit. Eh! comment, sans parler du reste, la tendre langueur que vous deviez lire dans mes yeux, ne vous instruisoit-elle pas de l'excès de mon amour! N'avois-je donc que l'air de vous obéir, ou de ne porter dans vos bras que cette indécente audace, bien plus faite, à mon sens, pour effrayer le desir, que pour le faire naître? A ces réserves mêmes que, malgré l'habitude où je suis de n'en pas avoir, mon sentiment me dictoit, & que, peut-être, vous ne me soupçonnâtes de vous montrer que pour augmenter en vous la sorte d'ardeur que, pourtant, je vous souhaitois le moins, ne deviez-vous pas voir à quel point j'étois peinée de la cruelle opinion que vous aviez de moi? Vous ne m'en croirez point, sans doute; mais née avec un cœur peu fait pour l'état où vous me voyez, jusques à l'instant où vos yeux se sont abaissés sur moi, il a fait le supplice de ma vie. Vous

ſeul, ô mon cher Alcibiade ! (daignez me permettre de vous donner ce titre ; & s'il ne vous touche point, qu'au moins il ne vous offenſe pas,) vous ſeul m'en avez dérobé l'horreur. Lorſqu'après la plus cruelle des irréſolutions, le don que vous me fîtes de votre couronne, m'apprit que c'étoit en ma faveur qu'enfin vous veniez de vous décider, l'avantage que je remportois ſur mes compagnes, tout éclatant qu'il étoit, fut ce que je ſentis le moins. La joie qui s'empara de moi, & dont j'entreprendrois en vain de vous peindre l'excès, ne fut pas cauſée par la gloire de me voir quelques inſtants au plus célebre comme au plus aimable des Grecs, mais par le bonheur de céder à un amant adoré. L'ivreſſe de ce moment qui s'étoit mille fois offerte à mon imagination, que je deſirois ſi vivement de connoître, & que, cependant, je n'avois jamais éprouvée, m'avoit abſorbé l'ame au point que je m'étois abſolument oubliée. Il me ſembloit que le triomphe que j'allois vous laiſſer remporter ſur moi, fût le premier que j'euſſe accordé. Eh ! que ne pouviez-vous, pour votre propre bonheur, vous faire la même illuſion ! Que ne perdiez-vous pas à négliger ces grada-

tions qui, dans une ſeule faveur, en font trouver mille, & conduiſent imperceptiblement au bonheur le plus doux que deux cœurs unis par l'amour le plus tendre puiſſent éprouver! Mais étoit-ce alors la volupté que vous cherchiez? Que vos premieres entrepriſes furent affreuſes pour moi, par l'excès du mépris qu'elles m'annonçoient! Que n'avois-je le droit de les arrêter! Quelle rapidité, auſſi peu flatteuſe pour vous-même, qu'humiliante pour moi, ne mîtes-vous pas dans votre victoire! Qu'il m'en coûta d'être forcée de ne pouvoir vous la diſputer, au moins quelques moments, de me dire avec trop de juſtice, que vous ne me la pardonneriez point, & que ce ne ſeroit pas ſur le ton de l'amour que vous vous en plaindriez! Accablée des plus ardentes careſſes ſans en être plus ſûre d'être aimée; n'étant pour vous que l'objet d'une fantaiſie, lorſque vous l'étiez de la plus vive ardeur qui fût jamais, quel horrible ſupplice n'éprouvois-je pas! Quel outrageant ſourire ne vous échappa-t-il point, lorſqu'oubliant la diſtance qui nous ſépare, j'oſai vous parler de mes ſentiments; & combien ne vous parus-je pas ridicule d'avoir formé le projet de vous faire

croire que je vous adorois ? O mon cher Alcibiade ! prenez pitié de l'état où vous me réduifez. S'il ne m'eft pas permis d'afpirer à vous toucher, permettez-moi, du moins, de vous aimer, & de vous le dire. Ce ne fera, il eft vrai, que Myfis qui vous le dira ; mais je fuis trop fûre de vous prouver combien peu mon cœur eft fait pour mon état, pour craindre de vous répéter que votre mépris eft bien injufte. Vous trouverez dans l'ame de cette même Myfis, pour qui vous en avez tant, des vertus que vous ne lui foupçonnez point; &, peut-être, n'y trouverez-vous aucun des vices que vous lui fuppofez. Daignez, je vous en conjure, ne pas croire que des vues d'ambition ou d'intérêt, m'ayent dicté les fentiments dont j'ofe vous entretenir. Je ne veux de vous que votre cœur; & je ferois trop heureufe de ce que ma fortune me permet de ne confulter que le mien, fi la fource m'en étoit moins honteufe, & que vous n'euffiez pas à me la reprocher. Non, encore une fois, ce n'eft ni le vil défir d'engager un homme de qui la magnificence égale celle des Rois, ni la vanité d'être au plus fameux de tous les Grecs, qui me conduifent. Votre nom

& vos richesses ne sont rien pour moi, votre personne seule m'est tout. Permettez-moi donc, s'il se peut que mon amour vous touche, de refuser les dons que vous voudriez m'offrir, ou plutôt ayez pour moi l'égard de ne m'en offrir jamais. Contente d'être à vous, si vous m'ordonnez de le cacher, ce ne sera que par mon indifférence pour le reste des hommes que l'on pourra soupçonner que cet Alcibiade, de qui les charmes ne sont, hélas ! que trop connus, a consenti que je vécusse pour lui. Je cacherai même, si vous le voulez, jusques à ma propre tendresse ; elle n'honore que moi ; & il me sera plus facile de la dissimuler, que si elle pouvoit servir à votre gloire. Tâchez cependant de ne me point prescrire un sacrifice qui seroit encore plus pénible pour mon cœur, qu'il ne seroit nécessaire à votre vanité. Adieu, puissiez-vous oublier que c'est Mysis qui vous écrit, & ne voir en elle que celle de toutes les femmes qui, par l'excès & la sincérité de ses sentiments, mérite le plus de se voir l'objet des vôtres !

LETTRE CXVI.

THÉRAMENE AU MÊME.

IL y a si long-temps que vous cherchez à pénétrer la cause du chagrin qui me dévore, & vous m'avez hier paru si vivement blessé du silence que je m'obstinois à garder avec vous, que je me suis enfin déterminé à vous le confier. Vous ne le croirez peut-être pas, mais il est pourtant de la plus exacte vérité, que si, dans cette occasion, mon bonheur eût paru moins dépendre de vous, je me serois cru moins obligé à vous cacher mon secret, quoique tout, jusques à mon amour-propre même, semble me faire une loi de le renfermer à jamais dans le fond de mon cœur.

Vous connoissez l'impétuosité de mes idées : vous savez que mes goûts, même les plus légers, seroient des passions pour les autres. Mon attention à veiller sur moi-même, les leçons de Socrate, les vôtres, les malheurs que

j'ai dus à cette fatale disposition d'esprit, rien enfin n'a pu me procurer, ou cette tranquillité d'ame, ou cette regle dans l'imagination, qui me feroient si nécessaires. Il semble que ce ne soit jamais que pour me livrer à une nouvelle illusion, que j'échappe à une erreur. Mon cœur, ou toujours aussi neuf que s'il en étoit encore à son premier sentiment, ou aussi imprudent que si j'eusse toujours dû être content de l'amour, se rengage sans cesse avec la plus imbécille sécurité. Il n'y a pas longtemps encore, qu'au milieu des transports de rage qu'excitoit en moi l'infidélité d'une maîtresse adorée, vous m'avez mille fois entendu jurer que j'aimois pour la derniere fois de ma vie ; Dieux ! que de plaisir j'avois à le croire ! & pour qui aujourd'hui ne le crois-je plus ! Mysis ! Ah ! quelle horreur ! Mysis est actuellement l'objet de la passion la plus tendre que je croie avoir jamais sentie ! Qui, moi ! j'aime Mysis ! Eh ! de quel crime les Dieux ont-ils donc à me punir ? Moi qui, auprès des femmes qui méritent le plus de confiance, suis toujours agité par la crainte que l'on n'en aime un autre, ou tourmenté, du moins, par l'inquiétude

de n'être point assez aimé ; moi, je, qui compte la beauté pour ri par-tout où je ne trouve pas de mœu c'est Mysis ! une vile Courtisan une femme de qui je ne puis, q que illusion que je veuille me fai attendre ni vertus, ni sentiments, j'aime avec la plus inconcevable reur ! Apprenez-moi donc, si vous pouvez, par quel charme cette m Mysis que j'ai possédée autrefois a la plus profonde indifférence, de c tout ce qu'elle offroit d'aimable à yeux, ne pouvoit me faire oublier tat, & à qui je ne me livrois pas m'en sentir avili, a changé si cons rablement à mes yeux, lorsqu'el conservé tout ce qui me la faisoit priser, & qu'il ne se peut point qu' n'ait perdu de ces graces qui m'ent noient vers elle, malgré moi ? Par hasard, enfin, mon cœur se tro t-il susceptible d'une passion si peu té pour lui, & que la honte qui l compagne me rend plus odieuse n fois que je ne pourrois vous l'ex mer ? Eh ! dans quel temps encore f il que j'en devienne amoureux ! qu'elle vous adore, ou que sans faire l'honneur de lui croire un s

ment, vous êtes du moins l'objet de son caprice! Mais vous-même, mon cher Alcibiade, vous qui pensez sur cela si différemment de moi, se peut-il que vous ne l'aimiez pas? A la vivacité qu'elle paroît vous inspirer, au feu qui, lorsqu'ils s'arrêtent sur elle, anime vos yeux, à mille choses, enfin, que le desir seul n'imagine point, ou que du moins il ne me dicteroit pas, il m'est presqu'impossible de douter que votre frénésie n'égale la sienne. Quand même je ne vous croirois pour elle en cet instant, que le goût le plus simple, pourrai-je m'en trouver moins à plaindre? Car ne pensez pas que je vous prie ici de faire pour moi, ce que je vous ai vu ne refuser à aucun de ceux de vos amis que les charmes de Némée ont touchés. J'aime Mysis; mais sa possession me seroit, s'il se pouvoit, encore plus nécessaire, que je me ferois un supplice d'un bonheur que je ne devrois qu'à la nécessité où vous la mettriez de vous obéir. Je ferois mieux, sans doute, de ne consulter que mes desirs, de chercher à les perdre dans les faveurs mêmes de celle qui me les inspire, & de ne pas troubler, par une délicatesse qu'elle ne rend que trop dé-

placée, les plaisirs qu'elle pourroit me procurer; mais cette philosophie n'est pas à l'usage de mon cœur. Plus même j'ai sujet de penser que je suis l'homme du monde à qui elle voudroit se donner le moins, moins je voudrois profiter de la complaisance qu'en cette occasion vous pourriez vouloir la forcer d'avoir pour moi. Ce n'est pas qu'autrefois je ne lui aye vu plus que de la disposition à m'aimer; mais le préjugé où j'étois, & que jamais je ne perdrai, qu'une femme de cette sorte ne sauroit connoître l'amour, me vit avoir peu d'égards pour un sentiment qu'elle avoit peut-être, mais que je ne lui croyoit pas. Née vaine, elle n'aura, sans doute, oublié ni l'air léger dont alors je la traitai, ni le mépris marqué que je mis pour elle, tant dans notre liaison que dans notre rupture. Je suis enfin si convaincu de l'excès de son aversion pour moi, que je ne conçois pas comment cette conviction seule n'a point suffi pour me défendre contre elle. Vous pouvez juger à présent de quel œil elle verroit mon amour, & si elle useroit noblement de sa victoire. Rien, comme vous le voyez, ne seroit donc, à tous égards, aussi inutile que la con-

fidence que vous m'arrachez, ſi ce ne m'étoit pas dans mes peines, une ſorte de conſolation que de les dépoſer dans le ſein de l'homme du monde qui m'eſt le plus cher. Je crois, au reſte, que, dans ma ſituation actuelle, ce que je puis faire de plus ſenſé, eſt d'éviter Myſis. Sa préſence & votre bonheur, ne font qu'irriter mes tourments. Permettez donc, je vous en conjure, & que malgré la parole que je vous en ai donnée je n'aille pas ce ſoir ſouper avec vous au Céramique, & que je me ſerve, pour combattre une ſi honteuſe foibleſſe, de toutes les armes que peut me fournir un reſte de raiſon, dont ſi je m'expoſois davantage à la vue de l'objet qui la cauſe, je n'aurois pas long-temps encore à me vanter.

LETTRE CXVII.

ALCIBIADE A THÉRAMENE.

Je ne ſais ſi la confidence que vous me faites, ne me cauſe pas encore plus de ſurpriſe que le ſilence auquel vous vous êtes obſtiné avec moi, ne m'a bleſſé. Je me doutois, il eſt vrai, que

vous étiez amoureux, parceque je v
ai vu si rarement sans l'être, ou i
croire que vous l'étiez, qu'il n'é
guere possible que j'assignasse à vo
tristesse quelque autre cause : mais
mais, je vous l'avoue, je n'aurois im
né que ce fût de l'idée de Mysis
vous fussiez si tourmenté. Plût
Dieux, mon cher Théramene, que v
n'attachassiez pas à elle un plus gr
prix que moi ! Ce n'est pourtant
que vous deviez inférer du désinté
sement avec lequel je vous en pa
qu'elle ne soit absolument pour
que ce que jadis vous avez vu m'
ou Chryséïs, ou Glycérie; mais qu'
laisse mon cœur dans la tranquillit
plus profonde, c'est ce dont je ne
vrois pas, ce me semble, avoir
soin de vous assurer. Je suis surp
je le confesse, que vous qui dev
me connoître si bien, vous pui
imaginer que j'aye démenti mes p
cipes au point de prendre ce qu'on
pelle *une passion ;* & que de plus,
soit Mysis qui me l'ait inspirée. I
sis ! certes, il faut que l'amour, a
ridicule entre nous, que vous a
conçu pour elle, vous ait singuliérem
aveuglé, pour que vous ayez pu me

connoître à ce point-là. Ce n'est pas que, comme il est plus difficile d'inspirer un sentiment à une femme de cette sorte, qu'à une de celle que nous connoissons sous la domination de *raisonnables*, je n'aye d'abord été presque aussi flatté de l'impression que j'avois faite sur Mysis, que si j'eusse touché le cœur de... (je ne trouve ici personne à nommer, & j'ose croire que ce n'est pas ma faute,) enfin, que si j'eusse attendri la plus inexorable de toutes les femmes; mais cette illusion ne m'a pas plus long-temps ébloui, que, dans ma façon de penser, elle ne le devoit. J'ai bientôt senti combien dans la frénésie de Mysis pour moi, il entroit, ou devoit entrer de caprice, de vanité, de desir de se singulariser, enfin, de choses étrangeres à l'amour. Que cela fût ou non, il suffisoit que j'en eusse cette idée pour qu'elle redevînt à mes yeux ce qu'elle y devoit être : malheur dont, en eussé-je plus favorablement jugé, rien avec moi n'auroit pu la garantir. Je ne l'aime donc pas plus que je ne me flatte d'en être aimé; mais mon indifférence pour elle ne m'en met pas plus en droit d'en disposer comme de Némée, puisque c'est de son opinion, & non de la mienne, qu'elle

dépend. Elle ne s'eſt, d'ailleurs, en
gée avec moi que ſous la conditio
plus expreſſe que je ne lui ferois m
pas les préſents les plus légers; & l
que j'ai voulu l'enfreindre, elle m'a p
s'en bleſſer ſi vivement, qu'enfin
m'a forcé de croire que ſa répugna
à cet égard, étoit plus ſincere qu
ne l'avois cru d'abord. Penſez-vo
mon cher Théramene, que ſi elle é
à moi avec moins de dignité, v
haït-elle autant que vous le craig
je ne la portaſſe pas moi-même
vos bras, & que, ſans conſulter dav
tage la répugnance ſi peu ſenſée
vous auriez à lui devoir des plaiſirs
ne feroient pas des faveurs, je ne v
forçaſſe pas malgré vous-même à v
rendre heureux? Mais, encore une
elle ne dépend de moi, que p
qu'elle en veut dépendre. Tout ce
je puis donc pour vous auprès d'
eſt de vous laiſſer eſſayer ſi vou
pouvez pas la rendre ſenſible, & à v
en faciliter les moyens, en vous met
à portée, non de lui parler de v
amour, (car c'eſt ce que vous devez
ter le plus,) mais de lui montrer
vous êtes tout-à-fait revenu de
anciennes préventions contre elle

de vous conduire enfin de maniere qu'elle puiſſe croire qu'un goût aſſez vif, pour qu'elle ne vous les trouvât plus, ſi vous redeveniez l'objèt de ſon ſentiment, y a ſuccédé. Tout cela, ſans doute, tant que Myſis croira qu'elle m'aime, vous ſera fort inutile; mais penſez-vous, ou qu'elle ſe faſſe toujours cette illuſion, ou que je veuille tranquillement attendre qu'elle ne ſe la faſſe plus? Devez-vous douter davantage qu'après avoir donné quelques larmes à mon inconſtance, qu'entre nous, je ſens tout-à-fait prochaine, ſon premier ſoin ne ſoit pas de me remplacer; & qu'alors ſon imagination, ainſi que l'imagination de toutes les femmes en pareil cas, ne ſe tourne point machinalement plutôt du côté de l'homme à qui elle ſera ſûre de plaire, que du côté de celui qui lui plairoit le plus, mais de qui elle ignorera les ſentiments? Je ne vous promets pas encore, même dans cette ſuppoſition, que votre ſuccès ne ſoit que l'affaire de peu de jours, d'autant plus qu'il eſt très-poſſible que ſa premiere idée, en vous voyant amoureux d'elle, ſoit de vous punir par des rigueurs, de ne l'avoir pas été lorſqu'elle deſiroit que vous le fuſſiez: mais

ſoyez ſûr que, quand ſon amour-prc ſe ſera un peu vengé, & que vous ſe devenu ſa ſeule reſſource, ce ſera c tout autre œil qu'elle enviſagera choſes.

D'ailleurs, dans ces ſortes de conſtances, ſeroit-il donc ſi peu raiſ nable de compter pour quelque ch le caprice & le moment? ſi, au re vous n'eſpérez rien de la conduite je vous preſcris, eſpérez-vous beauc plus de l'exil que vous voulez v preſcrire? Si, d'un côté, la préſe de Myſis ne peut qu'ajouter à vos to ments, & qu'il vous ſoit impoſſibl ſoutenir le ſpectacle que vous do ſon délire pour moi, conſidérez q eſt très-douteux que l'abſence v guériſſe, & qu'il ne l'eſt pas qu' vous rendra fort malheureux. L donc de vous condamner au ſuppli auſſi inutile que cruel, de fuir ce vous ne pouvez pas vous empêc d'aimer, ſervez-vous, au contraire, tous les moyens qui peuvent & lui r peller qu'elle ne vous a pas toujours h & lui prouver combien vos ſentime pour elle ſont changés: mais n'oubl point de les mettre en uſage avec t de dextérité que tant que les ſi

pour moi dureront, elle ne puisse rien soupçonner de vos espérances. Plus la fidélité est pour Mysis une vertu nouvelle, plus elle se flatte qu'elle lui donne de considération ; plus, enfin ; elle l'honore à ses propres yeux, plus des soins éclatants de votre part la révolteroient ; &, sans doute, elle vous pardonneroit moins qu'à personne, de croire qu'on puisse la faire changer. Songez, sur-tout, à éviter deux écueils qu'auprès d'elle vous ne pouvez pas craindre trop : l'un, qui seroit pour votre cœur, du danger le plus grand, & dont, peut-être, vous ne vous défiez pas assez, est de vous flatter un seul instant, quelque noble que soit le masque que Mysis porte aujourd'hui, qu'elle ait intérieurement cessé d'être ce qu'autrefois vous l'avez vue ; l'autre, que vous la croyez toujours la même. N'oubliez donc point que vous ne sauriez, & trop la mépriser, & lui montrer en même-temps trop de respect. Les femmes pour qui ce sentiment est fait, y sont si accoutumées, qu'elles s'apperçoivent toujours plus quand on en manque, que quand on en a ; mais celles (comme Mysis, par exemple,) pour qui le respect ne peut être qu'une chose très-nouvelle, en sont

communnément flattées jusques au r
cule. Gardez-vous encore de pren
avec elle des libertés qui lui prouv
que vous vous souvenez, non-se
ment de ce qu'elle vous a été, n
du titre auquel elle vous a apparte
Il est douteux qu'on séduise les
d'une femme, lorsqu'on commence a
elle par l'humilier; & quand cette fa
légere de leur dire ce que l'on sent p
elles, ne réussit point à celui qui l'
ploie, il est certain qu'elle le perd
y a, de plus, à considérer que ce
de toutes les femmes qui se blessen
plus de ce que l'on appelle *une imp*
nence, sont précisément celles que
état y expose, parce qu'elles la re
dent beaucoup moins comme un
des desirs qu'elles font naître, que c
me une suite du mépris qu'elles in
rent. L'amour, sans doute, pardo
la témérité : eh! comment s'en fâc
roit-il, lui pour qui souvent elle ar
bien plus tard qu'il ne voudroit? r
loin que l'insolence toute seche, dé
mine une femme indifférente à se ren
la chose du monde la plus rare est qu'
ne produise pas l'effet contraire. Ce r
pas qu'à moi personnellement, c
façon de présenter mon hommage

m'ait toujours réussi ; & qu'en conséquence elle ne soit toujours aussi ma premiere déclaration ; mais je suis avec les femmes sur un ton si singulier, qu'il se pourroit que mon exemple ne prouvât rien. Je suis, au reste, beaucoup moins surpris que vous ne l'êtes, de l'amour que vous avez pris pour Mysis, depuis qu'elle ne veut être qu'à moi. Cette résolution l'éleve à vos yeux ; & si les femmes savoient ce qu'elles gagnent aux nôtres en ennoblissant leurs idées, leur conduite, & leur ton, combien même l'indécence affoiblit ou abrege nos desirs, il n'y en a peut-être pas une qui, au moins ne feignît d'avoir des mœurs : mais toutes réflexions faites, je ne crois pas qu'il faille le leur dire.

LETTRE CXVIII.

LE MÊME A STÉSICRATE.

JE ne puis, ce me semble, vous prouver mieux jusques où va le pouvoir de Cléon sur l'esprit des Athéniens, & combien par conséquent les projets que vous

formez contre lui, feroient inutil
que par le récit d'un fait dont je vi
d'être témoin.

Cléon avoit hier convoqué le p
ple, à qui, difoit-il, il avoit des ch
de la derniere importance à comm
quer. Pendant qu'on l'attendoit dan
place, il juge à propos d'aller dan
ne fais quel temple faire un facri
Il arrive, enfin, la tête couronné
fleurs, & la robe traînante, c'eft-à-d
dans l'état le plus fcandaleux pour
yeux Athéniens : auffi l'indécence
cet appareil fait-elle murmurer a
haut les plus fages d'entre le peu
déja indifpofés contre lui par la lib
qu'il avoit prife de ne paroître qu
tard. Lui, fans fe déconcerter, s'ava
impudemment au milieu de l'affemb
„ Athéniens, nous dit-il d'un air a
„ libre qu'enjoué, lorfque je vous c
„ voquai hier, j'avois oublié qu
„ devois donner une fête à mes a
„ Je ne me le fuis rappellé que ce
„ tin, & je me fuis flatté que vous
„ défapprouveriez pas que je leur ti
„ la parole que je leur ai donnée.
„ fuis même forcé en quelque faç
„ parce qu'on m'a envoyé des ch
„ qui ne fe confervent pas auffi-bien

„ des raisonnements, & que de plus,
„ je ne pourrois pas si facilement rem-
„ placer. A demain, donc, les affai-
„ res ".

Une témérité pareille, s'il en eût été capable, auroit sans doute coûté fort cher à Périclès; mais savez-vous ce qu'on a fait? On a ri, l'on s'est levé, la foule s'est dissipée tranquillement; & Cléon a été de même donner le festin qu'il avoit promis. Pour qui ne connoîtroit ni les mœurs, ni la fierté des Athéniens, la condescendance qu'en cette occasion ils ont eue pour leur chef, n'auroit rien de bien étonnant; mais nous qui savons avec quelle sottise ils tiennent au respect qu'ils se croyent dû, & combien il est dangereux d'y manquer, nous ne pouvons ni trop nous étonner de l'excès de leur indulgence pour Cléon, ni trop en conclure que ce seroit vainement que nous voudrions nous élever contre une idole qu'ils réverent d'autant plus que c'est leur propre ouvrage qu'ils adorent en elle. Je ne desire pas avec moins de vivacité que vous-même, vous le savez, mon cher Stésicrate, l'abaissement d'un homme que la nature & la fortune sembloient avoir, comme de concert, condamné

à la plus grande obſcurité. Je ſens a
vivement que vous puiſſiez le deſi
à quel point il eſt honteux pour la
publique, qu'elle ſe ſoit choiſi un pa
conducteur; mais je ſuis, en mê
temps, trop convaincu que tout
qu'aujourd'hui nous tenterions co
lui, ne ſerviroit qu'à nous perdre n
mêmes, pour que je veuille entrer d
des projets qui, ſi vous me perme
de vous le dire, ne m'offrent, d'aille
rien que d'extrêmement vague.
étoit digne de la place qu'il occupe, n
le renverſerions avec la plus grande
cilité, parce qu'alors nous ſerions a
par la jalouſie que les grands tale
inſpirent toujours à ceux mêmes à
ils ſont le plus utiles. Quelques victo
remportées, une adminiſtration ſ
qui nous rendroit heureux au-deda
& reſpectables au-dehors, nous don
roient ſur lui un avantage prodigie
mais vous n'ignorez pas combien
ſu ſe mettre, de ce côté-là, hors
toute atteinte. Je ne prétends cep
dant point en inférer que la haine q
nous inſpire, en doive plus ſe ralen
Quelque mépriſable qu'il ſoit, il n
peut point que la fortune ne ſe laſſe
de le favoriſer; mais, dans la poſit

où nous sommes, c'est à nous d'attendre l'instant où elle commencera à l'abandonner, à le hâter, s'il nous est possible, mais à nous bien garder de le prévenir.

LETTRE CXIX.

Le même a Diodote.

Vous me demandez ce qu'on dit ici de vous : il m'est aisé de vous satisfaire : on n'en dit rien. Lorsque, fatigué des caprises du peuple, vous prîtes, & exécutâtes la résolution, aussi salutaire pour vous qu'elle étoit funeste pour eux, d'abandonner les affaires, & d'en laisser Cléon le maître, les bons citoyens vous regretterent; ils le devoient; ils savoient mieux que les autres tout ce qu'en vous perdoit la patrie; mais en convenant de la justice de vos dégoûts, ils n'en prétendirent pas moins que vous auriez dû les sacrifier au bien public; & par conséquent blâmerent votre retraite. Ceux qui couroient la même carriere que vous, & que vous n'y laissiez seulement

pas remarquer, & les brouillons q
crainte de votre éloquence, & le p
de votre autorité savoient égalen
contenir, s'en réjouirent; les premi
parce qu'ils se flatterent que, ne
ayant plus pour concurrent, le mé
qu'ils se croyoient en seroit plus
ment apperçu; les autres, parce q
ne douterent point qu'ils n'en eus
acquis la liberté de tout bouleve
dans la République, & de la cond
à leur gré. Il n'y a véritablement
que ceux-ci qui ayent eu raison;
pour les rivaux de votre gloire,
méprisés après votre départ, qu'ils
toient pendant que vous existiez
mi nous, ils prouvent qu'ils ne devoi
guere moins à la médiocrité de le
talents, qu'à la sublimité des vôtr
le peu de cas que l'on faisoit d'e
A l'égard des railleurs, dont, com
vous savez, notre Ville a le malh
d'abonder plus qu'aucune autre de
Grece, leur indifférence réelle p
tout ce qui s'y passe, ne vous fa
pas de leurs plaisanteries; mais quel
important que puisse être le perso
ge qu'une démarche d'éclat, sensée
non, expose à l'inconsidération de l
langue, & à l'âpreté de leurs traits

eſt rare qu'ils en parlent plus d'un jour, & même qu'il leur ſoit poſſible de faire autrement dans un lieu qui leur offre ſans ceſſe quelque nouveau ſujet à traiter. On vous avoit donc preſque oublié, lorſque l'ennui du déſœuvrement auquel vous vous étiez condamné, vous fit prendre le parti de quitter Athenes. Cette réſolution qui, ſans doute, eut des motifs raiſonnables, ne parut, cependant, au plus grand nombre, qu'un parti inſpiré par l'humeur, & vous rendit encore une fois l'entretien d'une Ville mal-faiſante. Aujourd'hui, & même depuis aſſez long-temps, vous n'êtes pas beaucoup plus préſent à l'eſprit des Athéniens que ſi vous euſſiez vécu du temps de Cécrops. Rien, à mon ſens, ne doit moins vous étonner : ſi, en effet, vous en exceptez ces fameuſes journées de Salamine & de Marathon, dont ils ſe ſouviennent juſques à faire deſirer à ceux mêmes qui s'intéreſſent le plus à leur gloire, qu'ils y euſſent été battus auſſi honteuſement qu'ils viennent de l'être à Délium, je ne vois ni rien, ni perſonne qu'ils n'ayent oublié. Me permettez-vous de vous le dire, mon cher Diodote, votre inquiétude à cet égard ſemble prouver qu'ils n'ont pas eu tant

de tort d'avoir taxé votre conduite d'un peu de légéreté. Eh! pourquoi dans le fond vous feriez-vous un crime ſi grand d'en avoir eu. Quel homme ſe trouve, dans les événements qui exigent un peu de philoſophie, auſſi philoſophe que, de loin, il ſe flattoit de l'être? Seroit-il donc ſi extraordinaire que vous n'euſſiez point trouvé dans les choſes par leſquelles vous croyiez remplacer ce que vous abandonniez, toutes les reſſources dont elles vous paroiſſoient ſuſceptibles? Que l'agriculture, par exemple, ait été moins un délaſſement qu'une fatigue pour un homme élevé dans les délices d'une Ville, dans les intrigues de la politique, dans l'exercice de l'éloquence, & dans le tumulte des armes? qu'enfin, le ſpectacle de la nature, tout grand, tout varié qu'il eſt dans ſon apparente ſimplicité, n'ait point amuſé des yeux accoutumés à regarder ce qui n'eſt pas elle, & à n'admirer que les ouvrages de l'art? Ne nous eſt-il donc point permis dans l'eſpece d'épuiſement que nous devons aux affaires, aux paſſions violentes qui déchirent notre cœur, aux plaiſirs, à l'ennui même de les goûter, de nous faire une peinture agréable de la vie

champêtre, & d'en desirer la tranquillité comme le seul bien qui puisse nous rendre heureux; mais nous est-il plus possible de ne nous pas tromper sur cela, que nous ne nous trompons sur quelque chose que ce puisse être? Eh bien! vous avez pris pour un dégoût permanent, une lassitude passagere? Dans l'ennui de votre ame, vous avez attribué au lever de l'aurore, au murmure des ruisseaux, au silence de la solitude, aux exercices rustiques, au chant des oiseaux, plus de charmes que tout cela n'en a peut-être: c'est un malheur, sans doute, que cette erreur; mais pourquoi faut-il que vous vous en fassiez un ridicule? Ce qui en seroit un, seroit d'y persister, & d'immoler le bonheur de votre vie à la crainte, & d'être accusé d'inconstance, & de vous voir, de nouveau, exposé à des discours si peu faits pour prendre sur vous. Quoi! vous seriez assez peu philosophe pour compter les hommes pour quelque chose, & pour vous sacrifier à leur opinion, lorsque vous avez tant de motifs de ne vous déterminer que par vous-même! Ils ont blâmé votre retraite: ils en feront autant de votre retour; mais que vous importe? Sûrs, comme

nous devons toujours l'être, de ne p
voir jamais rien faire qui ne nous
pose à la critique, évitons tout ce
peut véritablement nous en rendre
gnes ; mais que le caprice ou la n
chanceté d'une multitude légere,
vieuse, insensée, ne reglent point n
conduite. Quand enfin, avec des p
cipes & de l'honneur, nous som
satisfaits de nous-mêmes, croyons
les autres doivent l'être aussi ; o
alors nous songeons à leur censure,
ce soit avec tout le mépris que n
lui devons. J'ignore si jamais je me t
verai assez dégoûté des plaisirs,
assez las des affaires pour chercher c
la retraite un bonheur nouveau ; n
je puis vous répondre que si mes
ciens goûts, plus fatigués qu'étein
viennent à renaître, je reparoîtrai
la scene avec le même courage qu
l'aurai quittée ; & je suis même
trompé si ce sera l'action de ma
qui en aura exigé le plus. Vous s
vraisemblablement surpris que je v
donne des conseils dont vous vo
paroître avoir si peu de besoin, &
ce soit une lettre où vous faites, a
la vivacité la plus grande, l'éloge c
vie champêtre, qui m'ait appris à c

point vous en êtes excédé; mais si vous saviez combien l'ennui perce au travers de la pathétique description que vous m'y faites de votre félicité, vous ne seriez pas étonné de ce qu'avec le vuide de votre ame, j'y ai saisi le desir extrême que vous avez de vous retrouver dans cette même Ville, & avec ces mêmes hommes pour qui vous affichez tant d'horreur. Ne croyez point, au reste, que je sois le seul qui en aye porté ce jugement: Socrate, à qui je l'ai montrée, après l'avoir lue avec ce sourire malin que vous lui connoissez: *On ne sauroit nier*, m'a-t-il dit, *que Diodote ne jouisse dans sa solitude, de tout le bonheur qu'il s'étoit flatté d'y trouver; aussi vais-je tout-à-l'heure annoncer son retour à ses gens, & leur ordonner de sa part de préparer sa maison.* Cette raillerie, qui vous dit assez qu'il a de votre situation la même idée que moi, devroit, bien plus que tous mes conseils, vous engager à secouer une fausse honte si peu digne, & d'un esprit tel que le vôtre, & d'un disciple de Socrate. Il n'y a même pas jusques à cette maîtresse que vous adoriez à Athenes, & qui vous a immolé tous les plaisirs qu'elle y goûtoit, qui

ne cesse bientôt d'être les plus che
délices de votre cœur, ou de qui v
n'ayez l'inconstance à craindre, si v
persistez à vous croire pour la soci
un dégoût qu'il est sûr que vous n'a
plus. Les affaires de la République,
vôtres, vos amis, la dissipation
tout cela vous procuroit, mille ch
qui l'occupoient elles-mêmes, en
permettant à aucun de vous deux
n'être qu'à sa passion, vous en exa
roient la violence, & la faisoient
sister. D'ailleurs, ou vous aviez
rivaux, ou vous en craigniez. Quel
sûr que vous dussiez être d'en tri
pher, il ne se pouvoit point qu'ils
vous causassent pas quelque inquiétu
& que la crainte de vous voir enleve
que vous aimez ne vous le rendît
plus cher. Vous jouissiez aussi du p
sir de la voir admirer; & il est m
possible encore que les éloges qu
lui donnoit de toutes parts, l'emp
sement dont on voloit sur ses pas,
transports qu'elle faisoit naître, n'aj
taissent point beaucoup à votre ard
Toutes ces choses, il est vrai, sont l
étrangeres à l'amour; mais ce se
bien peu le connoître que de cr
qu'elles ne lui fussent point nécessai

Que votre amour, votre repos, votre bonheur, qui tous exigent que vous vous rendiez à votre patrie, l'emportent enfin sur les fausses idées qui vous retiennent. Songez qu'il n'y a pas jusques à votre gloire qui ne vous l'ordonne. Venez montrer encore au vil tyran sous qui nous avons la bassesse de ramper, ce front terrible sur lequel il n'a jamais pu lever les yeux sans pâlir. Venez l'épouvanter encore de cette foudroyante éloquence qui l'a tant de fois écrasé, ou craignez que la postérité, justement indignée de l'aveuglement & de la lâcheté de vos contemporains, ne les reproche à votre mémoire, & avec d'autant plus de justice, que par la supériorité de vos lumieres, & par la grandeur de votre courage, vous lui paroîtrez plus avoir été fait pour les en préserver, ou pour les en faire rougir.



LETTRE CXX.

DERCYLE A ALCIBIADE.

S'IL n'y a pas de femme qui, comme vous savez, craigne moins les scenes que je ne les crains, il n'y en a pas, en revanche, à qui elles déplaisent davantage. Adymante, parce que je viens de le quitter, m'en fait d'affreuses par-tout où il me rencontre. Je voudrois bien, mon cher Alcibiade, que vous lui fissiez sentir que, par tous ces éclats, il ne donne de ridicule qu'à lui, & qu'il s'en donne beaucoup. Je me suis, je l'avoue, bien trompée à son caractere ! mais le moyen qu'en le voyant vivre avec vous dans la plus grande intimité, je pusse croire qu'entre votre façon de penser & la sienne, il y eût une si prodigieuse différence? Mais c'est que c'étoit de si sottes délicatesses ! une jalousie si misérable! de si petites, & en même-temps de si romanesques idées ! non ! c'est que jamais vous n'imagineriez jusques où il porte la pédanterie. Des déplaisances

ſur le paſſé! des inquiétudes ſur l'avenir! & ſur quoi que ce puiſſe être, une tracaſſerie de ſentiment, d'une importunité, d'un faſtidieux! — Aſſurément, toutes ces ſottiſes-là me vont bien! Oh! je ne veux point d'amour, moi! c'eſt une tyrannie! Figurez-vous qu'il exigeoit que je le gardaſſe à perpétuité; pas moins que cela! Je lui avois, même, à ce qu'il diſoit, juré de l'aimer toujours: la belle raiſon pour que je ne changeaſſe pas! Il eſt cependant poſſible que je lui aye fait la promeſſe qu'il réclame; & je crois, entre nous, que je la lui ai faite: car il y a des temps où l'on ſait ſi peu ce qu'on dit! Eh puis, qu'eſt-ce que cela conclut pour un homme qui a de l'uſage? Dans la crainte, d'ailleurs, (crainte que, par parentheſe, il m'inſpira dès l'inſtant que je le connus,) dans la crainte, dis-je, qu'il ne me fût échappé quelque propos qui m'eût commiſe, & qu'il ne voulût s'en faire des armes contre moi, je me hâtois tant de le ramener à nos conventions, que j'ai peine encore à concevoir qu'il ait pu ſe flatter une minute que je vouluſſe m'en écarter. Comme, ſans toutes les minucies qu'il a dans l'eſprit, il ſeroit aimable, & que ſi, par elles,

il avoit affoibli la sorte de goût
j'avois pour lui, il ne l'avoit pas ète
il n'y a rien que, pendant quinze j
entiers, je n'aye fait pour qu'il re
dât notre liaison du même œil que 1
Enfin, quand j'ai vu qu'il lui fall
non-seulement de l'amour, mais to
pastoral qu'y causent toujours les pe
ames, je lui ai écrit que je lui
mettois d'aimer dans Athenes, & m
par-tout ailleurs, exceptez moi, q
jugeroit à propos. Devenu, comm
vous l'ai dit, amoureux à faire horr
vous jugez aisément combien la légé
de mon ton l'a choqué. Il m'a do
quoique le plus tendrement du mo
répondu des injures : mais plus
tournure m'a prouvé de passion,
j'en ai été affermie dans la résolu
que j'avois prise de le quitter. Sur c
il a juré de me poursuivre jusque
tombeau : & à sa façon de se cond
avec moi, il y a toute apparence q
si vous n'y mettez pas ordre, il
tiendra parole. Mais il faut donc q
ne vous ait pas encore parlé, que v
lui laissez faire tant d'extravaganc
La plus grande de toutes les folies
lui sont échappées depuis que je
suis reprise, est, selon moi, ce q

vient de me propoſer : c'eſt, le croiriez-vous, de me pardonner tout, ſi je veux bien *lui rendre mon cœur*. Que cela eſt touchant ! je n'en ai, pourtant, rien voulu faire. Quand il m'auroit moins ennuyée de ſa tendreſſe, je ſais trop par moi-même combien les complaiſances que l'on s'impoſe quand le goût ne les commande plus, ſont odieuſes, pour que je conſente jamais à reprendre un homme ſur qui mon imagination ſe ſera uſée : d'ailleurs, je crois que j'ai quelque choſe dans la tête.

A propos de cela, comme après ce qui m'arrive, ce ſeroit à moi une imprudence impardonnable que de me rembarquer ſans bien connoître mes gens, je vous prie de me dire ce que je puis attendre de Charès que je vois me tourner depuis avant-hier. Il m'a paru avoir l'amour triſte ; & Thrazyclée m'a dit qu'il avoit *des mœurs* à faire trembler : vous comprenez bien ce que je veux dire. Il me ſeroit cruel de ne retrouver en lui qu'un autre Adymante : & c'eſt pour que cela n'arrive point que je vous conſulte. — A tout haſard, s'il ſe trouve qu'il ne me convienne pas, je ſais bien quel parti prendre. Adieu, n'oubliez pas de remettre la tête à votre

ami. Bons Dieux! que les amants q
tés font bêtes! — Le traître ne fa
t-il donc jamais cela par lui-même!

P. S. Si la divinité actuelle de v
cœur y étoit un peu baissée, ou
vous n'eussiez rien du tout à faire, v
me feriez plaisir de ne pas refuser
souper de confiance que je vous pro
pour ce soir. Je viens de me rappe
que, depuis Agathon jusques au ri
Adymante inclusivement, nous ne n
sommes vus qu'en visite. Ce n'est
comme cela que vous êtes le mie
& je n'y vaux guere davantage.
crainte de ne trouver en moi qu'
amante desolée, ne doit pas, ce me
ble, vous empêcher d'accepter ma p
position; mais pour que vous l'a
moins encore, je suis bien-aise de v
dire qu'avec tout le désœuvrement
pourroit avoir une femme quittée, v
me trouverez toute la gaiété que
avoir une infidelle. *Je ne sais si
l'honneur de me faire bien entendre.*



LETTRE CXXI.

ALCIBIADE A DERCYLE.

QU'ADYMANTE se soit cru amoureux de vous, rien ne m'étonne moins; mais que vous l'ayez cru vous-même, rien ne me surprend davantage. Jouir tranquillement de l'illusion qu'il se faisoit, parce qu'enfin il étoit impossible qu'elle vous fût onéreuse à tous égards, & attendre de même qu'il en revînt, eût été, ce me semble, un parti plus raisonnable que le soin que vous preniez sans cesse de le rappeller aux conditions de votre engagement. Ne sentiez-vous pas, en effet, combien, par-là, vous intéressiez son amour-propre à vous les faire perdre de vue; & pouviez-vous vous flatter que ce fût, non sans prendre de l'amour, mais sans croire que vous lui en inspiriez, qu'il se le proposât? Moins aussi il vous est permis de vous dissimuler combien, quand vous vous livrez à toute votre ardeur, on a de peine, soit à croire que vous n'aimiez pas, soit à se rappeller que ce

que vous voulez n'eſt point d'être
mée, plus vous auriez dû ne pas f
à Adymante un ſi grand crime, & d'
mépriſe dont vous n'avez vu perſo
ſe garantir auprès de vous, & d'
prétention qui en étoit une ſuite né
ſaire. Cette indulgence eût même
en vous d'autant moins déplacée, q
toute invariable que vous êtes ſur
principes, vous avez vous-même p
de peur de vous être, dans quelque
tant de délire, aſſez oubliée pour
jurer une tendreſſe éternelle. Ces
mes ſerments, il eſt vrai, n'ont en
reil cas été pour chacun de nous d
qu'une ſimple formule, de ces ch
de circonſtance dont, paſſé le mom
auquel elles ſemblent conſacrées, or
ſe ſouvient ſeulement pas : mais croy
vous de bonne foi qu'il y ait beauc
de gens qui duſſent ſe vanter d'aut
de philoſophie que nous en avons t
deux ? Vous avez, vous en particul
le bonheur d'être née ce que j'ai
beaucoup d'autres femmes ne deve
qu'avec bien de la peine. Cet avant
auroit dû être pour vous un motif
plus de ne vous pas étonner qu'A
mante qui, juſques à vous, n'av
guere vécu qu'avec celles en qui, n

gré tous leurs efforts, on retrouve toujours des traces de leurs anciens préjugés, & qui lui-même, n'eſt pas auſſi dégagé des ſiens qu'il s'en flatte, ou n'ait point ſaiſi la ſublimité de votre caractere, ou n'ait pas d'abord pu s'y plier. Il y a, au reſte, dans cette affaire, des choſes auxquelles on ne comprend rien: telle eſt, par exemple, la ſtupidité qu'il a eue de vous croire enchaînée par vos ſerments, & de vouloir à toute force que vous y tinſſiez, après avoir tant de fois éprouvé que tout ce qu'on gagne à s'obſtiner à regarder comme devant être inviolables, ces paroles d'aimer toujours qui échappent machinalement à une femme, eſt ce qui arrive aujourd'hui avec vous. C'eſt même ſi fréquemment qu'il éprouve cette deſtinée, que, ſi je pouvois imaginer qu'il y eût à être quitté une ſorte de plaiſir, je ne manquerois pas de lui en ſuppoſer le goût. Quelle que ſoit à cet égard ſa façon de penſer, & malgré les petits torts que je ne ſaurois m'empêcher de vous trouver avec lui, je vais ſérieuſement travailler à vous délivrer de ſes vexations. S'il en eſt temps encore, je vous dirai ce ſoir ce que je penſe de Chârès. Je dis, *s'il en eſt temps encore*, parce que jamais

vous ne m'avez fait l'honneur de
consulter sur quelqu'un, que vous
vous sussiez préalablement mise en
d'en savoir beaucoup plus que je n
rois pu vous en apprendre. Elles
tendent toutes que, non-seulemen
a le sentiment d'une tristesse à f
pleurer, mais qu'il en met toujours
qu'on pourroit avec justice le soupç
ner de croire qu'en amour il n'y a
qu'il ne remplace; & il ne paroît
qu'elles pensent sur cela comme lui.
elles disent vrai, je doute fort qu'il v
convienne : au surplus, comme v
savez, *essai n'est pas engagement.* J
avois, moi, un pour ce soir, & q
même, quoiqu'il y eût encore de l
décision, ne pouvoit tourner qu'à bi
mais je suis trop sûr de retrouver ce
je vous sacrifie, & le suis trop peu
cela vaille ce que vous m'offrez, p
que je ne vous donne pas toute pr
rence. Il n'y a jamais de mal, d'aille
à débuter par un tort avec une fem
cela met toujours plus de chaleur d
un premier rendez-vous; & sans c
ressource, bien souvent on ne sau
qu'y dire. Quelque empressé que je
à vous revoir autrement qu'en visi
ne comptez cependant sur moi qu

peu tard. Il m'eſt, je ne ſais comment, revenu quelque idée ſur Hégéſide; elle me paroît diſpoſée à oublier ma premiere inconſtance; & vous ſavez trop combien un tête-à-tête avec vous, dans le temps même que je lui jure que je l'adore, & que, de plus, elle ne veut pas encore m'en croire, me nuiroit dans ſon eſprit, pour que vous puiſſiez déſapprouver le ſoin que je prends de couvrir ma marche.

LETTRE CXXII.

Le même a Diodote.

NICIAS, las de ſe contraindre, vient enfin de ſe déclarer contre moi de la façon la plus marquée. Tout néceſſaire qu'il eût été à mes vues, qu'il n'eût pas été mon ennemi, j'aime encore mieux la guerre ouverte qu'il me fait aujourd'hui, que la guerre qu'il a dû me faire tant qu'il a diſſimulé ſes ſentiments. Ce n'eſt pas que je ne fuſſe auſſi bien que lui, mettre en œuvre tous ces petits moyens de nuire que la haine employe lorſqu'elle croit devoir ſe tenir

cachée; mais c'eſt un art que je mép
encore plus que je ne le poſſede; &
eſt vrai que je n'aye point toujours
daigné de me ſervir de la ruſe, il ne
pas moins que jamais je ne l'ai miſ
uſage, ſans m'en ſentir encore plus a
que je n'en étois gêné. En effet, la
ſeſſe & la patience qu'exige cette ſ
de politique, ne conviennent pas pl
la fierté de mon ame qu'à ſon impé
ſité. Si Nicias avoit eu dans la ſie
la même vigueur, il y a long-temps
nous ſaurions tous deux à quoi n
en tenir ſur la façon dont nous pen
l'un de l'autre. Le parti qu'il pren
m'étonne pas, toutefois, autant qu'
croit peut-être, & m'embarraſſe be
coup moins qu'il ne s'en flatte
doute. Ses peurs, ſes tergiverſati
ſes diſcours me l'avoient annoncé
puis long-temps. Loin donc de me lai
éblouir par des proteſtations dont t
dans ſa conduite, me déceloit la fauſſ
j'ai ſu prendre contre ſa haine de ſi
tes meſures, que je ne ferai ſûrement
de nous deux celui à qui notre déſur
nuira le plus. Je lui connoiſſois d
foibleſſe; mais je lui croyois de la fi
chiſe; & je doute qu'il ne perde p
m'avoir détrompé, plus qu'il ne c

mence à le craindre, fut-il même encore plus convaincu qu'il ne paroît l'être, qu'il s'est beaucoup trop avancé : mais il est temps de vous raconter ce qui vient de se passer entre nous dans le Conseil.

Il y étoit question d'examiner les plaintes de quelques-uns de nos alliés, & de décider du plus ou du moins de fondement qu'elles peuvent avoir. Nicias, avant même que cette discussion fût entamée, se déclara pour eux, & parla en leur faveur avec toute la force dont il est capable. Après nous avoir, selon son usage, dit & redit long-temps les mêmes choses, il tomba tout d'un coup, & sans que cela entrât dans son sujet, sur les vertus de nos aïeux ; & laissant-là les alliés, ne s'attacha plus qu'à montrer à quel point nous en avons dégénéré. Rien jusques-là ne m'important moins, tout ennuyé que j'étois de sa harangue, ce fut avec une patience inimaginable que je la supportai. Mais il n'exaltoit tant nos ancêtres que pour nous en avilir davantage : après s'être donc étendu sur leurs vertus, il tomba sur nos vices. L'excès de notre luxe & de nos dissolutions, comme vous le croyez aisément, ne fut pas oublié ; &

vous croirez plus facilement enco
qu'avec l'intention qui le faiſoit par
le prétendu ſcandale de ma vie fu
qui lui fournit les traits les plus marq
de nos déſordres, actuels. Il termi
enfin, ſa prolixe invective par
très-pathétique exhortation au peu
& au Conſeil, de bannir d'Athenes
mêmes vicieux qui, diſoit-il, la
honoroient aux yeux de toute la G
ce. Ses regards furent, tant qu'il
la, conſtamment fixés, tant ſur
amis que ſur moi. Je n'avois pas
ſoin de cette attention de ſa part p
deviner à qui s'adreſſoient ſes cou
& quand j'en aurois pu douter,
yeux de tout le Conſeil qui ſuivo
la direction que leur indiquoient
yeux de l'Orateur, m'auroient ſuffiſ
ment inſtruit de ſes vues & de l
ſuccès. Thrazylle, de qui vous c
noiſſez la fougue, ne ſe jugeant
moins inſulté que moi-même dans
diſcours de Nicias, voulut repliqu
mais je ſus contenir ſa colere; &
chant la mienne ſous l'air de la p
profonde indifférence, je comme
froidement par prouver que les plai
des alliés étoient auſſi injuſtes que l
protecteur les avoit trouvées fond

De-là, retombant ſur lui, je lui donnai, ſans le nommer, de ſi ſanglants ridicules, que j'ai tout ſujet de croire que, de ce moment, il ſe repentit de m'avoir ſi indiſcrétement attaqué. Nous ſortîmes donc du Conſeil, lui, très-mortifié de ma harangue, moi, très-piqué de la ſienne; & tous deux avec toute la haine que peuvent ſentir reſpectivement deux hommes qui viennent de ſe ménager peu. Je ne fus point par conſéquent peu ſurpris le lendemain, de l'eſpece d'excuſe que Stéſicrate vint me faire de ſa part. *Nicias*, me dit-il, *m'a chargé de vous dire qu'il ne conçoit pas comment vous avez pu prendre pour vous ce qu'il dit hier, & lui répondre avec tant d'amertume. Et moi*, lui répondis-je, *je vous prie auſſi de dire à Nicias, que je ne conçois pas davantage qu'il ait pu s'attribuer tout ce qui, dans ma réponſe, ne regardoit pas l'affaire des alliés*. Voilà quel eſt l'état des choſes; il ne m'eſt pas bien difficile de voir que Nicias, qui n'a jamais de courage que momentanément, craint les ſuites que peut avoir ſa harangue; & Stéſicrate ne m'a pas caché qu'il deſireroit vivement que je l'oubliaſſe. Je n'héſiterois point, non plus, à paroître ne m'en pas ſouvenir,

ſi cette diſſimulation pouvoit m'
utile ; mais comme tout le fruit
j'en tirerois, ne vaudroit pas la p
que j'aurois à contraindre mon reſſe
ment, je crois devoir le laiſſer écla
Je n'avois, dans le fond, deſiré l'an
de Nicias, que par des raiſons qu
ſubſiſtent plus. Ma conſidération à
ſent égale tout au moins la ſienne.
à cauſe de ſa lenteur, on lui croit
de prudence qu'à moi, l'on eſt conv
cu que j'ai plus de courage & d'
vité que lui ; & du côté de l'éloquen
il ne m'offre pas un plus redoutable r
que du côté des armes. La pareſſe,
que le beſoin, m'avoit fait deſirer
nous uniſſions nos intérêts. Je me vo
beaucoup d'ennemis ; & je ne
pourquoi un de plus à combattre
à dédaigner, me parut une ſi gra
affaire. Je me ſuis cent fois répenti
ce découragement. Nicias ne m'a jan
ſervi que de ſon nom : ce bouclier
m'eſt plus néceſſaire, je l'abando
ſans regret. D'ailleurs, il eſt impoſſ
après ce qui s'eſt paſſé entre nous,
nous revenions ſincérement l'un à l'
tre : il y a des outrages que les homm
ne ſe pardonnent point ; & quand i
pourroit que nous fuſſions tous de

capables d'oublier que nous nous sommes haïs, comment chacun de nous pourroit-il se le persuader? Notre défiance mutuelle, quelque injuste même qu'elle pût être, ne produiroit-elle pas entre nous, les mêmes effets que si elle étoit fondée? Toutes réflexions faites, & ne trouvant pas plus de sûreté que d'honneur, à masquer mes sentiments sous l'apparence de l'amitié, j'ai pris le parti de la rupture ouverte. Nicias, cependant, se plaint de l'injustice que je lui fais de le croire mon ennemi : pour moi qui suis persuadé que, dans le premier mouvement, on ne peut trop se taire, par la raison qu'il est rare qu'on ne se repente point d'avoir parlé, je n'oppose à toutes ses clameurs que le plus profond silence. C'est par le même motif que je n'ai point répondu à la lettre qu'il m'a écrite, & que je vous envoye, quoique la sorte de commotion qu'elle a excitée contre moi, semblât exiger une replique : mais je sais trop avec quelle promptitude passent les mouvements du peuple, pour que j'y sacrifie rien de ce que mes intérêts me semblent me prescrire; & je les trouve diamétralement opposés à la sorte de paix que Nicias me propose

dans sa lettre, & qu'il m'a fait aussi frir par Stésicrate. Voilà ce qu'il paru inutile de dire, tant à cause d modération que Nicias y affecte, parce que je ne veux point de confid de mes sentiments ou de mes proj Vous savez, au reste, à quel poin compte sur vos lumieres & votre a tié. Je vous ai fidélement exposé l' des affaires; vous savez quelles mes vues, vous n'ignorez pas dav tage quelle autorité ont sur moi conseils. Socrate voudroit que je pondisse aux avances de Nicias; n uniquement conduit par la crainte voir régner la discorde entre les Gra de la République, Socrate n'envis les choses que par l'influence qu'e peuvent avoir sur la République mê & les voit par conséquent moins politique qu'en citoyen; & ce ne roit être ici ma façon de les considé Si, d'ailleurs, je compte beaucoup la droiture de son cœur, je ne me fie pas moins de la subtilité de son prit. Il m'a déja réduit au silence su point dont il est question; mais c quelquefois sans me convaincre, q me confond. Je vous conjure do mon cher Diodote, de peser tout a

vo

votre prudence accoutumée, & d'être persuadé que je ne me conduirai que par vos conseils, suffiez-vous même de l'avis de Socrate, qui n'est pourtant pas, comme vous voyez, l'avis auquel je me conformerois le plus volontiers.

LETTRE CXXIII.

NICIAS A ALCIBIADE.

MON dessein n'est pas d'examiner ici auquel de vous ou de moi l'on doit imputer les premiers torts. Quelque équité que je misse ou crusse mettre dans cette discussion, il feroit difficile qu'elle fût exempte de partialité. Je suis homme, offensé, aigri, & je n'ai pas de ma vertu une assez haute idée pour me flatter d'y être aussi juste que je voudrois, & croirois l'être. C'est donc, tant aux événements qu'aux gens désintéressés, que je laisse à me justifier sur le fond de notre querelle. Je conviens, en attendant, que toutes les apparences y sont contre moi. Mon amitié vous étoit si nécessaire, & j'avois si peu à attendre de la vôtre, que je sens qu'il

ne fauroit paroître probable, fur-
à ceux qui favent jufques où va v
ambition, qu'avec tant de raifon de
ménager, ce foit vous qui m'ayez
cé à la rupture. J'avoue encore
ceux qui ignorant par combien d
trages fecrets vous aviez laffé ma
tience, m'ont vu vous attaquer
le Confeil avec fi peu de ménagem
& ce fembloit, avec fi peu de rai
de le faire, doivent également me
damner, d'autant plus même qu
priere que, dès le lendemain, je
envoyai faire par Stéficrate, d'oul
ce qui s'étoit paffé, femble plus an
cer qu'en fecret je me condamnois
même. Mais j'aurois encore été
fûr que cette démarche me com
toit, & que vous, en particulier, n
donneriez pour caufe que la peur,
je ne l'en aurois pas moins faite.
réputation fuffifoit pour que le hont
motif auquel vous l'avez attribué
fût pas adopté du public : de quel
façon enfin que ce pût être, je rifq
trop peu en l'accordant au bien d
paix, pour que des confidérations fi
voles à mes yeux puffent me ret
fur ce qu'en qualité de citoyen je cro
devoir à ma patrie. C'eft en partan

même principe, que je n'ai pas été plus bleſſé de l'injuſtice que ſur ce point vous affectiez de me faire, que je n'ai été découragé de la façon dédaigneuſe & inſultante dont vous avez reçu ma propoſition; & je crois que je ne puis mieux prouver l'un & l'autre, qu'en vous exhortant encore à immoler, ainſi que moi, votre reſſentiment aux intérêts de la République. Ce n'eſt point que, comme vous, je croie que vous lui ſoyez aſſez cher pour qu'elle ſe trouve léſée lorſque vous croyez l'être; mais ſi par rapport à moi, je ne crains à quelque égard que ce ſoit, les ſuites d'une inimitié déclarée entre nous, j'avoue que, par rapport à cette même République, je ne puis les enviſager avec la même indifférence. Tous deux par notre naiſſance & nos richeſſes, vous par la juſte eſpérance que lui donnent vos talents, & moi par le ſuccès que ſes armes ont toujours eu entre mes mains, nous y tenons un rang ſi diſtingué, qu'il ſeroit impoſſible, ſi nous en venions au point de ne plus garder de ménagements l'un avec l'autre, que nos diſſentions ne l'ébranlaſſent point. Tant de calamités l'accablent déja, que je voudrois, s'il ſe pouvoit, lui ſauver les

malheurs qu'elle auroit à craindre
nos divisions. Le moindre des maux
pourroient en résulter pour elle, se
votre exil ou le mien; & si j'ai la
nité de croire que je ne lui suis
inutile, je ne suis point assez peu éc
ré, ou assez injuste pour dire ou p
penser qu'elle ne perdît rien en v
perdant. Tâchons donc de lui conser
deux citoyens qu'il lui seroit si d
cile de remplacer. Ne la mettons p
par la guerre qu'infailliblement n
allumerions dans son sein, dans la
cessité cruelle de se priver de l'un
de l'autre. La fierté & l'impétuo
de votre caractere, ou ne vous
point jusques ici permis ces réflexio
ou ne vous en ont pas laissé profit
& ce que j'ai cru devoir à ma di
té, ne m'a pas permis, à mon to
d'écouter plutôt que je ne fais, ce
le bien public exigeoit de moi. J'a
enfin surmonter les mouvements
ma vanité, & voir à quel point
m'écartoit de la véritable gloire, en
faisant trouver de la bassesse dans
démarche que je devois à ma pat
Vous pouvez sur vous ce que j'ai
sur moi. N'examinez pas plus que n
même lequel de nous deux a eu les p

miers torts, ou en a eu le plus. Pourriez-vous bien vous flatter d'être juste où, malgré toute ma modération, j'ai craint de ne pas l'être assez? Ce que j'exige de vous n'est pas que nous soyons amis, ou que nous feignions de l'être : le dernier nous feroit trop peu d'honneur, & je crois l'autre impossible; mais en conservant nos sentiments, ne cherchons pas respectivement à nous nuire, puisque l'intérêt de la patrie, cet intérêt que je ne crois pas moins sacré pour vous qu'il ne l'est pour moi-même, ne nous le permet pas.

Stésicrate que j'ai encore prié de vous voir, vous instruira plus amplement de mes dispositions. Fassent les Dieux qu'en l'écoutant vous vous disiez qu'il est rare, & que les autres ayent avec nous tous les torts que notre passion leur prête, & que nous en ayons avec eux aussi peu que souvent notre amour-propre nous le persuade.



LETTRE CXXIV.

NÉMÉE AU MÊME

O LA délicieuse infidélité que vous fis hier, mon cher Alcibiade que je vais avoir de plaisir à vous raconter ! J'étois seule chez moi. Qu que le temps fût d'une beauté ad rable, & que je me fusse levée d l'intention d'en profiter, je ne quelle sombre, mais douce mélar lie vint me donner du goût pour solitude, & me faire changer d tention. Oh, sûrement, Vénus v loit me payer du superbe sacrifice je lui avois fait la veille. J'étois sei Thrazylle entra; puisqu'il me p aussi beau que vous, il falloit qu'i fût plus que l'amour même. Il sor de chez Axiochus, où il venoit de f un de ces dîners brillants qui lais dans l'esprit tant de gaieté & de Je ne sais par quelle heureuse fatal nous qui nous connoissons depui long-temps, eûmes aux yeux l'un l'autre ces graces qu'on ne se tro

jamais, à ce qu'on dit, qu'à la premiere vue. J'étois charmante: une nuit paſſée dans le repos le plus profond, avoit répandu ſur tous mes charmes une fraîcheur que je conviens qu'ils n'ont pas toujours. Aſſez peu vêtue, & cependant on ne peut pas mieux miſe, j'étois voluptueuſement couchée ſur un lit que j'avois fait joncher de fleurs: car j'ignorois ſi vous ne viendriez pas; & l'eſpérance que je pourrois vous voir, & le deſir que j'avois qu'elle ſe réaliſât, avoit jetté dans mon ame une ſorte de molleſſe, qui, pour devenir quelque choſe de plus vif, n'attendoit que la préſence d'un objet fait pour l'augmenter. Je ne penſois pas; mais il me ſemble que je ſentois beaucoup. Je regardai Thrazylle aſſez longtemps avec une douce langueur: lui, de ſon côté, ſembloit ne me voir qu'avec la plus vive émotion & une ſorte de ſurpriſe, qui, en me flattant de la façon la plus ſenſible, mirent dans mon ame, & par conſéquent dans mes yeux, je ne ſais quelle impreſſion de volupté que le traître, bien digne d'être votre éleve, ſaiſit avec une habileté ſinguliere. Ses regards qui, de moment en moment, devenoient plus ardents

& plus tendres, porterent enfin d
tous mes ſens un feu auquel je c
que je n'aurois jamais pu réſiſter,
ſé-je eu même autant d'envie de n
défendre, que je m'en ſentois peu.
voulus lui parler, & ne pus que
ſourire, mais ſûrement comme la Dé
que je ſers ſourioit à Adonis quand
l'appelloit dans ſes bras. Thrazylle, a
troublé que moi, ne put lui-même
dire tout ce que je lui inſpirois; n
combien l'enchantement qui étoit p
dans ſes yeux ne m'en inſtruiſoi
pas, & quels ſont les termes qui
ſent pu me le dire auſſi-bien! Son
deur enfin rendit la mienne ſi vi
qu'emportée loin de moi-même,
le ſavoir, je lui tendis les bras. A
quelle violence il s'y précipita,
cher Alcibiade! & par combien
tranſports ne répondit-il pas aux mie
& ne s'en montra-t-il pas digne! N
vous ne connoiſſez pas le charme
ces plaiſirs que l'imagination n'a
point prévus! La vôtre, uſée par
projets, ne peut jamais vous pern
tre cette ardeur qui hier nous eml
ſoit. Quand les femmes que vous v
ſoumettez, feroient mille fois plus
mables, les attaquant toujours ſans

ſir, ou ne les deſirant que par air, à peine leurs charmes ébranlent-ils vos ſens. Vous n'allez à un rendez-vous que ſur des plaiſirs qui vous y attendent, & les ayant déja diminués par l'idée que vous vous en êtes faite; ou s'il vous arrive d'en trouver d'auſſi inopinés que le furent les nôtres, en ſe rendant avec tant de promptitude, c'eſt par une ſi fauſſe tendreſſe qu'on cherche à en couvrir la honte! ou l'on vous montre tant de choſes que l'on ne ſent pas, ou l'on cherche tant à vous cacher ce que l'on ſent! l'art, de quelque façon que ce ſoit, y dérobe tant à la nature, qu'il ne vous eſt pas poſſible de vous peindre l'égarement de Thrazylle & le mien. Notre premiere fougue enfin ſe diſſipa; mais nous n'y perdîmes rien. A l'impétuoſité dont nous nous étions jettés dans les bras l'un de l'autre, & qui n'avoit été pour chacun de nous deux qu'une frénéſie, ſuccéderent cette délicate volupté, & ces ingénieuſes & piquantes recherches qui ſavent ſi bien renouveller les deſirs: ſource de tranſports pour l'amant, d'éloges pour la maîtreſſe, & de plaiſirs pour tous deux. O combien je vous ai été in-

fidelle ! Mais comprenez-vous qu'a si peu de disposition à le devenir, puisse se rendre si coupable ! Car en si je ne vous attendois point, je v espérois ; & dans la rêverie où Tl zylle me surprit, il me semble qu ne desirois que vous. Pourquoi auss vîntes-vous pas ? Le reste du jou passa dans des délices que je n'en prendrai point de vous peindre que peut-être vous ne comprend pas. Vous ne savez que trop b perfide ! inspirer de l'amour ; ma ne peut jamais vous rendre heur qu'à demi, puisqu'au bonheur de le tager, vous préférez toujours la gl de le faire naître.

LETTRE CXXV.

ALCIBIADE A NÉMÉ

C'EST bien sincérement que je v félicite de vos plaisirs. Je suis que jamais de votre avis sur le mé de *l'inopiné ;* & jamais je n'eus de m leures raisons pour en être. Quoi

j'eusse arrangé ma journée, comme la vôtre s'est arrangée d'elle-même, je n'ai pas à beaucoup près eu le même sujet d'en être content. Un assez joli visage, trop de prétentions pour si peu de chose, des sentiments, du romanesque, voilà tout ce que j'ai trouvé. Il y avoit pourtant quinze grands jours que cela se faisoit courir. Eh puis, calculez sur la longueur de sa résistance, ce que peut valoir une femme! Aussi, tout en lui jurant comme il le falloit, de l'aimer le reste de ma vie, me permettois-je bien tout bas de ne la revoir jamais ; il est inutile que je vous dise auquel de ces deux serments je serai le plus fidele. Je suis bien-aise, par rapport à vous, de ce qu'en sortant d'un des plus insipides tête-à-tête que jamais j'ai dus *au tendre amour*, le hasard ne m'a point fait tourner mes pas de votre côté. Je ne vous aurois pas interrompus pour bien long-temps; mais quelque courte qu'eût été ma visite, je conçois & de reste, que Thrazylle & vous l'auriez trouvée encore bien longue. Ce qui vous en a sauvés, c'est la parole que j'ai donnée à Dercyle de souper avec elle chaque fois qu'il lui plaira de changer d'amants. Je ne sais si elle le

fait exprès ; mais en voilà trois e
moins de trois semaines. Je commen
ce à craindre sérieusement que si, con
me nous disons, *elle n'enraye pas*, ell
ne me laisse disposer d'aucune des so
rées de ma vie. Adieu, charmante
quoique infidelle Némée. Dans que
que temps d'ici, (car je sais trop quel
sont les égards que l'on doit à un nou
vel engagement, pour ne point, d
moi-même, suspendre mes droits,) j
vous prierai de vouloir bien ne pas don
ner au seul Thrazylle toutes les soi
rées de la vôtre.

LETTRE CXXVI.

HÉGÉSIDE A ALCIBIADE.

Il est, je crois, temps, ou jamais de vous mettre dans ma confidence.

La douleur que me causa votre chan-
gement eut pour moi quelque chose de
si terrible, que, n'osant me flatter de
pouvoir un jour me venger sur vous
je me promis du moins, de ne m'expo-
ser jamais à en sentir une pareille. Les
seuls moyens de m'en préserver étoient

ou de mettre déſormais dans mes engagements toute la légéreté poſſible, ou de renoncer pour jamais à l'amour. Malheureuſement je me ſentois pour le premier de ces deux partis une répugnance qu'avec l'idée que vous avez des femmes, & ce que je viens de vous faire éprouver, vous ne me croirez ſûrement pas : l'autre ne pouvoit être que très-pénible pour une ame naturellement tendre, & que *le calcul & l'analyſe* n'ont pas, à beaucoup près, auſſi deſſéchée que vous vous plaiſez à le dire. Il falloit, même, qu'il me le fût encore plus que le premier, puiſque, toutes réflexions faites, ce fut à la légéreté que je me dévouai. Quoique je ne cruſſe donc pas à tous les hommes, ces principes de corruption, & de...., (vous ne ſerez pas fâché, je penſe, que ma politeſſe épargne le reſte,) dont vous vous faites une ſi grande gloire, je n'en réſolus pas moins de me conduire avec ceux qui pourroient prétendre à me plaire, & qui y parviendroient, comme ſi j'euſſe eu la plus entiere certitude de ne retrouver qu'un Alcibiade dans chacun d'eux. Si, par haſard, vous vouliez douter de la conſtance dont j'ai ſuivi le plan que vous

m'aviez forcée de me faire, je dc
que les cris de tous ceux qui vous
succédé auprès de moi, vous le |
missent. Dans la crainte même q
soit de leur côté, soit du mien, l'am
ne me fît perdre de vue ma sûreté,
ne m'endormît sur mon ressentime
loin d'attendre, pour quitter, qu
goût que je paroissois inspirer eût |
du de sa force, ça toujours été, r
seulement lorsque je devois lui en
poser le plus, mais quelquefois av
que ma propre illusion se fût dissi|
que je me suis déterminée à l'inc
tance.

Avec aussi peu de raisons de m'eng
que j'en ai trouvé le plus souvent, j'e
mieux fait, sans doute, de ne me pa
vrer. Jamais le dépit n'a donné à une
me que des conseils avilissants, & j
l'ai éprouvé que trop. Mais, quelque
de besoin que j'en eusse quand vous m
tes quitté, quelques reproches même
je m'en fisse, pouvois-je ne vous pas
placer sans courir le risque de vous
croire que l'inaction où je me seroi
nue, n'auroit eu d'autre cause qu
perpétuité du regret de vous avoir
du, & l'impossibilité d'en aimer ur
tre après vous? Que ce fût ou non

vrage du dépit, c'étoit toujours vous prouver qu'on pouvoit ne se pas moins consoler de vous, que de tout autre. Cette malheureuse idée me perdit; & je ne puis aujourd'hui considérer, sans frémir, combien je lui ai dû d'erreurs dont, si j'eusse pu ne me la pas faire, je n'aurois pas à rougir. Le premier instant où je me sois pardonné d'avoir affiché une façon de penser, qui, dans le fond, est si peu la mienne, a été l'instant où, vous étant chargé peut-être en secret du soin de venger les victimes de mon inconstance, vous m'avez, de nouveau, jugée digne de vos attentions. Il me seroit impossible de vous exprimer le plaisir avec lequel je vous ai vu, & le projet de me faire une seconde fois porter vos chaînes, & avec de si puissants motifs de vous défier de moi, ne prendre le desir que moi-même je marquois de vous rengager, que pour l'effet d'un sentiment, dont, tout malheureux que vous l'aviez rendu, je n'avois pas pu triompher. Si je ne me flattois point de vous voir tomber dans les pieges qu'autant que je l'avois pu, sans trop vous déceler mes vues, je n'avois pas un moment cessé de vous tendre, ce n'en étoit pas moins le vœu

le plus cher & le plus continu de r
cœur. J'ofois, pourtant, me dire q
quefois qu'il ne fe pouvoit pas qu
paruffe manquer de mœurs à un fi h
point, & m'être fait à cet égard un
brillante réputation, fans que je v
paruffe plus que jamais mériter v
hommage ; mais quelque bien fon
qu'elle fût, ce n'étoit pourtant qu'
efpérance. Si, lorfque je fus affez h
reufe pour la voir enfin fe réalifer, j'e
geai que vous me rendiffiez des f
qui conftataffent votre retour vers n
ce n'étoit pas, comme fûrement v
l'avez cru d'abord, que ces mêmes f
fuffent néceffaires, foit à ma vanité,
à mon cœur, mais pour que la venge
ce que je méditois en fût tout-à-la-
plus éclatante & moins douteufe : v
favez fi mes projets m'ont réuffi. Pl
au refte, vous devez être fûr que, pu
je l'être de vous avoir infpiré la paf
la plus violente & la plus fincere,
que (ce dont, fans doute, vous ne v
flattez pas,) duffé-je moi-même v
adorer, je ne vous reprendrai jam
moins vous devez imaginer que les
naces que vous me faites puffent a
de quoi m'épouvanter. Quand on
chargé d'un ridicule auffi accablant

l'eſt pour vous le ridicule que je viens de vous donner, on a tout-à-fait mauvaiſe grace de vouloir en faire craindre aux autres. Jamais, quoique vous puiſſiez faire, vous n'infirmerez les titres dont, avec une imprudence que j'ai encore peine à concevoir, vous m'avez armée contre vous : car, de bonne foi, comment voulez-vous qu'on interprete la lettre où, avec une très-fauſſe tendreſſe, il eſt vrai, mais avec les ſupplications les plus humbles, vous me conjurez ou de vous rendre mon cœur, ou de permettre du moins que vous faſſiez paſſer notre rupture pour ce que nous appellons *un coup fourré*? Partager entre nous deux l'avantage que je remporte ſur vous, feroit, ce me ſemble, l'anéantir ; mais la propoſition que vous m'en faites, ne m'offrit-elle pas cet inconvénient, vous n'avez point en pareil cas aſſez ménagé mon amour-propre, pour que je conſente à avoir pour le vôtre la plus légere condeſcendance. Entre nous point de traité. Vous êtes quitté, vous paſſerez, s'il vous plaît, pour l'être. Tout ce que je puis donc faire pour vous eſt de vous permettre, non-ſeulement de lire cette lettre à tout le monde, mais d'en laiſſer prendre copie à tous

ceux à qui elle pourra paroître en
loir la peine.

LETTRE CXXVII.

ALCIBIADE A AXIOCHU

QUELQUE peu d'esprit que
connoissiez à Aglaophon, vous au
ce me semble, mon cher Axiochus
présumer qu'avec le besoin qu'il a
que vous me parlassiez en sa faveu
pouvoit n'être point assez stupide
vous dire quelle est la cause de m
lere contre lui. Ce qui me prouve
effet, qu'il s'est bien gardé de vous
instruire, c'est que vous n'attribue
core sa disgrace qu'à un de ces capr
qui rendent toujours les Grands si
gereux pour les petits, & que ceu
sont si fréquemment, & quelquefois
bien peu de raison, accusés de mett
la place de la gratitude qu'ils pourro
devoir à ceux-ci. Quoique, par la
d'humiliation qui me paroissoit en
jaillir sur moi, je me fusse promis de
der le silence sur ce qui m'a fait ba
Aglaophon d'auprès de ma perso

les reproches que vous me faites ſur mon injuſtice, & l'ardeur de vos ſollicitations pour lui, me forcent également à le rompre. Si, après m'avoir entendu, vous croyez encore devoir me condamner, je vous promets de lui rendre, avec mes bonnes graces, tout ce dont mon indignation l'a privé : mais c'eſt d'un peu loin qu'il faut que je prenne ce récit.

Dégoûté plus que je ne pourrois vous l'exprimer, de l'aprêt dont les femmes en général, ſurchargent, ou maſquent la nature, & voulant jouir d'un ſpectacle qui pût m'être nouveau, j'avois chargé un certain Sophronyme, depuis votre abſence, Intendant de mes plaiſirs ſecrets, &, de tous les hommes, peut-être, le plus digne de cette place, de me trouver une jeune perſonne qui réunît à tous les agréments que je deſire toujours, cette ſorte de ſimplicité que je n'avois encore rencontrée nulle part, & de qui l'âge & l'éducation puſſent me garantir l'innocence. Pour qu'elle ne dépendît abſolument que de moi, je donnois juſques à ſix talents d'or. Il eſt preſque inutile que je vous diſe qu'à ce prix Sophronyme en eut bientôt une à m'offrir, & (autant que ſur ces

ſortes de choſes, on peut en cr(
aux apparences,) telle à tous éga
que je le deſirois. Cette fille, de la n
ſance la plus obſcure, orpheline de
ſix ſemaines, reſtée ſans biens, é
alors auprès d'une parente éloign
qui, malgré l'indigence où elle lang
ſoit elle-même, avoit bien voulu
charger. Cette même indigence qu
pouvoit que lui rendre très-onér
l'engagement qu'elle avoit contra
le deſir ſi naturel de s'en voir délivi
peu de principes, ſans doute, la ſoi
l'or, (car vous ſentez bien qu'il a
néceſſairement fallu l'intéreſſer dan
marché,) ne permirent pas à cette n
heureuſe, de rejetter long-temps les
fres de Sophronyme. Tout convenu
tre eux, il ne fut plus queſtion que
me faire voir ma victime, qui, eût-
eu autant de beauté qu'on lui en at
buoit, pouvoit n'en avoir pas m
une beauté qui ne me plût pas. S
un de mes traveſtiſſements ordinai
& comme parent de cette femme
me rends donc un ſoir chez elle. C
jeune infortunée paroît; & malgré
de miſere qui perçoit en elle de t
part, & ſous lequel Vénus même n
roit pu que perdre de ſes charmes, r

gré la disgrace universelle qu'elle tenoit d'une éducation on ne peut pas plus négligée, fait sur moi toute l'impression dont Sophronyme s'étoit flatté. Ce dernier, enfin, me l'amene à ma maison du Pirée, que, comme celle de toutes les miennes où je pouvois le mieux la cacher à tous les yeux, je lui avois choisie pour demeure. L'élégance de l'ajustement sous lequel je m'y présentai aux siens, & la richesse de l'appartement où je la reçus, me parurent beaucoup l'étonner; mais moins encore que tout ce qui sembloit lui être destiné, & à quoi l'état de médiocrité où elle m'avoit vu la veille, ne lui avoit point permis de s'attendre. Des robes superbes ou du plus grand goût, des bijoux de toute sorte, des esclaves, eufin tout ce qui pouvoit flatter ses regards, étoit répandu autour d'elle avec la plus grande profusion, & la plongeoient dans une surprise inexprimable. Quoique, telle qu'on me l'avoit amenée, elle m'offrît assez de charmes, & que j'eusse desiré de le lui prouver, je crus devoir céder à l'empressement qu'elle témoigna d'être parée. Resté à sa toilette, dont il me parut que les plus essentiels devoirs lui étoient tout-à-fait

nouveaux, je pris avec elle quel
libertés, telles qu'il les falloit, ou,
parler plus juste, telles que je ju
qu'elles devoient être pour prépare
imagination, sans trop effaroucho
pudeur : c'est-à-dire, que je fus
elle, moins téméraire que galant
remarquai toutefois qu'exposant av
plus singuliere négligence la plus g
de partie de ses charmes à mes ye
elle veilloit sur sa gorge avec une at
tion dont rien ne pouvoit la distr
Ce soin, comparé avec sa tranqui
sur tout le reste, me fit penser d
choses : l'une, qu'il falloit que c
même gorge qu'elle déroboit à mes
gards d'une façon si marquée, ne
point belle, & qu'elle ne l'ignorât p
l'autre, qu'il se pouvoit très-bien qu
le n'eût pas à beaucoup près toute
nocence qu'en elle j'avois cru ap
ter.

Ce qui, dans ce moment, ache
de confondre mes idées, c'étoit de
trouver toujours plus étonnée de m
entreprises, que honteuse de son ob
sance : encore une fois, étoit-ce d
part ignorance ou habitude? Si c'é
la derniere, elle étoit assurément p
de bien bonne heure : si c'étoit l'aut

il falloit avouer qu'elle étoit bien complete. J'avois, par moi-même, beaucoup plus de pente à ſuppoſer l'habitude que l'ignorance ; mais à ſa ſurpriſe du plaiſir qui paroiſſoit réſulter pour moi de ce que je me permettois, cela ne m'étoit guere poſſible. D'ailleurs, devant des gens éclairés, on ne joue l'innoceuce avec ſuccès, que quand il eſt vrai qu'on en a : cependant, nul embarras ! quel prodige ! du moins en étoit-ce un pour moi. Ce qu'il y avoit encore de plus ſingulier, c'étoit le parfait deſintéreſſement qu'elle ſembloit porter à tout cela. Chaque fois que je lui diſois à quel point elle me charmoit, elle ouvroit ſur moi de grands yeux les plus beaux du monde, à la vérité, mais dans leſquels je ne liſois qu'une ſorte d'étonnement ſtupide auquel jamais aucun autre mouvement ne paroiſſoit ſe mêler. Quoique je me fuſſe bien promis de la diſpenſer des ſentiments, c'eſt-à-dire, de ne pas attendre pour me rendre heureux, que je lui en euſſe inſpiré, je ne pus m'empêcher d'être bleſſé que ma préſence & mes empreſſements la laiſſaſſent dans un état ſi tranquille. On veut plaire même à ce qu'on veut le moins aimer. Cet effet

de la vanité se cachoit en moi s
le masque de la délicatesse. Je ne
mandois à Lysidice (du moins je
croyois,) ni les transports, ni l'éga
ment d'une véritable passion; mais j'
rois desiré (& ce me sembloit enc
plus pour elle-même que pour moi,)
l'obéissance seule ne la mît point d
mes bras, ou, s'il se pouvoit, que je
prisse rien sur son cœur, de trouver
elle de quoi me dédommager de ce
son cœur ne me donneroit pas. T
violents donc qu'étoient mes desi
& quelque satisfaction que j'eusse i
ginée à n'avoir pour les calmer, bes
ni du moment, ni du goût, je cr
tant pour mon bonheur que pour
sien, devoir ne lui offrir le maître
sous l'apparence de l'amant, & join
à la douceur de la voir ne dépen
que de moi, le plaisir de lui faire p
ser qu'elle ne dépendoit que d'elle-
me. Elle me plaisoit beaucoup :
croyois vouloir alors qu'elle me p
long-temps; & pouvois-je m'en flatt
si je ne me faisois pas un peu de c
illusion qui rend pour nous en géné
& pour moi en particulier, le desi
semblable à l'amour? Ces réflexions
je fis pendant qu'on l'habilloit, me r
dir

dirent tout d'un coup auſſi froid que j'avois été ardent ; mais quelque ſubit, quelque marqué, même, que fût ce changement, elle ne parut ſeulement pas s'en appercevoir. Enfin, on nous laiſſa ſeuls. Il n'y eut alors rien que je ne tentaſſe, & vainement, pour tâcher de l'occuper de moi : remplie d'elle-même, de ſa parure, de ſes bijoux, jamais je ne pus un ſeul inſtant me flatter de l'en diſtraire. Je lui dis des choſes tendres, elle m'en remercia ; mais comme elle auroit remercié de la plus ſimple politeſſe. Ennuyé de n'en tirer jamais rien de plus, j'avoue que cette délicateſſe qui, juſques-là, m'avoit ſi mal ſervi, m'abandonna. Il ne me parut plus de l'importance dont je venois de le juger, de ne chercher à me rendre heureux auprès d'elle, qu'après que par mes ſoins je l'aurois amenée à l'amour. Je commençai à craindre qu'il ne me fallût beaucoup de temps pour toucher un cœur qui, par lui-même, n'annonçoit pas de grandes diſpoſitions au ſentiment, ſur lequel, quelque envie que j'en euſſe, je ne pouvois me diſſimuler que je n'euſſe tout au moins fait très-peu d'impreſſion, & qu'il ſe pourroit que je ne touchaſſe jamais da-

vantage. „ Pourquoi, me dis-je, m'
„ poser moi-même des obstacles l
„ qu'il m'est si facile de jouir de m
„ beautés que je ne puis regarder s
„ éprouver cette impatiente ard
„ pour laquelle le plus léger retar
„ ment est trop encore ? Ne se peu
„ pas, aussi, que plus je chercher
„ lui faire connoître le sentiment, p
„ je lui apprenne à quel point ell
„ est éloignée ? Eh bien ! ses plai
„ & les miens en seront moins v
„ qu'en sais-je ? m'est-il donc t
„ jours si nécessaire d'aimer, & m
„ d'être aimé ; & est-il impossible qu'
„ soit elle-même assez heureusen
„ née pour n'avoir pas plus que n
„ même, besoin du secours de ces i
„ sions " ?

Pendant que toutes ces idées se
sentoient à mon esprit, j'avois ma
nalement pris Lysidice dans mes b
& plus sûr de mes desirs que je ne
tois encore de mes intentions, la
duisois dans cette piece écartée
vous connoissez, & où j'ai rassen
tout ce qui, en inspirant la volu
peut favoriser l'amour.

Le feu qui, sans doute, animoit
regards, l'ardeur dont je la serrois

mes bras, mes ſoupirs, mon agitation ne me parurent point d'abord plus l'émouvoir que l'embarraſſer. Lorſque je l'eus fait aſſeoir, je me mis à ſes genoux. Cette attitude l'étonna, mais ne l'inſtruiſit pas. Elle avoit, cependant, les yeux baiſſés. Je la priai tendrement (car avons-nous toujours beſoin d'aimer pour être tendres!) je la priai, dis-je, de les lever ſur moi: elle m'obéit. *Attachez-les ſur les miens, belle Lyſidice,* lui dis-je; *& ſi je vous ſuis indifférent, jouiſſez, du moins, de tous les tranſports que vous m'inſpirez.* M'obéir encore, mais ne faire exactement que cela: ſourire, mais ſans expreſſion, furent encore toute ſa réponſe. Cependant, cette douce langueur que juſques-là j'avois ſi vainement cherchée dans ſes yeux, commença à s'y peindre: d'elle-même elle les fixa ſur les miens; & cette même langueur, cette ſorte de trouble qui accompagne preſque toujours les premiers deſirs d'une jeune perſonne; tout, enfin, rendit Lyſidice ſi touchante, qu'il me fut impoſſible d'attendre plus long-temps mon bonheur. Toute diſpoſée que je la trouvois à ne le pas retarder, je craignis, ſi je lui demandois d'y conſentir formellement, qu'elle n'y apportât

une réſiſtance dont, quelque peu di
ble qu'elle pût être, l'inſtant ne p
voit que me faire un ſupplice. Qu
choſes charmantes ne ſacrifiai-je p
cette crainte ! mais que je la connoiſ
mal ! Je n'avois, en effet, preſque
beſoin de ſon aveu, qu'elle ne par
ſoit ſeulement pas imaginer qu'elle
ſe défendre. Autre ſujet de commen
res pour moi : car étoit-ce à cette
miſſion abſolue à toutes mes volon
dont on lui avoit fait le premier de
devoirs ; n'étoit-ce qu'à l'excès de
ignorance que je devois ce triompl
peu diſputé ? Quelque étendue q
dans mes idées, je donnaſſe à l'un
à l'autre, pouvois-je leur en attril
aſſez pour trouver en Lyſidice, m
encore de traces de préjugés, qu
n'en avois trouvé dans les femmes
mes qui en avoient conſervé le moi
Que, dans la poſition où j'étois
elle, aidé par cette même ſoumiſſ
par la ſéduction des ſens, par l'am
j'euſſe triomphé des ſiens, rien n'eû
plus naturel : encore, en ſuppoſant
de choſes, une jeune perſonne m
t-elle à ſes propres deſirs, comme
oppoſe aux tranſports de ſon am
des craintes, des répugnances, des c

bats. Dans l'inſtant même où, emportée par la plus douce & la plus puiſſante des ivreſſes, tout ſemble lui faire, de ſe rendre, la plus preſſante des néceſſités, on la voit, malgré elle, & ſans le ſavoir peut-être, ſe défendre encore, & céder, tantôt aux cris de la nature & de l'amour, tantôt à la tyrannie des préjugés; mais Lyſidice ne m'offroit rien de tout cela. A quoi devois-je donc une ſi prompte victoire? à la ſeule crainte que ſa mere avoit eue qu'en lui faiſant ſeulement ſoupçonner en quoi, dans une femme, on fait conſiſter la vertu, elle ne lui donnât des idées plus faites pour la détruire que pour l'inſpirer. Auſſi, graces à ce ſyſtême d'éducation ſi bien raiſonné, ne rencontrai-je en Lyſidice, d'autres obſtacles que les obſtacles qu'il ne dépendoit pas d'elle de m'épargner. — La honte de ce qu'on a fait, ne pouvant provenir que du ſentiment qu'on a que l'on vient de faire mal, vous concevez aiſément que je lui trouvai après, d'autant moins de confuſion avec moi, qu'elle croyoit moins avoir à rougir: paſſons au reſte.

Après quelques moments d'un entretien auſſi froid & auſſi ſec de ſa part que de la mienne, il fut abondant &

animé ; je voulus me rendre tout ce qu
la nécessité où je m'étois cru de press
ma victoire, m'avoit fait sacrifier ;
il est presque inutile que je vous di
que Lysidice fut à cet égard aussi doci
qu'elle l'avoit été sur tout le rest
cette docilité eut cependant un term
Cette gorge, toujours cachée à mes r
gards avec tant de soin, inquiétoit to
jours ma curiosité. Il étoit assez natur
que je me flattasse qu'après tout ce qu'el
m'avoit accordé, Lysidice ne me di
puteroit plus une chose qui, entre el
& moi, devenoit de si peu d'importa
ce ; je me trompois encore : c'étoit pr
cisément-là que m'attendoit le scrupul
Les raisons, les caresses, l'autorité m
me, employées tantôt tour-à-tour, ta
tôt toutes ensemble, furent long-tem
inutiles. Elle s'obstina à défendre co
tre moi un grand voile que je ne l
avois vu mettre dessus qu'avec chagri
& sur lequel j'avois déja, le plus inut
lement du monde, fait mes représent
tions. S'il fallut presque user de vi
lence pour le faire disparoître, il
m'en fallut guere moins employer po
profiter du sacrifice qu'à la fin j'obti
qu'elle m'en fit ; & tout absurde q
cela doit vous paroître, il est de tou

vérité que jamais je n'aurois vu rougir Lyſidice, ſi j'euſſe bien voulu ne pas exiger d'elle une ſi ſimple faveur. La réſiſtance qu'elle m'avoit oppoſée n'avoit pour cauſe aucune des raiſons ſur leſquelles je l'avois crue fondée ; mais l'ordre exprès qu'elle avoit reçu de ſa mere de la dérober avec le plus grand ſoin à tous les yeux. Cette même mere s'étoit flattée, ſans doute, que Lyſidice tireroit de-là ſes conſéquences pour le reſte ; mais c'étoit ce que celle-ci n'avoit pas fait. Fidelle, au ſurplus, comme elle le fut à ce qu'on lui avoit recommandé ſur les minucies, je ne doute point que l'amour, ſur-tout, ne l'égarant pas, ce n'eût été le plus difficilement du monde que j'en aurois triomphé, & que, peut-être même, je n'y ſerois point parvenu, ſi l'on n'eût pas ſi ſottement craint de ne pouvoir l'inſtruire ſans courir le riſque de l'égarer.

Le reſte d'un jour ſi heureux, & tout à la fois ſi nouveau pour moi, fut, comme vous le croyez bien, uniquement rempli par les plaiſirs. Les charmes, la complaiſance de Lyſidice, mes deſirs, plus encore les ſiens, tout en fut pour moi une ſource inépuiſable. Ce n'étoit pas qu'au travers de tout cela,

elle ne me prouvât à chaque inftant, fans le vouloir, à quel point l'amour lui manquoit; & que, moins elle fe croyoit obligée de m'ennoblir l'état de fon ame, moins, par conféquent, elle fe foucioit que je priffe pour l'effet de la paffion, ce que je ne devois qu'à fes fens, plus elle ne me mit dans l'impoffibilité de m'y méprendre. Tout tranquille donc que, du côté du cœur, elle me laiffât moi-même, il ne fe pouvoit pas davantage que je ne fuffe auffi piqué que furpris de faire fur elle fi peu d'impreffion. Vous n'ignorez point qu'un triomphe obtenu ne fert jamais qu'à m'en faire defirer un autre. Cette même vanité que je mets toujours à la place de la délicateffe, & par laquelle j'avois voulu débuter avec Lyfidice, recommençoit à me faire un befoin de ce que j'avois immolé à des defirs plus preffants. Au défaut de ce mouvement tendre que, même au milieu du plus grand trouble où je la plongeaffe, je ne lui trouvois jamais, je lui aurois, du moins defiré cette élégance dans les termes cette fineffe dans les tournures, ces réminifcences de ce qu'elles ont fenti que les femmes favent fi bien mettre à la place du fentiment, lorfqu'elles n

s'en trouvent pas autant qu'elles l'avoient cru, & qu'il leur en faudroit. Mais quoique je fisse pour obtenir de Lysidice, un mot dont mon amour-propre pût tirer quelque parti, son esprit & son cœur étoient toujours relativement à moi, de la plus désobligeante sécheresse. Si je lui demandois de me dire qu'elle m'aimoit, à la vérité elle ne s'y refusoit pas; mais c'étoit toujours sans chaleur qu'elle me le disoit, & comme elle m'auroit dit quelqu'autre chose que c'eût été.

Les jours suivants ne m'offrant à fort peu de choses près, que les mêmes détails, je crois devoir vous les épargner. L'espérance que j'avois de toucher le cœur de Lysidice, me soutint quelque temps eontre l'ennui cruel que je recevois de sa conversation qui, toujours la même; ne m'offroit jamais plus d'idées que de sentiments. Moins son esprit pouvoit s'occuper, plus elle avoit besoin que ses mains le fussent. Les peintures qui ornent ma maison du Pirée, lui donnerent du goût pour le dessin : sur le champ Aglaophon fut mandé : sa stupidité ne pouvoit que le rendre aimable aux yeux de Lysidice qui a elle-même l'esprit d'une aridité qu'on auroit peine

à concevoir. Cet attrait ſecret qu'
l'un pour l'autre, deux êtres qui ſe
ſemblent, n'agit pas moins ſur Ag
phon, qu'il n'opéroit ſur Lyſidice.
premiere croyoit ne me rien dev
le ſecond perdit de vue ce qu'il me
voit : vous devinerez le reſte ſans pe
Quoique Lyſidice ne m'inſpirât
rien, & que, quelques jours plus t
je l'euſſe rendue à elle-même, je
ai pas moins cru devoir punir Ag
phon de ſon manque de reſpect.
bornes que j'ai miſes à ma vengea
vous diſent aſſez que, dans cette
conſtance, mon amour-propre a
plus bleſſé que mon cœur. Si, ce
dant, toute modérée que je l'ai
due, elle vous paroiſſoit n'être p
en proportion avec le crime; ou q
trouvant Aglaophon auſſi coupable
l'eſt à mes yeux, vous n'en deſira
pas moins ſa grace, je vous répete
que je n'ai rien à refuſer à la te
amitié qui nous unit.



LETTRE CXXVIII.

Le même a Némée.

LA prodigieuſe diſſipation où je vis depuis que je ne vous ai vue, ne m'a point empêché de ſentir que je ne vous voyois pas, & de me reprocher mille fois de ſacrifier les plaiſirs que j'étois ſi ſûr de trouver auprès de vous, à la ſotte vanité d'occuper de moi, des femmes pour qui je ne ſens rien, & qui pourroient bien être à mon égard dans les mêmes diſpoſitions. Par Minerve! ma chere Némée, ſi les hommes les plus jaloux de ma gloire ſavoient, & ce qu'elle me coûte, & combien ſouvent elle m'ennuye, ils ceſſeroient bientôt de m'envier une ſi onéreuſe célébrité; & ſi les femmes que je dédaigne, pouvoient ſavoir auſſi, combien peu je rends heureuſes celles qui trouvent grace devant mes yeux, je ne doute pas davantage qu'on ne les vît bientôt regarder le bonheur de me plaire, comme un des plus cruels accidents qui puſſent jamais leur arriver. Il ne nous feroit, je

crois, pas moins impoſſible de nous ou
blier abſolument tous deux, que d
n'avoir pas de diſtractions. Les beauté
nouvelles qui ont daigné venir au Céra
mique, me donner des preuves de leu
tendreſſe, ne m'ont pas aſſez intéreſſ
pour que je puſſe un ſeul inſtant vou
perdre de vue. Ce n'eſt pas, cependant
qu'il n'y en ſoit venu de bien jolie
& de bien ridicules; mais égalemen
uſé ſur les ridicules & ſur les agré
ments, je commence à n'être pas plu
touché des derniers que je ne ſuis amuſ
des autres, & à croire qu'on peut à tou
égards faire beaucoup mieux que je n
fais. Moins aucune d'elles a pu vou
effacer de ma mémoire, plus je croi
auſſi devoir me flatter que votre fan
taiſie pour Thrazylle, quelque violent
qu'elle ait pu être, n'aura pas ſi abſolu
ment triomphé du goût naturel que vou
aviez pour moi, que vous ne vous ſoye
quelquefois rappellé cet Alcibiade d
qui vous feriez l'unique paſſion, s'il ſ
pouvoit qu'il en eût une, & qui, d
moins, vous donne la plus éclatant
préférence ſur tous les objets auxquel
la triſte néceſſité de ſoutenir la gloire d
ſon nom, le force de s'arrêter en paſſant
Je connois pourtant aſſez l'emporte

ment de vos goûts, pour être persuadé que, dans les premiers moments de votre derniere frénésie, ce n'aura pas été mon idée que vous vous serez présentée le plus; & je suis trop équitable pour vous en faire un crime: mais, enfin, il y a quinze jours que vous aimez Thrazylle. Ce terme, beaucoup trop long pour une erreur, suffiroit presque à un sentiment. Je ne saurois, d'ailleurs, imaginer que vous soyez d'humeur à vous donner long-temps l'air d'une grande passion, & à chercher dans la constance, les plaisirs que vous n'avez jusques ici trouvés que dans la légéreté. Je vous attends donc ce soir à ce même Céramique, témoin depuis si long-temps de prieres sans desirs, de résistances sans vertu, de défaites sans amour, de transports sans ardeur, & de protestations sans vérité. J'ai un besoin que je ne pourrois vous exprimer, de m'y délasser dans vos bras, de toutes ces grandes aventures qui m'ont pensé faire périr d'ennui: venez donc y rapporter tout à la fois la gaieté, les desirs & les graces. Il m'est arrivé de *Milet* un cuisinier admirable, & de *Lampsaque*, des vins délicieux. Revenez, mon aimable Némée, y faire le bonheur d'Alci-

biade. Quelque amoureux que pu
être Thrazylle, & quelque envie
vous puissiez avoir de vous en souve
il ne se peut point que la vivacité
mes transports ne vous le fasse pas
blier.

LETTRE CXXIX.

NÉMÉE A ALCIBIAD

DEUX raisons qui, dans le tem
me parurent d'une égale force, m
gagerent à vous confier l'amour extr
que j'avois, ou que, pour parler c
me vous, je croyois avoir pour T
zylle. La premiere des deux fut la
de scrupule que je me fis de former
vous le dire, une liaison qui, néce
rement, devoit m'enlever à vos de
l'autre, fut l'espoir que vous respect
mon sentiment, & que vous ne s
point blessé que je ne voulusse plu
amuser vos loisirs, ni être l'obje
votre caprice. Je me suis trompée;
vous ne vous abusez pas moins lo
vous croyez que, le cœur plein
autre, j'aurai la bassesse de voler

vos bras, & d'y oublier ma tendresse & mes serments. Il est vrai qu'ayant été jusques à Thrazylle, mon goût dominant, mes engagements avec d'autres n'ont pas empêché que je ne fusse à vous toutes les fois que vous l'avez desiré : mais ces engagements, qu'étoit-ce que des passageres fantaisies dont, même pendant qu'elles m'occupoient le plus, je sentois toute la foiblesse ? Que me donnoit-on ? que donnois-je à mon tour ? Pourquoi me serois-je enchaînée quand je n'enchaînois pas ? A quoi bon, enfin, me serois-je piquée d'une délicatesse que mon cœur ne me prescrivoit pas, & que la vanité seule rendoit nécessaire à ceux qui auroient desiré que j'en fusse plus susceptible ? Les temps sont bien changés ! *Je crois*, dites-vous avec votre légéreté ordinaire, *que j'aime Thrazylle ; & comme il y a déja quinze jours que je me fais cette illusion, je devrois en être désabusée.* Quoique je ne me rappelle pas d'avoir eu jamais de si fortes fantaisies, il est possible que ce n'en soit qu'une ; peut-être, même, n'est-ce qu'une erreur de mon imagination ; mais en supposant ce dernier cas, vous éprouverez qu'un sentiment qu'on se croit, produit sur le cœur le même effet

que le sentiment qu'on a, puisqu
ne serai sûrement qu'à Thrazylle.
vous connois trop bien pour do
que cette détermination absolue de
part, ne vous déplaise, d'autant plus
quand vous me croiriez pour lui la
violente passion, vous ne vous en
teriez pas moins d'en triompher.
suivez point, je vous en conjure,
si injustes mouvements. Vous, qui n
timez si peu, & me le prouvez si bi
pourriez-vous faire de moi assez de
pour que ma tendresse pour un a
pût vous humilier ? Je ne mérite
tant d'honneur ; & si vous vous
pellez, non ce que je suis, mais ce
vous me croyez, vous rougirez d'a
un seul instant imaginé que je valus
peine d'être regrettée. Je ne parlerai
de votre lettre à Thrazylle : il a t
de peine à ne vous pas savoir le
mauvais gré du monde de m'avoir
même dans le temps où il songeoi
moins à me plaire, pour qu'il pût v
pardonner de vous arroger encore
droits sur une femme qu'il aime a
la plus inconcevable fureur. Je le c
nois : tendre, jaloux, impétueux
seroit, peut-être, plus blessé des de
dont vous voulez bien encore m'ho

rer, qu'il ne ſeroit flatté du refus que je vous fais de les ſatisfaire. Quoiqu'il me fût néceſſaire au-delà de toute expreſſion qu'il ſût à quel point il m'eſt cher, j'aime encore mieux qu'il l'ignore à jamais, que de ne le lui apprendre qu'aux dépens de votre union. Je ſuis ſi ſûre, d'ailleurs, de lui donner beaucoup d'autres preuves de la vérité de mon ſentiment, que j'en puis plus aiſément me paſſer qu'il ſache que je lui aurai donnée celle-là. Si, cependant, vous perſiſtez à vouloir que j'aille ce ſoir ſouper, au Céramique, je ſuis prête à m'y rendre, pourvu que vous conſentiez qu'il y accompagne mes pas. Ce n'eſt point que je n'y fuſſe auſſi-bien défendue contre vous par ſon idée ſeule, que je le ſerois par ſa préſence; mais il ne compte pas encore aſſez ſur moi pour qu'il pût croire qu'en ſoupant tête-à-tête avec vous, je n'euſſe pas, au moins, couru de fort grands riſques: & puiſque vous connoiſſez ma façon de penſer pour lui, il eſt inutile que je vous diſe combien je dois ménager ſon opinion. Adieu, mon cher Alcibiade, ſoyez perſuadé que vous êtes ce qu'après lui j'aime le mieux; & daignez ne vous point offenſer de n'avoir plus que la ſe-

conde place dans un cœur où vous
toujours paru vous foucier fi pe
remplir la premiere.

LETTRE CXXX.

ALCIBIADE A THRAZYLL

IL n'y a pas affez long-temps que
mée vous tourne la tête pour que
ayez pu oublier avec combien de
meté je foutins l'aveu qu'elle m
du goût que vous commenciez à
infpirer. Accoutumé comme je le
à n'avoir point de plaifirs que je ne
tage avec mes amis, ç'auroit effect
ment été à moi une bien grande
conféquence que de me bleffer d
dont je l'aurois follicitée moi-mêm
vous m'euffiez confié, vous, l'imp
fion qu'elle faifoit fur vos fens, elle
difpofition où elle étoit à votre ég
Comme je defirois même affez qu
fût punie de s'être livrée à ce capr
fans avoir daigné me faire fur cel
plus fimple politeffe, j'aimois mi
que ce fût vous que quelque autr
mes amis que ce pût être qu'il

pour objet, parce que j'étois sûr de n'en pas avoir qui pût plus que vous la faire repentir de son infidélité. Ce n'est donc point de la chose en elle-même, mais de ses suites que je me plains : c'est de vous, dis-je, qui ne respectant pas comme moi les loix de l'amitié, défendez à Némée de se prêter à mes desirs. Me suis-je, encore une fois, offensé des vôtres, lorsque je pouvois, & sans injustice peut-être, me plaindre de la façon légere dont relativement à moi, vous en aviez usé dans cette occasion ? Vous chercherez, sans doute, à affoiblir cette perfidie, par le peu de prix que l'on sait que j'attache à ces sortes de choses ; mais moins par cette raison même, & l'union singuliere qui, dès nos plus tendres années, regne entre nous, vous aviez à craindre que je refusasse de partager Némée avec vous, plus vous avez à vous reprocher d'avoir mieux aimé la tenir de sa fantaisie, que de ce même sentiment qui l'auroit mise avec tant de plaisir entre vos bras. Je veux encore, comme vous le prétendez, que rien n'ait été plus subit, & par conséquent moins prévu que le mouvement qui vous a entraînés l'un vers l'autre, pensez-vous que,

pour être un peu moins coupable, v
ne m'ayez donné à aucun égard si
de me plaindre de vous? Quant à m
je crois avoir beaucoup de choses à v
reprocher. Némée à qui je viens d'éc
que je l'attendois ce soir au Céramiq
m'a refusé de s'y rendre, à moins
vous ne fussiez de ce souper; & n
intention étoit que vous n'en fussiez p
S'il se peut-que, pour me manque
formellement, elle n'ait consulté
sa frénésie pour vous, il est plus p
bable encore que, né comme vous l'ê
le plus vain, & en partant de-là,
cessairement le plus jaloux de tous
hommes, vous avez exigé d'elle un
crifice que vous n'auriez jamais dû
prescrire. Elle m'a écrit pour tâche
justifier ses refus, une fort belle le
de sentiment; mais j'ai trop de pei
croire le sentiment où naturellemen
doit être, pour le croire où il n'est
naturel qu'il soit; & s'il est vrai qu
ne soit pas vous qui lui ayez dicté c
lettre, je ne puis, du moins, do
que vous ne l'ayez fort approuvée:
je ne serois point du tout étonné c
tout ridicule que cela seroit, elle v
eût, comme elle s'en vante, inspi
plus violente passion. En vérité,

voudrois : quand je desirerois le plus vivement du monde de me venger, tant de son inconstance, que du peu d'égards que vous avez eus pour moi, se pourroit-il que j'imaginasse contre vous rien d'aussi cruel que le tour que vous vous jouez à vous-même par un amour si singuliérement placé, & qui, en même-temps, pût mieux la punir? Que Socrate va trouver dans une si belle passion, de sagesse & de dignité? Quel honneur, enfin, ne va-t-elle pas vous faire dans tout Athenes! Livrez-vous-y donc tout entier, mon cher Thrazylle, je vous en conjure : un goût modéré déshonoreroit à la fois, & votre cœur, & Némée même; & je vous avoue qu'en mon particulier, je serois désespéré que vous ne fissiez d'elle, que le même cas que moi. Vous craignez, sans doute, en ce moment, que je ne termine cette lettre par vous prier de m'accorder ce qu'en pareille occurrence je n'ai jamais, non-seulement refusé aux desirs de mes amis, mais que je leur ai quelquefois offert; & vous cherchez déja en vous-même les moyens d'éluder une si fâcheuse requête; mais si cette crainte vous occupe, j'ose vous dire que vous ne me rendez pas justice. Alcibiade ne se

pardonneroit pas de ne devoir qu complaisance de Thrazylle, le bon de posséder Némée; & il sait, d'aille trop bien mettre aux choses le qu'elles ont, pour vouloir faire le plice d'un ami, de ce qui le rend lui, si médiocrement heureux.

LETTRE CXXXI.

LE MÊME A DIODOT

NOUS venons de perdre tout à fois une très-bonne place, & un ex lent citoyen : Thucydide, & Am polis. Brasidas qui, à une très-gra expérience dans la guerre, joint de vues que n'en ont communém les Lacédémoniens, n'a pas plutôt nommé Général de leurs troup qu'il a senti combien ses prédécesse dans ce poste avoient eu de tort négliger la conquête de cette Vi Pour mieux nous aveugler sur ses p jets, il a commencé par se porter leurs; & notre Conseil, accoutum ne rien craindre de ce côté-là, par imprudente sécurité, a l'on ne peut

mieux ſecondé les deſſeins de Braſidas. Moi ſeul j'en avois quelques ſoupçons; mais comme ils étoient plus fondés ſur mon eſtime pour lui, que ſur ſes propres démarches, nos Sénateurs, & ſurtout le prévoyant Cléon, lorſque je les leur ai communiqués, les ont ſans aucun ménagement, traités de chimeres.

„ Je veux, ai-je répondu, que, com„ me vous le croyez, Braſidas ne penſe „ point à Amphipolis : je conviens en„ core avec vous, qu'il ne paroît pas „ y ſonger, que même ſes opérations „ actuelles ſemblent annoncer des pro„ jets diamétralement oppoſés au pro„ jet que je lui ſuppoſe. Ce que je „ vous prie ſeulement d'examiner, „ c'eſt d'abord, s'il reſſemble aux Gé„ néraux qui l'ont précédé; ſeconde„ ment, s'il eſt de l'intérêt de Sparte „ de nous laiſſer en poſſeſſion d'une „ Ville qui couvre le pays d'où nous „ tirons la plus grande partie de nos „ bois de conſtruction, qui nous pro„ duit, d'ailleurs, de très-grands reve„ nus, nous ouvre la Thrace entiere, „ & nous rend de ce côté-là ſi reſ„ pectables à nos ennemis. Sparte, il „ eſt vrai, par un aveuglement que

„ j'ai peine à concevoir, n'a pas
„ ques ici tenté de nous l'enle
„ mais de ce qu'elle ne l'a pas
„ eſt-il bien raiſonnable à nous de
„ clure qu'elle ne le fera jamais ?
„ comme il me ſemble, il eſt pr
„ que ce fût la perte la plus conſid
„ ble que nous puiſſions faire, p
„ quoi, par une confiance fort dé
„ cée, pour ne rien dire de plus, 1
„ expoſer à la voir paſſer ſous
„ pouvoir ? Mais dit-on, comm
„ l'on croyoit dire quelque choſe,
„ *clès y commande, & les Athé*
„ *y ſont inconteſtablement les plus f*
„ Je réponds, moi, à cette raiſon q
„ nous offre de nous raſſurer, que
„ ce qu'elle a de réel, c'eſt qu'Eu
„ commande dans Amphipolis ; n
„ j'y ajoute que je n'en crois cette
„ ce que moins en ſûreté. Quant à
„ que l'on avance comme inconte
„ ble, c'eſt-à-dire, que nous y ſom
„ les plus forts, j'oſe aſſurer que r
„ n'eſt plus faux, à moins cepend
„ que l'on ne pouſſe l'aveuglem
„ juſques au point de mettre au n
„ bre des défenſeurs de cette Ville,
„ Edoniens, ces Argyliens, peupl
„ de tout temps, nos ennemis, q

„ vec une imprudence ſans égale on
„ a laiſſé s'y établir, & qui s'y ſont
„ tellement multipliés, qu'ils compo-
„ ſent au moins les deux tiers de ſes
„ habitants. Je ne crains pas d'ajouter
„ que ce brave, ce vigilant, ce grand
„ Euclès, à qui, pourtant, nous ne
„ connoiſſons encore d'autre mérite
„ que d'être ami de Cléon, a pouſſé
„ la négligence juſques au point d'ad-
„ mettre comme citoyens dans ſon
„ conſeil, ces mêmes étrangers qu'il
„ ne pouvoit trop regarder comme
„ ennemis, & de leur confier la garde
„ des portes; que de plus, le petit
„ nombre d'Athéniens qu'on y voit,
„ ſont ſi mal armés, qu'il leur eſt éga-
„ lement impoſſible de s'oppoſer à la
„ mauvaiſe volonté de ceux qui y ha-
„ bitent avec eux, & de repouſſer Bra-
„ ſidas, s'il s'en approche. Je ſoutiens
„ donc encore, quoi qu'en puiſſe dire
„ Cléon, que nous ne pouvons trop
„ tôt y envoyer des troupes ſur leſ-
„ quelles nous puiſſions compter, avec
„ un Général, moins eſtimé, peut-être,
„ de cet illuſtre Capitaine, que ne l'eſt
„ Euclès, mais qui ſera, ſans doute,
„ plus reſpecté de Braſidas".

Mon avis eut beau être appuyé des

plus ſenſés du Conſeil, Cléon &
cabale, plus accrédités que nous, l'
porterent. Il fut donc décidé, pa
qu'ils le vouloient ainſi, qu'il n'é
pas vrai que Braſidas ſongeât à A
phipolis. L'on ajouta cependant à c
déciſion, qu'en cas qu'il eût des v
ſur cette place, Thucydide qui en é
fort près, & avoit ſous ſes ordres
vaiſſeaux bien armés, ſuffiſoit pou
défendre.

Sur cette ſage délibération, & a
de ſi puiſſants motifs de ſe raſſurer,
eſt donc reſté fort tranquille. Ma
dans le temps même qu'on décido
Athenes, qu'il ne ſe pouvoit pas
Braſidas en voulût à Amphipolis,
Général qui y avoit des intelligenc
arrive ſur le ſoir; & ſans qu'on
de ſa marche le plus léger ſoup
à Argéſylie, dont les habitants le re
vent à bras ouverts, & ſe joignen
ſes troupes. Braſidas, qui craignoit a
raiſon que, s'il laiſſoit à ceux d'A
phipolis le temps d'apprendre ſa ven
ils ne trouvaſſent le moyen de fa
échouer ſes projets, ne reſta à Ar
ſylie, que le temps néceſſaire pour fa
repoſer ſes ſoldats; & par une n
que ſa profonde obſcurité & une te

pête qui s'étoit élevée, rendoient très-propre à une surprise, s'avança vers la Ville. Il savoit que le pont n'en étoit pas fortifié; mais comme il n'avoit pas de nous assez mauvaise opinion pour croire que nous eussions laissé sans être gardé, un passage de cette importance, il n'étoit pas sans inquiétude pour le succès de son dessein. La sienne étoit même d'autant mieux fondée, que, le Strymon n'étant guéable ni au-dessus, ni au-dessous, & lui n'ayant ni ne pouvant ramasser de bateaux de transport, pour peu que ce pont fût défendu, il falloit, de toute nécessité, qu'il retournât sur ses pas, & avec la sorte de honte qui, quoiqu'injustement, accompagne toujours un projet manqué. Mais notre prévoyance n'avoit pas été jusques-là : ce pont, sans être tout-à-fait sans défenseurs, n'étoit gardé que par fort peu de soldats qui, encore presque tous étrangers, parurent, à la mollesse de leur résistance, avoir été placés-là plutôt pour favoriser l'entreprise de Brasidas, que pour s'y opposer. Ce Général a même dit depuis, que loin de l'attendre, à peine avoit-il paru que tous avoient pris la fuite ; & je crois qu'on doit plus de foi à sa

relation qu'à la leur, qui dit positiven
le contraire. Le bruit de son arri
avoit cependant été porté dans la V
par quelques personnes qui l'avo
rencontré à Bromisque. Sur ce rapp
les Athéniens sachant que Thucy
étoit à Thâse avec ses forces, avo
promptement député vers lui pour
vînt les secourir. Que faisoit-il
c'est ce que j'ignore. Thâse n'est, il
vrai, qu'à une demi-journée d'Am
polis; mais, dans cette conjonctu
c'étoit en être beaucoup trop loin
l'événement le prouva. Quoique, r
gré le puissant parti qu'il avoit dan
Ville, Brasidas n'eût pas trouvé à y
admis, toute la facilité qu'il avoit e
rée; que, peu sûr d'emporter la plac
se fût retranché dans la négociation
qu'Euclès eût pu le plus facilemen
monde la faire durer jusques à l'arr
de Thucydide, ce brave Command
pour mieux justifier sans doute l'es
de Cléon, avoit accepté les condit
que Brasidas lui avoit offertes, &
avoit remis la place avec une promp
de dont ce Spartiate ne s'étoit pas fl

Thucydide, qui, sur les premiers
qu'il avoit reçus, avoit volé au sec
d'Amphipolis, apprenant le soir à Ei

que Brasidas en étoit le maître, ne crut pas devoir aller plus loin, & borna tous ses soins à nous conserver cette derniere place, dont il ne douta point que le Lacédémonien ne voulût aussi s'emparer. Il fit donc toutes les dispositions nécessaires pour la bien défendre, & étoit même encore occupé à donner des ordres lorsque l'ennemi descendant le fleuve sur des bateaux qu'il avoit trouvés à Amphipolis, vint attaquer la citadelle qui couvre Eïone à l'embouchure du Strimon, & pour partager nos forces, insulta aussi la Ville du côté de la terre. Mais Thucydide, désespéré de ce qui venoit d'arriver, & dont il craignoit qu'on ne le rendît responsable, se porta par-tout avec tant de courage & de succès, que les Spartiates se virent enfin contraints d'abandonner leur entreprise. S'il avoit eu raison de craindre qu'on ne lui imputât la perte d'Amphipolis, il avoit eu tort de se flatter que la conservation d'Eïone la lui feroit pardonner. A peine, en effet, la nouvelle de ce malheur a-t-elle été arrivée à Athenes, qu'on l'y a rappellé; & que Cléon, qui ne le redoutoit pas moins qu'il ne le haïssoit, profitant pour le perdre, d'une si favorable

circonstance, l'a mis en justice. Thucy
de trouvant cela d'autant plus inju
qu'il n'avoit en aucune façon été ch
gé de veiller sur Amphipolis, a dem
dé pourquoi l'on osoit exiger de
une prévoyance que personne n'a
eue, & s'est défendu avec beauc
de fermeté, mais sans succès. Cl
& sa faction avoient, par leurs clame
tellement aigri contre lui le peu
déja inconsolable de la perte que n
venions de faire, que, malgré son
nocence, ses efforts, & tout ce
ses amis ont tenté, il a subi le ban
l'Ostracisme. En revanche, on a dé
né des récompenses à Euclès; & je
doute même pas que s'il eût eu
bon esprit de rendre à la premi
sommation la ville à Brasidas, on
lui eût érigé une statue. Cléon & n
sommes donc fort satisfaits de l'exi
Thucydide, quoiqu'à cause de la
vacité dont j'ai paru agir pour lui,
dernier ne m'en croie guere moins
fligé que lui-même. Mais comme
étoit nécessaire à mes vues que je
russe le servir, il m'étoit beauc
plus important de ne le servir pas;
faction & moi nous nous somm
contentés de crier contre l'injusti

& l'avons laissé commettre : car je ne saurois douter que si je m'étois véritablement intéressé pour lui, il n'eût été absous. Il ne m'offroit point, à la vérité, du côté de la guerre, un rival bien dangereux ; mais la force de son éloquence, la gravité de ses mœurs, ses grandes richesses lui donnoient dans la ville une extrême considération. C'étoit d'ailleurs un homme de plus à ménager, difficile à conduire, que je n'aurois pas aveuglé sur mes vues, qui intérieurement haïssoit ce qu'il appelloit *mes déréglements*, & qui auroit mis plus d'obstacles à mon élévation, qu'il n'y auroit contribué. Il va donc avoir le temps de continuer son histoire. S'il ne m'y donnoit que la place que je mérite, par ce que j'ai fait pour lui, je n'aurois sans doute pas à me louer de la façon dont il y parleroit de moi ; mais tout fin politique qu'il est, j'ai si bien su me cacher à ses yeux, & il croit m'avoir de si grandes obligations, que je ne puis que compter sur sa reconnoissance. Je l'entretiendrai sans peine dans cette idée. Les compliments ne sont point des services ; mais souvent aux yeux des hommes, les services ont moins de valeur que les com-

pliments. J'ai même éprouvé plus d'
fois qu'ils font beaucoup moins fe
bles au bienfait qu'à la louange ; &
pourvu qu'on ménage leur amour-p
pre, on peut fur quelque autre ch
que ce foit, les désobliger impuném
Il m'en coûtera affurément beauc
moins pour combler d'éloges Thucy
de, qu'il ne m'en auroit coûté p
empêcher fon exil. Je ne doute d
point qu'en gardant toujours avec
les mêmes dehors, la bonne inte
gence qui eft entre nous ne fe fout
ne ; & que de quelque véracité qu'i
pique, il n'oblige la poftérité à p
fer de moi comme moi-même je lui
rai paru penfer de lui.

LETTRE CXXXII.

NÉMÉE A ALCIBIADE.

C'EST, fuffoquée encore d'une fc
cruelle où Thrazylle m'a tourmenté
delà de toute expreffion, que je v
écris. Nous y avons tous deux épu
lui tout l'emportement & toute la dé
fon imaginables, moi toute la mod
tion, toute la crainte de déplaire,

l'amour doit prefcrire. Loin cependant que tant de douceur de ma part l'ait ramené, il a fini par me dire des chofes fi dures & fi offenfantes, qu'à mon tour la fureur m'a gagnée, & que je l'ai prié de ne me voir jamais. Il a répondu à cela, comme on répond lorfque l'on a de l'humeur, & que la certitude que l'on plaît, donne l'audace de ne la pas contraindre; c'eft-à-dire, qu'il eft forti furieux, & en m'affurant que je le voyois pour la derniere fois de fa vie. Quelle eft la caufe d'une querelle fi vive? c'eft ce que j'ignore; & lui-même qui l'a commencée, ne le fait, fans doute, pas mieux que moi-même. Tout ce qu'au travers de tous les reproches dont il m'accabloit, & dont aucun ne m'a paru avoir d'objet déterminé, j'ai pu pénétrer, c'eft qu'avec de la défiance fur le préfent, le paffé lui donne des inquiétudes fort vives que l'avenir ne foit pas pour lui tel que je lui promets. Son humeur fur ce que j'ai fait avant lui, me paroîtroit fondée, s'il l'eût ignoré, & qu'il ne fît que l'apprendre; mais ne le favoit-il pas quand il m'a jugée digne de fa tendreffe? D'ailleurs, élevé dans vos maximes, c'eft-à-dire,

comptant pour rien la façon de
ser d'une femme sur ces sortes de
ses, une pareille délicatesse de sa
n'est-elle pas en droit de m'étonner b
coup ? Il faut avouer que l'amour-
pre vous rend bien inconséquent
bien peu philosophes ! Dans le f
ne devoit-il pas me savoir plus de
de ce que le desir de lui plaire m'a
devenir, qu'il ne me veut de mal d
que de fâcheuses circonstances m
forcée d'être ? Ah ! je ne le vois
trop, & malheureusement je le
trop tard : les femmes qui, par leur
duite, ont perdu le droit d'en être c
sur leurs sentiments, ne devroient
mais se livrer à l'amour. Si, pour
duire les hommes, nous n'avons be
que d'agréments, & d'envie de
plaire pour nous les attacher, nou
saurions leur inspirer trop d'estime. M
qu'ils s'accordent donc, ces hom
cruels ! que le premier, & peut-être
nique de leurs soins, ne soit pas de n
inspirer du mépris pour ce qu'ils
convenus d'appeller en nous *des mæ*
ou qu'ils ne nous punissent point pa
leur d'avoir secoué ces mêmes préju
dont, lorsqu'ils ont besoin que n
n'y soyons plus asservies, les traît

qu'ils ſont, nous font tant de honte. Thrazylle, tout convaincu qu'il eſt (car comment pourroit-il ne pas l'être!) que j'ai pour lui l'amour le plus tendre, s'obſtine à ne le regarder que comme un ſimple caprice qu'il eſt même ſurpris de voir durer ſi long-temps. Se peut-il donc qu'il ne ſente point combien de ſi injuſtes idées empoiſonnent ſon bonheur & le mien, & le peu de fruit que, d'ailleurs, il peut en tirer? Je veux me tromper à ce que je ſens, & n'avoir pour lui qu'un goût auſſi léger qu'il le ſuppoſe, n'a-t-il pas à craindre en s'en plaignant ſans ceſſe, de diſſiper l'illuſion qui me cache, ou m'exagere l'état de mon cœur; & ſi mon ſentiment eſt tel qu'il ne puiſſe être ni plus vif, ni plus ſincere, devroit-il, à force de m'en faire un ſupplice, riſquer de l'éteindre? *Je ne puis*, dit-il, *lui répondre de l'avenir; & je le puis moins que perſonne, par l'uſage où je ſuis d'être inconſtante.* Cela ſe peut: mais, en ce cas, quelles ne doivent-pas être mes propres terreurs? Quelque uſé qu'il croie mon cœur, il eſt aſſurément plus neuf que le ſien: vous en avez été la premiere paſſion; il en eſt la ſeconde, & Athenes n'eſt remplie que de femmes qu'il a

ſéduites ; encore, parmi celles-là, en a-t-il pas une qui n'ait eu à ſe pl dre de ſa légéreté. Mais laiſſons discuſſion, qui, ſi elle n'eſt pas abſ ment étrangere à mon objet, y du moins, fort inutile. Je voud vous expliquer ce qui ſe paſſe dans ame ; mais je trouve tant de confu dans ſes mouvements, que je ne ſi je pourrai parvenir à les débrouil Je ne crois point du tout que Thraz me tienne la parole qu'il m'a don de ne me revoir jamais, & cepend j'en meurs de peur. Il n'appartient, doute, qu'à l'amour de s'effrayer ce que lui-même il ne croit pas poſſi Cette crainte, toute mal fondée mé qu'elle me paroît, prend ſur moi delà de tout ce que je pourrois v exprimer. Il me montre alternativem tant, & ſi peu de tendreſſe, qu'il m preſque également mal-aiſé de ne le croire tantôt le plus indifférent, ta le plus amoureux de tous les homn Le traître, quelquefois, & avec du plus tendre ſentiment, me dit ces choſes qui me ſemblent d'aut plus tenir à une véritable paſſion, je les ai moi-même moins trouvées p tout autre que pour vous, où p

lui. Quelquefois, & plus souvent encore, il ne me prouve que trop que je n'ai d'empire que sur ses sens; & quand je ne me rappelle que ces instants cruels où le desir seul paroît agir sur lui, il n'y a rien que je ne croie avoir à redouter pour mon amour. Avec quelle insultante ironie il me parloit tantôt! Combien de choses aussi dures qu'offensantes, & qu'il ne sembloit pas que la colere lui dictât, lui sont échappées! Quel plaisir ne paroissoit-il pas prendre à m'accabler de mépris! Si je lui en inspire autant qu'il m'en a montré, il ne se peut pas qu'il m'aime; & s'il ne pense pas tout ce qu'il m'a dit, comment a-t-il pu, comment même a-t-il osé me le dire? Ah! sans doute, il compte trop sur ma foiblesse pour lui. Je me le suis dit mille fois, & toujours inutilement: vous savez à quel point l'artifice m'est odieux; mais il me le seroit moins encore, que je n'en pourrois pas davantage feindre de l'indifférence pour un homme qui m'est si cher. D'ailleurs, lorsque la jalousie, ou le soupçon de n'être pas assez aimé, l'agitent, il est si terrible que, cela fût-il en mon pouvoir, je n'oserois jamais recourir à un stratagême que l'idée qu'il a de moi,

feroit, peut-être, plus & plus lo
temps réussir que je ne voudrois. En s
posant même que je pusse me déter
ner à jouer avec lui l'inconstance,
ne sais si je ne serois pas plus à pl
dre de lui donner la peur qu'elle ne
réelle, qu'il ne le seroit de l'av
C'est donc à vous seul, mon cher A
biade, que j'ai recours dans la circ
tance la plus intéressante de ma
La querelle qu'il m'a suscitée a ét
vive, si marquée, si peu du caract
de ces altercations qui n'arrivent
trop fréquemment entre gens qui s
ment, qu'il ira, selon toute apparen
vous le conter. Je ne doute même p
qu'il n'eût été dès ce soir vous c
cher, s'il n'eût pas été engagé à
per chez le sage Cléophon. Comm
ne voulois pas qu'il me prévînt, t
excédée que j'étois de sa déraison
de ses injures, je l'ai gardé si tard,
n'aura sûrement eu que le temps de
rendre; & je doute que j'y aye e
personne, envoyé un bien agré
convive. Faites-lui sentir, je vous
conjure, combien il est injuste &
généreux à lui d'abuser comme il
de l'empire qu'il a sur moi. Ce
point ici ma vanité qui répugne à

les premiers pas : j'irois tout-à-l'heure me jetter à ses pieds, si je n'étois pas sûre que, plus je lui donnerois de preuves de ma tendresse, plus il se plairoit à la maltraiter. Si, d'un autre côté, je le laisse à son caprice, qui sait s'il ne se fera pas de ne m'aimer plus une habitude que, peut-être, je tâcherois vainement de lui faire perdre. Trop d'indulgence ou trop de fierté de ma part sont ici également dangereux pour moi. Parlez-lui donc, je vous en supplie encore : si, dans ses discours, dans ses fureurs même, vous découvrez qu'il m'aime toujours, dites-lui qu'en ne me ménageant point, il risque de me perdre, & ôtez-lui un peu de sa sécurité. Si, au contraire, il vous paroît aussi attiédi qu'il me force de le supposer, ne lui peignez que la violence des miens, & engagez-le, du moins, à avoir la complaisance d'y répondre. Il me sera sans doute affreux de ne le devoir plus qu'à sa pitié; mais la passion qu'il m'inspire est telle, que je consentirois plutôt encore à le partager, que je ne me résoudrois à le perdre. Songez, enfin, qu'il y va de tout le bonheur de ma vie, que Némée vous a adoré, qu'elle vous a été chere, & qu'elle vous esti-

me aſſez pour ne pas craindre de v
montrer à quel point elle en aime
autre.

LETTRE CXXXIII.

ALCIBIADE A NÉMÉ

THRAZYLLE, ainſi que vous l'a
prévu, n'a pas manqué de veni
matin m'expoſer, avec plus de proli
que je n'aurois ſouhaité, les ſujet
plainte qu'il croit avoir contre v
Quoiqu'à vous parler avec franch
je ne les aye point trouvés tous auſ
juſtes que vous me l'aviez annoncé
l'ai aſſuré, comme vous le deſir
qu'il étoit le plus déraiſonnable de
les hommes, & lui ai mille fois ré
qu'il devroit être honteux de ne ſa
que déſeſpérer une femme qu'il dit
aime, & qu'il auroit tant de rai
de chercher à rendre heureuſe. S
compter qu'il a on ne peut pas
mal pris ma remontrance, il m'a
tout-à-fait ſurpris que j'oſaſſe lui do
le tort dans une occaſion où, ſelon
le plus cruel de ſes ennemis n'oſ

ſeulement le ſoupçonner d'en avoir l'apparence. En conſéquence, donc, de la partialité marquée dont il m'accuſoit, il s'eſt emporté contre moi, au point qu'il s'en eſt peu fallu qu'il ne m'ait dit auſſi des injures. La rage qui le tranſportoit, rendoit ſes plaintes ſi vagues, que je n'y ai d'abord rien compris; & que, quelque peu de pente que j'y euſſe, j'ai commencé par croire que rien n'étoit moins bien fondé que ſa colere. J'ai même perſiſté dans cette idée, juſques à ce qu'il vous ait formellement accuſée de le tromper pour Agathon. Il jure que votre querelle d'hier n'a d'autre ſujet que le refus conſtant que vous lui avez fait de le lui ſacrifier; & c'eſt cette obſtination *que*, dit-il, *vous n'auriez pas, ſi Agathon ne vous eût pas intéreſſée autant qu'il le craint*, qui le tranſporte de fureur. Quoique je penſe abſolument comme lui ſur cela; que je ſois beaucoup plus fait pour faire naître des tracaſſeries entre amants, que pour les appaiſer, & que je duſſe être moins fâché que perſonne d'en voir une bien établie entre Thrazylle & vous, je lui ai intrépidement ſoutenu qu'il étoit de toute fauſſeté que vous euſſiez des vues ſur

Agathon ; & qu'il n'y avoit, par c
séquent , nulle apparence que v
eussiez hésité à lui faire un sacrifice
ne vous auroït rien coûté, & qu'il
geoit nécessaire à son repos , si l
d'empire dont il l'avoit exigé, s
doute, ne vous eût révoltée contr
proposition. Mon raisonnement, q
que chose que j'aye pu faire, lui a t
jours paru plus spécieux que vrai
proteste, enfin, qu'il ne vous rev
jamais si vous ne congédiez pas A
thon : c'est-à-dire, comme vous le
vez de reste, que vous ne le lui p
mettiez : car l'essentiel n'est pas
vous le fassiez, mais que vous
chiez vous arranger de facon qu'il pu
croire que vous l'avez fait. Je v
conseille donc de ne lui pas ref
une satisfaction qu'il desire si ard
ment, & que vous pouvez vous r
dre si peu pénible. Considérez de
qu'en vous procurant par-là le pl
de tranquilliser un amant à qui, ma
le goût que vous pourriez avoir
pour Agathon, je vois que vous te
encore, vous vous assurez en m
temps le moyen d'en trouver l'a
plus aimable. Mais ce feroit, ainsi
dit notre proverbe, *vouloir porter*

Chouettes à Athenes, que de prétendre vous donner des conseils sur une matiere que vous possédez si parfaitement. Je vous prie, pourtant, de croire qu'en parlant à Thrazylle, j'ai moins suivi mes idées, & mon propre caractere, que je n'ai consulté vos intérêts; que j'ai fait, enfin, dans cette occasion, tout ce que vous pouviez attendre de mon amitié, & tout ce que je devois à votre confiance. Thrazylle me paroît vous aimer toujours; mais je lui ai trouvé le cœur si ulcéré contre vous, qu'il est à craindre que vous ne le perdiez, si vous ne vous hâtez pas de remplir la condition à laquelle il s'obstine à mettre, & son retour, & votre raccommodement.

LETTRE CXXXIV.

NÉMÉE A ALCIBIADE.

Je ne suis pas surprise que Thrazylle, né trop jaloux pour n'être pas en amour, le plus injuste & le plus visionnaire des hommes, se soit depuis hier persuadé qu'il croyoit avoir Agathon pour

rival, qu'il m'en a demandé le facri
& que je le lui ai refufé avec toute l
décence dont il m'accufe. Je lui
donne ce menfonge d'autant plus
ment, qu'il me prouve mieux com
il eft en lui-même honteux de la cru
fcene qu'il m'a faite : mais je ne
pardonnerai pas de même votre pro
titude & votre facilité à adopter
chimeres que ma conduite & mes
timents rendent fi peu vraifemblal
S'il me paroît tout fimple qu'un ar
qui ne me voit jamais d'un œil tranqu
me rende fi peu de juftice, je ne puis
le trouver fort extraordinaire dan
ami que rien ne doit aveugler, &
d'ailleurs, a tant de raifons de ne p
douter de ma véracité. Vous devr
en effet, vous être fouvenu qu'en
molant les préjugés, j'ai fu refp
les principes; & que, de tous les
qui déshonorent le cœur humain, i
en a pas qui m'ayent toujours paru
vilir autant que le menfonge & la
fidie. Je ne fais fi, née dans une a
pofition que la mienne, ayant des
voirs à remplir, par conféquent des
bleffes à cacher, & forcée, par
grands intérêts, à la diffimulation, j
ferois piquée d'une vertu qui m'a

été encore plus nuiſible qu'elle ne m'auroit honorée; mais je tire du moins de mon état, l'avantage de pouvoir ſuivre mon caractere. J'oſe même dire que, de tous les plaiſirs qu'il me procure, il n'y en a pas que je ſente avec plus de vivacité que le plaiſir de pouvoir me livrer ſans aucune contrainte à tous les mouvements de mon ame. Si je n'aimois plus Thrazylle, quelle raiſon aurois-je de me réduire à la baſſeſſe de feindre un ſentiment qu'il ne m'inſpireroit plus? Seroit-ce la peur que me feroient ſes emportements? Otez-moi mon amour, vous m'ôterez bientôt mes craintes. Je puis même vous répondre que, ſi jamais l'indifférence vient à ſuccéder dans mon cœur à ma tendreſſe pour lui, vous ſerez étonné du courage que vous me verrez contre ce même homme, aujourd'hui ſi redoutable pour moi. Il m'eſt donc toujours cher, puiſque je dis encore qu'il me l'eſt : mais je veux que, ſans l'aimer avec la même chaleur, il me ſoit pourtant plus aiſé d'être infidelle que d'être inconſtante; que mon imagination, plus laſſe encore d'être toujours fixée ſur le même objet, que mon cœur ne ſeroit épuiſé, elle rempliſſe, par des caprices, le vuide qui momentanément

s'en empareroit, pourquoi, n'ayant
lui à tromper, chercherois-je à v
abuser sur mes sentiments; & quel p
roit être le but d'une si méprisable i
feté? Je vous ai dit que les injus
de Thrazylle sont le malheur de ma
& ne vous l'ai dit que parce qu'i
vrai qu'elles me désesperent. Je vo
dit encore que rien n'avoit été plus
gue que ses plaintes; & je vous ass
avec vérité, qu'il n'a imaginé le
tôme qu'il vous offre aujourd'hui,
pour excuser à vos yeux ses inégal
& ses violences, & pour échapper à
remontrances qui, sans doute, le
guoient. Non-seulement je n'aime p
Agathon, mais je n'ai jamais ima
qu'on pût le trouver aimable. Thraz
lui-même, tout visionnaire qu'il est
de ses jours craint un moment qu'A
thon pût me plaire. Je puis donc en
vous protester qu'il a été si loin de
demander le sacrifice, que, dans le n
bre prodigieux d'hommes qu'hie
m'accusoit d'avoir bien traités, ou
qui il prétendoit que j'ai des vues
rival, dont il a voulu vous paroitre i
quiet, ne fût seulement pas nommé. J
vous dirai rien sur la façon injuri
dont vous vous justifiez de m'avoir c

né quelques conseils. Je mérite trop peu que vous pensiez de moi comme vous avez voulu paroître le faire, pour que je puisse y être bien sensible. Je ne sais si l'intérêt que je prends à la chose ne m'a point permis de la bien juger; mais je n'ai trouvé que dur & peu légérement exprimé, le trait que vous me lancez. Je desire pour vous que toutes les fois que vous voudrez rendre vos amis l'objet de vos plaisanteries, vous n'y réussissiez pas mieux qu'il me semble que vous n'y avez réussi avec moi; & que le peu de súccès que vous aurez en ce genre, vous dégoûte d'en faire usage contre eux. C'est, à mon sens, avoir bien peu d'esprit que de n'en montrer qu'aux dépens de son cœur. Vous n'ignorez pas que, si je voulois, ce ne seroit point par une si charitable exhortation que je vous payerois vos sarcasmes. C'est, peut-être, la certitude que j'ai qu'il ne tient qu'à moi de vous les rendre très-cruellement, & qu'à cet égard vous pensez de moi, comme j'en pense moi-même, qui me rend si réservée. Vous gagnez trop à l'opinion que j'ai de mon esprit, & que je crois vous en avoir donnée, pour me reprocher d'en juger trop favorablement. Adieu: vous

pouvez dire à Thrazylle que ma t
lui accorde encore deux jours pour
ses réflexions; mais que, passé ce te
ce seroit plus vainement que, sans
te, il ne voudra le croire, qu'il m
manderoit sa grace. Je suis fiere, &
avec surprise combien de fois je me
humiliée devant lui. Dans la situa
où je suis, on ne retrouve guere
amour-propre que ce ne soit aux
pens de son amour : & ce senti
qui m'est si nouveau, est, peut-être
commencement d'indifférence dont
m'aime encore, il ne peut trop tôt c
cher à arrêter le progrès.

LETTRE CXXXV.

MÉGISTE AU MÊM

IL me seroit impossible de vous
primer combien j'ai d'abord été c
fondue de l'énorme profusion de
dresse que j'ai trouvée dans votre Let
D'accord comme nous le sommes, v
étiez, ce me semble, dispensé d'en
cher tant, d'autant plus même que, t
n'eût-il pas été réglé entre nous, v
de

deviez moins vous flatter que cet appareil de ſentiment pût m'obliger à croire aux vôtres. Enfin, à force d'y rêver, j'ai cru voir que vous n'aviez pris avec moi un ſtyle ſi paſſionné, que dans l'eſpérance de me déterminer par-là à vous ſacrifier Antigêne. Si ce que je penſe ſur cela eſt auſſi juſte qu'il me le paroît, pour un homme qui devroit ſi bien connoître les femmes, vous vous êtes ſingulièrement mépris à ma façon de penſer. Quand, en effet, (ce qui n'eſt, ni ne ſauroit être,) je vous ſuppoſerois pour moi tout l'amour imaginable, & que (ce qui n'eſt ni plus vrai, ni même plus poſſible que l'autre,) je croirois moi-même vous adorer, vous ne m'en trouveriez pas plus diſpoſée à céder à vos deſirs ſur cet article. Ce n'eſt point, ainſi que, ſans doute, vous l'inféreriez de la réſiſtance que j'y oppoſe, qu'il me ſoit plus néceſſaire de garder Antigêne, que, ſi vous ne conſultiez ici que les beſoins de votre cœur, il ne vous le ſeroit que je le quittaſſe. Il vous dira lui-même, lorſque vous le voudrez, ce que je priſe notre liaiſon; & j'ai peine à croire qu'après l'avoir interrogé, vous puiſſiez auſſi facilement que vous vous en flattez aujourd'hui, m'y donner le ri-

dicule d'aimer. Par le peu de temps (
y a que nous ſommes l'un à l'autr(
ne vous eſt guere plus poſſible d'a
buer au pouvoir de l'habitude, le r(
que je vous fais. Vous n'en trouve
pas plus aiſément le motif dans la cra
qu'il ne pût ſans une bien vive doul(
me voir à quelqu'autre que lui, pui
j'ai la certitude la plus complete d
pas plus prendre ſur ſon cœur que
même ne prend ſur le mien. Quelle
ſont donc les raiſons ? C'eſt, premi
ment, l'averſion que j'ai pour q(
m'impoſe des loix ; & que je vous t
ve, de plus, ſi peu fait par vos pro
maximes, pour avoir la prétentio
m'en dicter, que je ne conçois pas c
ment vous avez, un ſeul inſtant, c(
pouvoir faire avec ſuccès. J'ai, d
leurs, s'il faut vous le dire, une ſi
rible répugnance pour le déſœu
ment, que, n'y fuſſé-je qu'un q(
d'heure, je craindrois d'en mourir d
nui ; & plus quand c'eſt avec vous q(
s'engage, il y a de la prudence à ſe c(
cher des reſſources contre une ſitua(
que vous rendez inévitable ; moins
vous devez vous-même le ſentir,)
en auroit à ſe priver des reſſources q(
peut avoir. Rien, je le ſais, ne p

plus contrarier vos vues, ni plus mal ſervir votre vanité que la réſolution que j'ai priſe ſur cela; mais quoique vous puiſſiez faire, vous pouvez être ſûr qu'elle ſera immuable. Quoique l'aveu que Hégéſide vous a fait elle-même, de n'avoir cherché à vous faire porter ſes chaînes une ſeconde fois, que pour avoir le plaiſir de vous quitter à ſon tour, ne dût pas trop légitimement vous permettre de chercher à vous venger ſur Antigêne d'un crime dont elle eſt ſeule coupable, je n'en trouve pas moins tout ſimple que ce ſoit lui que vous vouliez en punir. Ce n'eſt pas votre faute dans le fond, s'il vous faut, de toute néceſſité, une victime, & ſi dans l'impoſſibilité où vous êtes de faire tomber ſur elle le poids de votre colere, il ne vous reſte qu'Antigêne à perſécuter. J'étois même ſi ſûre que vous le pourſuivriez dans les bras de quelque femme que ce fût qu'après elle il ſe donnât, qu'à vous parler avec franchiſe, ce fut infiniment plus la conviction que j'en avois, qu'aucune des cauſes qu'il ſeroit naturel que vous ſuppoſaſſiez, qui m'engagea à le prendre. Auſſi, aurois-je été beaucoup plus étonnée que, dès que mon arrangement avec lui a été public, vous ne m'euſ-

ſiez point crue digne de vos ſoins,
je ne l'ai été de m'en voir l'objet. M
comme indépendamment du motif
je vous prête ici bien moins que je n
devine, je puis avoir de quoi mérite
groſſir votre liſte; que, de mon cô
j'avois envie de vous inſcrire ſu
mienne; que, n'ayant pour vous
du goût, ce que je vous inſpirois de
me ſuffire; qu'enfin je n'attache à
miſeres-là, ni plus d'amour-pro
qu'elles n'en exige, ni plus d'im
tance qu'elles n'en doivent avoir
yeux de toute femme qui ſait un
penſer; la raiſon qui vous portoit
moi ne m'en a point du tout paru
de me refuſer, tant à vos deſirs qu'
miens mêmes. Quant à l'inconſta
déclarée que, ſous le maſque de la
licateſſe, votre gloire outragée me
mande avec tant d'ardeur, vous v
drez bien que, par rapport aux ſu
qu'elle auroit immanquablement p
moi, je n'y porte pas le même déſi
reſſement; ſi donc ce peut être a
pour vous que je ſois fidelle, je ne
prends rien de ce que je vous pro
hier. Si, malgré l'indifférence avec
quelle je vous aſſure qu'Antigêne
verroit changer pour lui, vous pe

tez à vouloir que je vous le sacrifie, je ne dois point avoir besoin de vous dire que, comme dans la premiere de ces suppositions, je vous attends ce soir; dans l'autre, vous pouvez disposer de vous en faveur de qui vous le jugerez à propos.

(1) Cette Mégiste ne seroit-elle pas, au moins, excessivement phliosophe?

LETTRE CXXXVI.

NÉMÉE AU MÊME.

Vous me reprochez amérement deux choses : l'une, de m'être hâtée de vous instruire de l'engagement que je venois de prendre avec Thrazylle, lorsqu'il m'étoit impossible de douter du chagrin que vous causeroit cette nouvelle; l'autre, de vous laisser apprendre par lui que je l'ai quitté, lorsque je devois être sûre que rien au monde ne vous feroit plus de plaisir : sur chacun de ces points vous avez, ce me semble, autant de tort que vous affectez de m'en croire. Vivant avec vous comme je fai-

fois quand votre ami vint à me pla:
& assez pour que je crusse qu'il n'y
roît rien que cet attachement ne rom
se pouvoit-il que je ne vous en instrui
point ? Ne voulant pas plus aujourd'
vous rendre vos premiers droits,
je ne voulois alors me partager e
vous deux, quel motif aurois-je e
me presser tant de vous annoncer
je suis redevenue libre ? Vous exi
à présent que je vous dise comment
passion qui, par sa violence, paroî
devoir être éternelle, a pu, ainsi
toutes les autres, trouver un terme
je ne sais pourquoi vous avez, en
le demandant, cru me mettre dans l'
barras. Nous ne pouvons presque jam
à la vérité, donner des raisons du g
que nous prenons pour vous; mai
revanche, vous nous rendez touj
très-facile de dire pourquoi nous ne v
aimons plus. Si, donc, j'ai quitté Tl
zylle, ce n'a point été (comme, ne v
l'eût-il pas dit, vous l'auriez touj
obligeamment supposé,) pour me li
à une nouvelle fantaisie; mais parce
force de me tourmenter par des jalou
aussi déraisonnables qu'elles étoier
plus communément outrageantes, i
enfin parvenu à me rendre son am

& lui, aussi insupportables l'un que l'autre. Vous me blâmez encore de ce que rien de ce qu'il a tenté pour me rendre mon sentiment, ne lui a réussi. Vous devriez, d'abord, savoir, du moins pour l'avoir entendu dire, qu'on rend encore plus difficilement celui-là lorsqu'une fois il est éteint, qu'on ne l'inspire à un cœur qui s'obstine à s'y refuser. Cette vérité, fût-elle, au reste, moins généralement reconnue, seroit-ce ma faute s'il a détruit dans le mien jusques à cette commisération que nous donne souvent pour un amant qui a cessé de nous plaire, la certitude d'en être aimée : certitude à laquelle, ainsi qu'au respect que toute femme honnête a pour les nœuds qu'elle a formés, beaucoup plus d'amants qu'on ne croit, doivent notre constance ? En cessant de me faire un devoir de ce qui, depuis bien long-temps, n'étoit plus un plaisir pour moi, j'ai perdu tout ce qui m'attachoit à lui ; & quoique la longue patience qu'il m'a vue, le fasse peut-être se flatter du contraire, je crois pouvoir vous répondre que rien ne me ramenera dans ses chaînes. Non jamais je ne pourrois, mon cher Alcibiade, vous exprimer, & tout ce que

j'y ai souffert, & avec quelle satisfac-
tion je m'en vois délivrée. Si j'eusse pu
savoir le peu que l'on gagne avec les
hommes, à avoir pour eux de bons pro
cédés, je m'en serois, je vous le jure
épargné l'ennui. Il ignore, le traître
qu'il est, tout ce que j'ai sacrifié au de-
sir que j'avois qu'au défaut de l'amour
l'amitié la plus tendre & la plus sin-
cere nous unît encore. Persuadée que
ce ne seroit pas en me refusant aux de-
sirs qui lui restoient, que je l'amenerois
au but que je m'étois proposé, j'ai
tout indifférent qu'il m'étoit devenu
pris assez sur moi pour ne m'y pas
moins prêter que lorsqu'il étoit l'ido
le de mon ame. Si vous vous rappellez
à quel point va l'indépendance de mon
caractere, je n'aurai pas besoin de vous
dire combien, pour l'obtenir de moi
il falloit que je me fisse de violence
Quoiqu'il m'en coûtât cependant, j'au
rois persisté dans un projet que la fa
çon de penser de Thrazylle ne rendoi
pas moins absurde qu'il n'étoit hon
nête, jusques à ce que, ne me voyan
plus qu'avec toute la froideur que la
mienne pour lui me faisoit lui sou
haiter, il me dispensât de ces pénible
complaisances, ou que moi-même

formant de nouveaux liens, il ne m'eût plus été possible de me les prescrire, si, malgré toute la gêne que je m'imposois, il ne se fût pas enfin apperçu du motif des miennes. Interrogée par lui d'après cette découverte, sur le fond de mes sentiments, ma franchise ordinaire ne se démentit point. Mais, en ne lui dissimulant point que je n'étois plus la même pour lui, je lui confiai le plan que je m'étois fait : & quoique j'eusse peine à croire que sa vanité le lui permît, je le pressai d'y souscrire. Je ne l'avois malheureusement jugé que trop bien. Eh! en effet, quel est l'homme à qui, quelque vivement même qu'il puisse être épris, on ne trouve pas toujours moins d'amour que d'amour-propre? Quelque idée que vous deviez avoir de l'impétuosité de celui-là, vous vous peindriez difficilement la rage où le mit un arrangement dont il auroit dû me savoir plus de gré que de tout ce qu'auparavant j'avois fait pour lui, puisque ni le délire de la passion, ni la fougue des sens n'y entroient pour rien, & que par conséquent, tout y étoit plus visiblement contre moi. Trop vain pour être Philosophe, le malheur de ne me plus posséder au mê-

me titre, lui parut, sans comparai son, plus cruel que le malheur de n me plus posséder du tout. Après m'a voir accablée des noms les plus in jurieux, il me quitta, en me jurant l haine la plus implacable. Il faut que de tout ce que nous pouvons inspire aux hommes, le sentiment qu'il m promettoit, soit le sentiment auque ils sont le plus fideles; car je reçu de lui, dès le soir même, des ver où j'étois déchirée, à tous égard, d la façon la plus sanglante, & qui sur tout auroient été faits pour donner d mes charmes une bien terrible opinion si leur réputation eût été moins solide ment établie. Cette vengeance de s part, loin de m'humilier, ne me paroissant donc que ridicule, je crus ne devoir y répondre que par le silence l plus profond. Ce silence, sur lequel i n'avoit pas compté, & qui lui parut le comble de l'insulte, ajoutant à s fureur, il m'envoya le lendemain d nouveaux vers, mais si remplis d'invectives, que j'ai encore peine à comprendre comment on en peut tant rassembler, & qui, malgré cela, & la menace qu'il me faisoit de les répandre, ne m'émurent pas plus que les pre-

miers. Au défaut de la marche du cœur que vous n'avez pu obſerver que dans les autres, la marche & les effets de la vanité doivent vous être trop connus; vous ſavez trop combien, lorſque nous bleſſons la vôtre, elle ſe plaît à nous dégrader, pour qu'il ne fût pas ſuperflu que je vous diſe que ma façon de vivre ne lui permettant abſolument point de ſe donner un ſucceſſeur déterminé, en attendant qu'il s'en vît un, il n'y eut pas dans Athenes d'homme un peu connu, que pour quelques inſtants du moins, il ne crût ou ne dît le ſien. Voyant enfin le peu que lui rapportoient, & les injures & les calomnies, il ne rougit pas de deſcendre aux plus humbles ſupplications. Ses plaintes vous diſent aſſez que les unes ne m'ont pas trouvée plus ſenſible que les autres. S'il ſe pouvoit que nous ſuſſions à quel point, quand nous ceſſons de plaire, nous devenons indifférents à ce même objet qui n'exiſtoit que pour nous, & combien eſt foible le ſouvenir qui lui en reſte, les amants quittés, avec des ridicules très-aviliſſants, & des procédés qui, quelquefois ne le ſont pas moins, s'épargneroient ces peines, toujours bien infruc-

tueuses. Mais il est si difficile, à quel
qu'un qui aime encore, de se faire un
idée juste d'un cœur rendu à sa pre
miere tranquillité, que je ne suis pa
étonnée que, malgré toute son expé
rience, Thrazylle se soit flatté de n'ê
tre pas pour jamais banni du mien. I
ne doit point vous paroître plus sin
gulier que je préfere le désagrémen
& l'ennui de toutes les miseres qu'i
met dans notre rupture, au raccom
modement que je pourrois y faire suc
céder. Quand je saurois moins com
bien en ce moment, mon inconstan
ce lui exagere ce qu'il sent encor
pour moi, je suis trop sûre qu'on n
change pas de caractere, pour croir
que, s'il se pouvoit qu'il me retrou
vât, il n'oubliât pas bientôt à quoi i
auroit dû mon changement, & ne m
mît point dans la nécessité de change
encore. — Enfin, comme vous voyez
je raisonne; c'est vous dire assez que j
n'aime plus. Quant à l'offre que, tou
en me blâmant d'avoir quitté votr
ami, vous voulez bien me faire de l
remplacer, tout ce que j'ai, mon che
Alcibiade, à vous répondre, c'est qu
s'il m'a désabusée de l'amour, vou
m'avez, vous, dégoûtée du goût; &

qu'à moins (ce dont, entre nous, je doute fort,) que je ne reprenne l'habitude de me livrer sans en avoir l'un ou l'autre pour excuse, j'ai peine à croire que vous ayez plus que lui, à vous louer de ma complaisance. N'est-il pas vrai qu'en ce moment vous me trouvez des préjugés bien misérables?

LETTRE CXXXVII.

DIOPITHE AU MÊME.

UNE indisposition assez considérable me retient à Milet depuis plusieurs jours. Comme je ne sais pas combien de temps encore elle pourra m'y arrêter, & que je ne voulois pas que les affaires de la République en souffrissent, j'ai prié Lysiclès de se rendre sans moi à Sardis, où Tisapherne, instruit qu'Athenes lui envoye des Ambassadeurs, les attendoit avec beaucoup d'impatience. Quand, en la lui laissant, nous ne nous serions pas exposés à le prévenir contre nous, il nous étoit important de ne pas laisser aux Ministres de Sparte, qui étoient déja à sa

Cour, le temps d'établir leurs intrigues & de se procurer de nouveaux moyens de nous rendre plus épineuse notre légation. Ce n'est pas que, dans la crainte que si Lysiclès & moi, agissions séparément, l'un de nous deux ne risquât d'être accusé de s'être laissé corrompre, nous ne soyons convenus qu'il ne verroit le Satrape qu'avec moi Cette convention, à la vérité, rend assez inutile sa présence auprès de lui elle prouvera du moins à Tisapherne que, comme le disent les Lacédémoniens, ce n'est point par hauteur que nous nous faisons attendre à Sardis Pour moi, dès que ma santé pourra me le permettre, j'irai l'y joindre quoique je desirasse vivement que quelque événement imprévu, en nous ramenant dans l'Attique, pût nous sauver des démarches que je crois aussi honteuses à la République, que je prévois qu'elles lui seront inutiles. Le séjour que je suis forcé de faire dans l'Ionie, n'est cependant perdu ni pour vous, ni pour moi, puisqu'il me met plus à portée de connoître les dispositions de ses peuples, que je ne l'aurois fait sans l'accident qui m'y retient C'est donc d'après les connoissances

que j'en ai acquises, que je crois pouvoir vous assurer qu'elles n'ont jamais été telles que, pour vous flatter sans doute, Triopas vous les annonçoit, ou que depuis qu'il les a quittés, ces mêmes dispositions ont prodigieusement changé. Ces Grecs que l'on vous peignoit portant avec tant d'impatience le joug des Perses, ne m'ont, en effet, paru n'avoir avec vous plus rien de commun que le nom & le langage; & corrompus par l'or de leurs tyrans, amollis par leur exemple, n'être pas plus faits pour la liberté, que nous le sommes pour la servitude. Si, comme nous, ils ont un Conseil, & à-peu-près la même forme de gouvernement, toutes leurs délibérations, qu'en apparence rien ne contraint, ne leur en sont pas moins dictées par le Gouverneur de Lydie; ou s'il arrive que, sans avoir attendu ses ordres suprêmes, ils en ayent pris quelqu'une, & qu'elle ne soit pas telle qu'il la desire, d'un seul mot qui leur fait craindre son indignation, il sait non-seulement l'annuller, mais leur faire prendre des résolutions absolument contraires à ce qui lui a déplu dans les leurs. Encore ne leur fait-il plus, comme autrefois,

l'honneur d'acheter leur complaiſa
pour ſes volontés. Sûr de leur baſſe
il ſe contente de leur envoyer ſ‹s
dres ; & effectivement il eſt obéi. Il
ſont même venus au point de ne
ſentir leur état ; & dans cette dé
dance abſolue, d'oſer encore ſe va
d'être libres. Je doute toutefois
les affronts qu'ils eſſuyent ſans ceſſe
qu'il leur eſt plus aiſé de diſſim
que de ne pas ſentir, leur permet
de croire ce qu'ils diſent. Ils ne
pas , à la vérité, tout-à-fait auſſ
claves qu'ils l'étoient avant ces ſan
ſes journées qui, en comblant la G
d'une gloire immortelle, ont jetté
l'Empire des Perſes, un opprobre
ne s'effacera jamais. Ce prétendu
des Rois, moins par ménagement
eux, que par reſpect pour nos arr
eſt du moins forcé de ſauver les a
rences, & de les tyranniſer ſou
ment. Eux, de leur côté, n'oſent, pa
même raiſon, avouer le penchant
les porte à s'en laiſſer dominer, &
contentent d'y céder, en attend
peut-être, l'occaſion de retourner
vertement ſous un joug qui leur é
cher, moins, ſans doute, par la fa
dont ils étoient gouvernés, que p

qu'ils jouissoient du bonheur de l'être. Chose étrange ! les honneurs qu'aujourd'hui nous rendent ces Perses, jadis si superbes avec nous, l'air humilié que, lors même qu'ils cherchent le plus à nous le déguiser, ils ont en notre présence, ne peuvent ni faire rougir les Milésiens de leur état, ni peut-être même leur faire envier le nôtre. C'est en vain que je veux leur faire honte de leur lâcheté : ce n'a pas pas été avec plus de fruit que je leur ai promis au nom de la République, les secours les plus puissants, s'ils vouloient se soustraire à l'ignominie dont nous nous flattons de les avoir délivrés. Ces hommes vils, en osant me nier qu'ils fussent esclaves, ont achevé de me prouver à quel point ils sont faits pour l'être, & le peu d'utilité dont un peuple qui craint plus les dangers de la guerre, qu'il ne sent la gloire & les avantages attachés à la liberté, seroit pour la cause commune. Je vois enfin avec douleur, combien peu je me trompois lorsque je ne prévoyois aucune sorte de succès au projet si noble & si grand que vous avez formé. Ce n'est pas que je doute plus que vous, que si tous les Etats qui composent la Grece se réu-

nissoient contre les Perses, ils ne ı
versassent un Empire à la ruine
quel tout semble visiblement con
rer, & de qui les forces ne peu
paroître redoutables qu'à ceux qu
les ont point éprouvées : mais
flattez-vous que Lacédémone, qu
jalousie & sa haine contre nous
conduite jusques à la bassesse d'a
mendier chez ces Barbares des sec
pour perpétuer cette même gu
qu'ils ont allumée dans le Pélopo
se, se prête jamais à l'union que
projettez, ou qu'en y consentant,
n'exigeât pas que tous les honn
du commandement lui fussent défé
Aurions-nous pour eux cette con
cendance? Les Thébains, de leur
té, profitant des circonstances qui
ont fait, enfin, appercevoir dans
Grece, ne formeroient-ils pas les
mes prétentions que Sparte & A
nes, & voudroient-ils plus nous cé
un rang dont ils se croyent devenus
gnes, que nous-mêmes ne voudri
admettre leurs prétentions? Si par
hasard difficile à espérer, ces Répu
ques convenoient de se céder tou
tour un honneur que, tout vain c
est, nous avons déja vu si âpren

disputé, savez-vous assez peu la guerre pour ignorer ce qu'on pourroit attendre d'un commandement si partagé, & les cruelles suites qu'il auroit nécessairement ? Croyez-vous que les Grecs, désunis entre eux depuis si long-temps, voulussent aujourd'hui sacrifier des dissentions qui, pour les écraser, ne leur en sont pas moins cheres, à la gloire d'aller, en les attaquant dans le sein même de leur Empire, faire repentir les Perses de l'audace qu'ils eurent autrefois de vouloir les assujettir; & le portrait fidele que je vous ai tracé des Ioniens, vous permet-il d'en rien attendre ? Enfin, mon cher Alcibiade, si nous avons encore le même orgueil, qu'il s'en faut que nous ayons ces vertus que nous admirons dans nos peres, & que peut-être nous n'y révérons tant que parce que nous nous sentons moins en nous-mêmes la possibilité de les égaler ! Puissent donc les Dieux ôter aux Perses le desir de tenter encore ce que, sous Xercès, ils oserent entreprendre, & leur laisser croire que nous sommes toujours ce que nous étions, lorsqu'à Platée, à Salamine, & à Marathon, une poignée de Grecs triompha de l'orgueil & de la puissance de toute l'Asie ! Aussi

tôt que je le pourrai, je me ren
auprès de Tisapherne. Je sais qu'i
fecte d'avoir plus de penchant pour r
que pour les Lacédémoniens; mai
barbare est si rusé, que je ne crois pas
nous devions plus compter sur les
timents qu'il affiche, que nos enn
ne doivent les craindre. Ce dont j
doute pas, c'est que, soit, comm
le dit, qu'il leur donne les plus gr
dégoûts, soit ainsi qu'on nous l'a
encore, que son intention soit de r
combler de faveurs, il n'a pas plus c
vie de nous mettre en état de les é
ser, que de leur accorder des sec
qui nous forcent à nous taire de
eux. Comme, cependant, ce que r
desirons de lui, gênera moins ses
positions intérieures, que ce que Sp
lui demande, je n'ai pas de peine à cr
que nous ne soyons mieux accueil
sa Cour, que les Lacédémoniens,
peu faits, d'ailleurs, par la préten
rigidité de leurs mœurs, & par la
desse de leur esprit, pour réussir au
de lui, n'eussent-ils même pas à
faire des propositions contraires à
vues. Quelque séduisant que p
donc être l'appas qu'ils lui présent
il ne se peut point qu'ils le détermi

jamais à cesser de tenir entre les deux peuplesune balance qu'il juge nécessaire à sa sûreté. Encore une fois, soyez sûr que, malgré les fausses spéculations qui feront voir à Sardis, des Athéniens presque suppliants, nous le verrons lui-même continuer à entretenir nos divisions, à moins que quelque prétention secrete que, dans l'état des choses, & avec la profonde connoissance qu'il a de ses véritables intérêts, il me paroît difficile de lui supposer, ne l'écarte de son plan, ou qu'une des deux Républiques, ne venant à prendre sur l'autre une très-grande supériorité, ne le force à se tourner du côté de celle qui seroit sur le point d'être opprimée. Mais à l'égalité qui, au bout d'une guerre si longue & si cruelle, & dont les succès ont été si partagés, se trouve encore entre Lacédémone & nous, le malheur de voir l'un des deux États subjuguer l'autre, est, à mon sens, le malheur que Tisapherne doit craindre le moins. Je vous laisse à présent à juger quels sont ceux qui, dans le Conseil, ont le mieux vu les objets, ou des citoyens qui ont regardé comme une démarche aussi honteuse à la République qu'elle lui feroit inutile, la légation dont nous sommes

chargés, ou de ceux qui l'ont re
dée comme la plus puissante de ses
sources.

LETTRE CXXXVIII.

NÉMÉE AU MÊME.

Je viens d'apprendre que Thrazyll
être forcé d'abandonner à ses créanc
le peu de bien qui lui reste ; & j
puis, sans la plus vive douleur,
dans une situation si cruelle, un hon
qui m'a été si cher, & que mon inc
tance ne m'a pas fait oublier au
qu'il le suppose. Les Dieux me
témoins qu'il n'y a rien que je n
tenté pour le convaincre que l'am
la plus tendre avoit succédé dans
cœur à ce délire dont, quoiqu'il
doive la fin qu'à lui-même, il est
jours si blessé de me voir guérie.
fait, selon toute apparence, pour
l'objet d'un caprice, que pour in
rer un sentiment d'autant plus flatt
quand il prend la place de l'amo
qu'on ne peut le devoir qu'à l'estim
plus sincere, il n'a jusques à présen

pondu au mien que par tout ce que la haine peut ſuggérer de cruel & d'injurieux. Si, comme lui, je n'avois conſulté que ma vanité, il m'auroit, ſans doute, irritée au point que l'averſion qu'il me témoigne, toute violente qu'elle eſt, ou qu'il la croit, n'égaleroit pas l'averſion que je ſentirois pour lui. Mais je ſais trop combien une paſſion malheureuſe offuſque notre raiſon, pour que je lui faſſe un crime de céder à des mouvements dont il eſt ſi peu le maître de ſentir l'injuſtice. C'eſt bien aſſez que d'avoir ceſſé de l'aimer, ſans le haïr encore de l'amour qui lui reſte. Si, donc, ſes diſpoſitions m'affligent, elles ne me changent pas. Quelque vivement, toutefois, que je deſire de le voir penſer ſur cela comme il le devroit, j'ai trop de preuves de l'inflexibilité de ſon caractere, pour me flatter de l'y amener jamais, & pour continuer de le fatiguer d'un ſentiment auquel il ne veut pas croire, & auquel même, n'en doutât-il point, il n'en voudroit pas plus répondre. Ce n'eſt point que mon amour-propre l'emporte dans mon ame ſur l'amitié que je lui ai vouée; accoutumée depuis longtemps à le lui ſacrifier, en ceſſant d'être à lui, je n'ai point perdu l'habitude de

le lui foumettre, & même d'y trou
une forte de plaifir ; mais je craind
de ne pouvoir lui paroître avoir c
fervé cette façon de penfer, fans
faire, peut-être, foupçonner ce q
m'eft, par rapport à lui, de la p
grande importance qu'il ne pénetr
mais. Je vous envoye, avec cette
tre, dix talents d'or (1), que je vous c
jure de vouloir bien lui offrir con
un préfent que vous lui faites. S
compter que cette fomme eft loin d
céder votre magnificence ordinaire
que vous ne vous y borneriez fûrem
pas, fi ce que vous vous croyez ob
de facrifier au fafte, ne mettoit p
d'entraves à votre générofité, c'eft
droit que l'amitié vous donne fur l
& dont je ne faurois ignorer que v
avez ufé plus d'une fois. Peut-être m
me ferois-je contentée de vous inftru
de l'état où il eft, & dont j'ai de fo
raifons de croire qu'il ne vous dit p
toute l'horreur, fi je n'euffe pas fi b
fu que vous ne pouvez, en ce m
ment, l'aider que de votre crédit
plus effrayer fes créanciers que les fa
faire. Mais il y a déja fi long-temps

(1) Dix mille écus.

la crainte de votre autorité les contient, qu'il ne se peut pas que cette même autorité les contienne toujours. En supposant même (ce que l'extrêmité où ils l'ont réduit ne rend point probable,) que vous puissiez encore les arrêter, ce ne seroit, tout au plus, que retarder sa ruine, & ne lui prêter, par conséquent, qu'un secours purement illusoire. Toutes ces réflexions m'ont conduite à penser que vous voudriez bien, & que je prisse votre place en cette occasion, & que je vous sauvasse l'horreur de voir celui de tous les hommes que vous aimez le plus, dans un péril dont il vous est impossible de le tirer. Vous savez, d'ailleurs, combien, depuis que le luxe regne seul dans la République, le mérite & la vertu y ont perdu de leur considération, & le peu qu'ils y sont, lorsqu'ils ne sont pas étayés par les richesses; & je pourrois vous nommer ici plusieurs de vos concitoyens, que, tout faits qu'ils sont pour en être l'ornement, leur misere y condamne à la plus profonde obscurité. Thrazylle, aussi ambitieux que vous-même, pourroit-il, sans le plus horrible désespoir, se voir mis au même rang que le vertueux & infortuné Lamachus, dans une ville où il

a ſi long-temps brillé ? Epargnon donc un affront ſi cruel, & ayon même-temps la gloire de conſerver Patrie, un homme que ſes talents vent lui rendre ſi précieux. Une détournée pour faire remettre à T zylle ce que je vous envoye, auroit, je le ſens, mieux convenu la voie que j'ai choiſie. J'ai moi-m balancé long-temps ſi je ne la pré rois pas au parti que j'ai pris ; ma je l'euſſe fait, il n'auroit pas reçu ſecours dont l'auteur ſe ſeroit cach ſes yeux, ſans chercher, avec cette niâtreté que vous lui connoiſſez, & ne ſe laſſe jamais, à qui il auroit p devoir ; & quelque bien que je me cachée, il m'auroit devinée peut-ê Songez, mon cher Alcibiade, que ſeroient ſa rage & ma douleur, s'il noit à apprendre que c'eſt cette m Némée qu'il accable aujourd'hui poids de toute ſa haine, qui s'inté à la fâcheuſe ſituation où il ſe trou & qui voudroit la rendre plus digne lui. Quand, renonçant à ſon injuſ ordinaire, il ne m'en haïroit pas dav tage, vous connoiſſez ſa hauteur ; vous laiſſe à juger s'il voudroit, à p ſent, me devoir quoi que ce fût,

que, dans le temps que j'en étois le plus tendrement aimée, je n'ai pu résoudre à accepter les présents mêmes les plus légers. Je savois qu'il n'avoit pas toujours eu cette délicatesse ; & moins je pouvois en douter, plus je fus offensée du mépris que, par cette exception, il me témoignoit. Némée, en effet, auroit dû être pour lui, non une courtisanne, mais une maîtresse. Eh! puis-je me flatter qu'il voulût bien aujourd'hui me rendre la justice qu'alors il me refusoit; & que non-seulement il ne préférât point à mes dons, la plus horrible misere, mais qu'il ne les regardât pas comme l'outrage le plus sanglant que pût lui faire la fortune ? J'exige donc, de votre amitié, & de vous conduire avec lui de maniere qu'il lui soit impossible de me soupçonner, & que, dans quelque position que nous pussions lui & moi nous retrouver, vous ne lui dissiez, ni même ne lui fassiez jamais penser qu'il peut m'avoir cette légere obligation. J'oubliois de vous dire que tout ce qui m'est revenu de son état actuel, c'est qu'il est près d'être dépouillé par ses créanciers, du reste de ses biens : ce qu'il doit, les absorbe-t-il, ou non, c'est ce dont je ne suis pas instruite. Si

ce que je vous envoye ne faifoit que
libérer, moins à plaindre, parce que
moins, il fe verroit délivré des c
meurs & des vexations de ces gens-
ne le feroit-il pas à tout autre ég
autant qu'il l'eft? Eh! puis-je être h
reufe, tant que je ne le verrai pas d
cette abondance fi néceffaire aux p
fonnes de fon rang? En cas, don
comme je le crains, que ces dix tale
ne rempliffent que la moitié de m
objet, je vous demande en grace de
me le pas laiffer ignorer. Je puis, f
rien prendre fur ma fortune, en fa
fier encore autant; & le feul moyen
j'aye pour m'en reprocher moins la fo
ce, eft l'ufage qu'aujourd'hui les Die
me permettent d'en faire.

FIN.

